

LIBRAIRE D'UN JOUR
MARIE-SOLEIL DION

DANS CE NUMÉRO
ELIF SHAFAK
ELSA PÉPIN
CATHERINE OCELOT
MÉLIKAH ABDELMOUMEN
YARA EL-GHADBAN

ANTONINE MAILLET
SÉBASTIEN BÉRUBÉ
SONYA MALABORZA
NICOLAS LÉVESQUE
CLAUDE CHAMPAGNE

SERGE PATRICE THIBODEAU
CINDY ROY
PERCE-NEIGE
BOUTON D'OR ACADIE

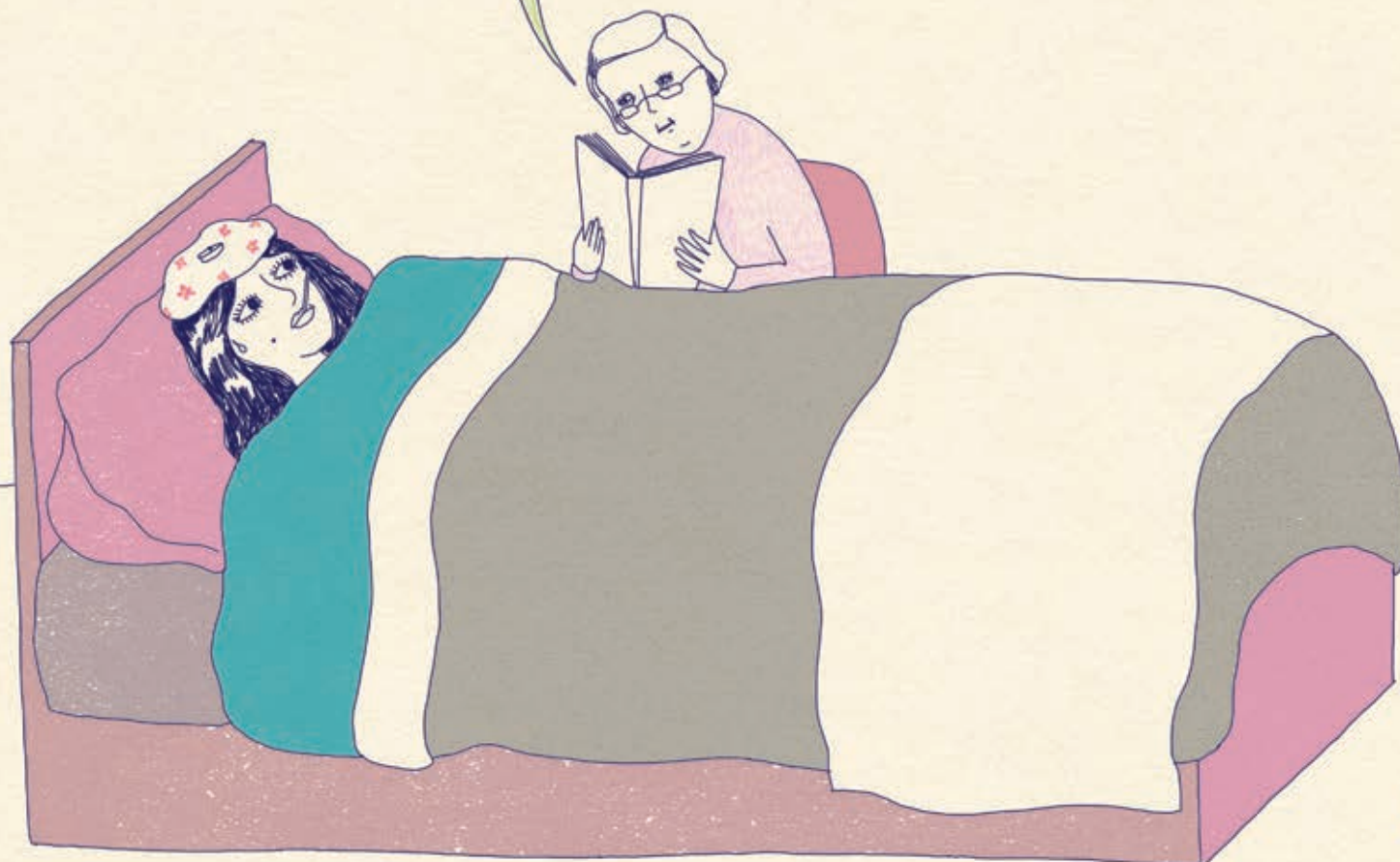
DOSSIER
À LA DÉCOUVERTE
DE LA LITTÉRATURE
ACADIENNE

FÉVRIER
MARS
GRATUIT N° 129
2022

Les libraires

LE BIMESTRIEL DES LIBRAIRIES INDÉPENDANTES

Poste-publications 40034260

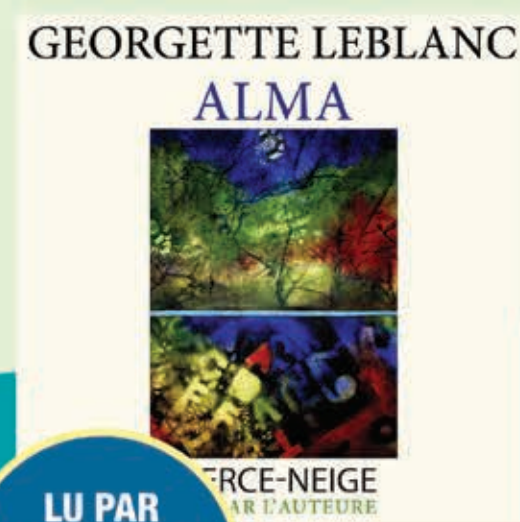
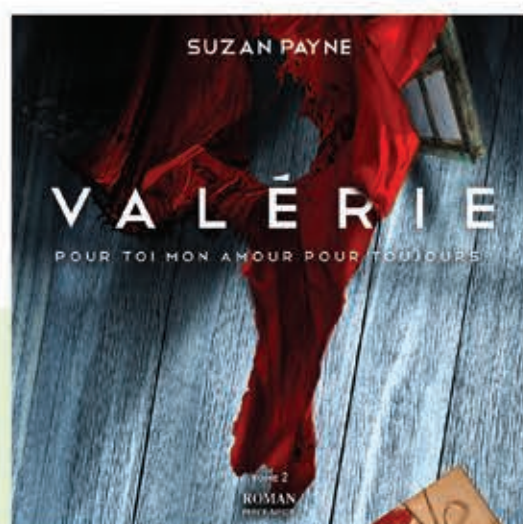


Catherine Ocelot

Soyez à l'écoute des
ÉDITIONS PERCE-NEIGE



SÉLECTION DE LIVRES AUDIO :



**LUS PAR
Gabriel
Robichaud**

**LU PAR
Georgette
LeBlanc**

EN VENTE CHEZ :

**Les
libraires**

<https://www.leslibraires.ca>



info@editionsperceneige.ca

editionsperceneige.ca



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

New Brunswick
Nouveau Brunswick

Canada

KARINE GOTTOT

MAXIM CYR

La Petite DRAGOUILLE

vous en met plein la patate
avec une tonne de nouveautés!

un album



un dessin animé



un jeu web



**SOPHIE
CADIEUX**
dans le rôle
de la petite
dragouille

À DÉCOUVRIR DÈS MAINTENANT SUR LES PLATEFORMES DE RADIO-CANADA

UNE PRODUCTION DE

UNE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE DES

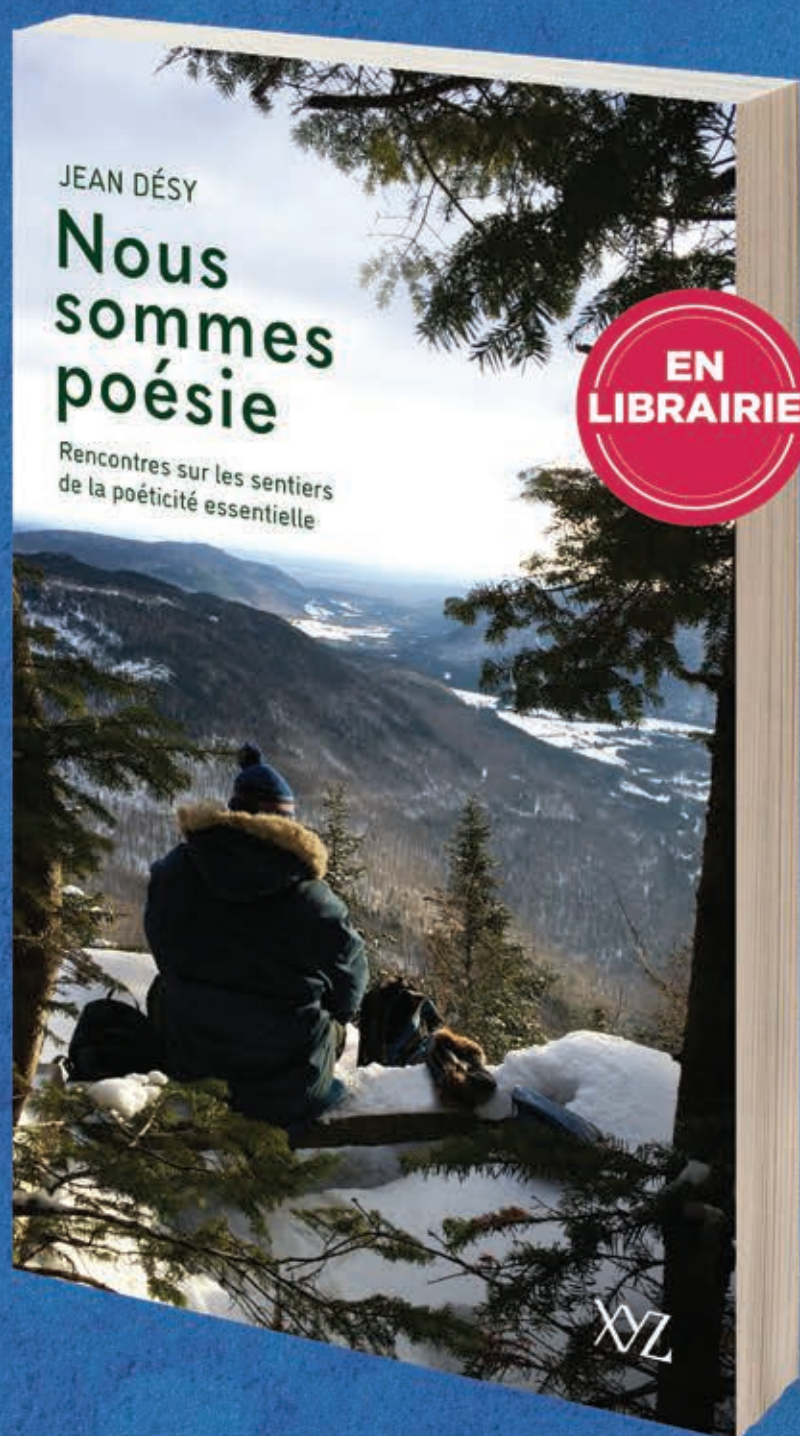
ICI  TOUT.V

zone
jeunesse

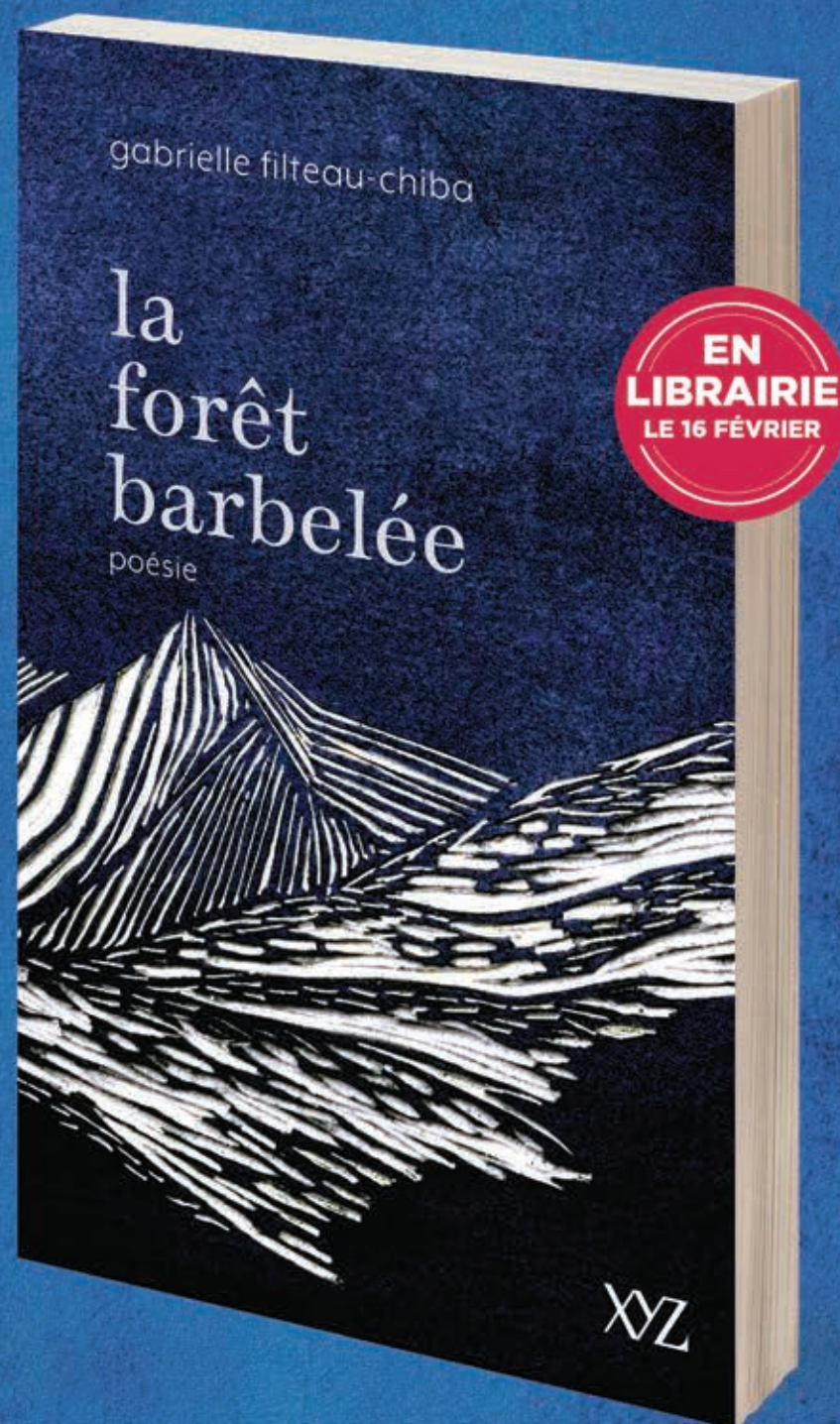
**HAPPY
CAMPER
MÉDIA**

EDITIONS
MICHEL
QUINTIN

La poésie **au cœur** de la vie



*La poésie existait bien avant qu'on la nomme,
elle a aidé les humains à créer du sens,
ou plus simplement, à toucher au sens.*



*je crie
pour ne pas qu'on entende
trembler ma voix*



- LE MONDE DU LIVRE
- 7 Éditorial (Jean-Benoît Dumais)
 - 74 Champ libre (Yara El-Ghadban)

- LIBRAIRE D'UN JOUR
- 8 Marie-Soleil Dion et une cathédrale de livres

- ENTRE PARENTHÈSES
- 10-17-27

- DANS LA POCHE
- 11

- LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
- 12 Elsa Pépin : Comment réagir en cas de fin du monde
 - 14 Claude Champagne : Quand Rita n'a pas la langue dans sa poche
 - 15 Les libraires craquent !
 - 19 Ici comme ailleurs (Dominic Tardif)



- LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
- 25-26-30 Les libraires craquent !
 - 28 Elif Shafak : Réparer les vivants
 - 31 Sur la route (Elsa Pépin)
 - 33 En état de roman (Robert Lévesque)

- DOSSIER
- 35 à 54 À la découverte de la littérature acadienne

- ESSAI
- 56 Les libraires craquent !
 - 57 Nicolas Lévesque : Un psy sur sa lancée
 - 59 Sens critique (Normand Baillargeon)

- POLAR ET LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE
- 60 Les libraires craquent !
 - 61 Au-delà du réel (Ariane Gélinas)

- LITTÉRATURE JEUNESSE
- 64-65 Les libraires craquent !
 - 67 Au pays des merveilles (Sophie Gagnon-Roberge)

- BANDE DESSINÉE
- 68 Catherine Ocelot : Fil-de-fériste entre rire et tristesse
 - 70 Les libraires craquent !



FILLE DE LIBRAIRE, JOSÉE-ANNE PARADIS A GRANDI ENTRE LIVRES, PARTIES DE SOCCER ET SORTIES CULTURELLES.

LE PAPIER DU BOUT DE LA RUE

Certains d’entre vous l’auront remarqué : le papier de l’édition que vous tenez entre vos mains diffère de celui sur lequel nous imprimions auparavant. La pénurie mondiale de papier (d’une ampleur qui ne s’est jamais vue depuis trente-cinq ans) nous affecte également, comme bien d’autres secteurs d’activité dans le milieu de l’édition. Cette pénurie, qui a abondamment été traitée dans les médias, s’explique (je vous fais un topo rapide) par une multitude de facteurs, dont les coupures d’électricité en Chine, la pénurie de main-d’œuvre dans les papetières et les imprimeries, le manque de papier recyclé, la forte demande de la part des éditeurs (marché en hausse), alors que plusieurs moulins prévoyant plutôt une décroissance s’étaient convertis à la production de papier d’emballage et de boîtes en carton (marché en hausse notamment en raison de la montée en flèche des achats en ligne), les feux de forêt dans l’ouest du pays, les chemins de fer temporairement coupés, etc.

Puisque nous nous trouvons dans l’obligation de changer de papier, nous avons sélectionné une option qui nous paraissait toute logique : un papier produit de façon plus écologique et certifié FSC pour la chaîne d’approvisionnement en fibres, en plus d’être conçu localement dans une usine certifiée ISO. D’ailleurs, la compagnie choisie s’engage également à respecter le principe d’« utilisation des ressources de bois, de fibres recyclées, d’énergie et d’eau de façon durable et efficace tout en favorisant le recyclage et la diminution des déchets ». Le reboisement qu’ils font est certifié, et il s’agit d’une entreprise qui a la conscience environnementale ancrée dans ses valeurs.

Je vous passe les détails très techniques, mais sachez que ce papier que vous trouvez sous vos doigts n’utilise aucun procédé chimique, mais plutôt un procédé thermomécanique qui réduit au maximum la pollution de l’air et la quantité d’eau impliquée dans le processus. Aussi, la liaison entre le moulin qui produit le papier et l’imprimeur est grandement raccourcie par rapport aux chemins précédents : l’empreinte carbone se voit donc considérablement abaissée. Les copeaux de bois, avec lesquels la pâte est produite, proviennent du Québec. Et, finalement, le papier en tant que tel est créé ici même : en fait, il est produit à l’usine Stadacona, qui se situe à cinq minutes à pied de nos bureaux, à Québec. Difficile de faire plus local.

Pour les curieux, d’ailleurs, je vous invite à vous plonger dans la lecture de la plus récente BD de Guy Delisle *Chroniques de jeunesse* (Pow Pow) : l’entièreté de l’œuvre porte sur les trois étés où le bédéiste a travaillé dans cette usine, dans les années 1980, usine où a également travaillé son père toute sa vie. C’est fascinant de voir de l’intérieur comment une telle entreprise fonctionne, de voir ces rouleaux immenses produits avec la pulpe issue des arbres, de voir comment ce château boucanieux — dont certains jours de production laissent une odeur de raisins secs dans le quartier Saint-Roch où il est basé — permet de créer cette matière tellement précieuse qu’est le papier et qui nous permet de goûter au bonheur de la lecture. N’oublions donc pas d’où vient le papier, n’oublions pas que, même si nous habitons au cœur d’une ville, les arbres sont au centre de notre vie lorsque nous sommes un lecteur et n’oublions pas qu’il s’agit d’un bien extrêmement précieux dont nous devons prendre soin. D’ailleurs, cette revue, une fois lue, n’oubliez pas de l’offrir à quelqu’un ou de la glisser dans votre bac bleu ! Elle est 100 % recyclable, couverture incluse.



quialu.ca

La plus grande communauté de
partage de lectures au Québec



**Rejoignez un
club de lecture**

**Découvrez les livres
les plus commentés
et populaires
en 2021**



**Les
libraires**

SODEC
Québec

Canada

Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts



2022 entre renouveau, défis et passion

Après une croissance des ventes de livres au détail de 10 % en 2021 chez les librairies indépendantes, et de 30,6 % au cumulatif depuis 2019¹, année prépandémie, est-ce que l'année 2022 mettra au défi la résilience de notre milieu ?

PAR JEAN-BENOÎT DUMAIS
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Pour Jean-François Bouchard, président de la Banque de titres de langue française (BTLF) et directeur général de Groupe Fides, « 2021 a été une année exceptionnelle pour le commerce du livre au Québec, malgré la fermeture des commerces en début d'année et les contraintes liées à la COVID-19. La littérature nationale a été propulsée à des niveaux inespérés, de même que le livre jeunesse. Il faut s'en réjouir. Mais si la fiction a connu de beaux jours, d'autres créneaux importants ont souffert, dont le livre pratique. Cela étant, de toutes les activités économiques culturelles, le commerce du livre est sans doute celui qui a pu tirer son épingle du jeu dans ces années de fortes perturbations. Quand tout s'effondre, il reste la lecture ! »

En France, Michel Guerrin, rédacteur en chef du journal *Le Monde* (lemonde.fr), nous apprend que la profession va lancer une enquête pour comprendre les ressorts du renouveau de la librairie, après la lente érosion des ventes des dernières décennies : « Les plus enflammés estiment que le livre, longtemps marqué comme un objet austère, déconnecté de l'époque, réservé aux seniors, redevient tendance. D'autres, plus prosaïques, pensent que l'engouement est conjoncturel. Le livre colle à notre période recluse et anxiogène. Il serait idéal pour se rassurer, faire le point sur sa vie, s'évader, ralentir, créer du bonheur. Il n'est pas sans lien avec la transhumance en cours de citadins vers des cités à taille humaine ou un cadre plus vert, plus lent et paisible². »

Réunis dans le cadre de la journée professionnelle du Salon du livre de Montréal, tenu en présentiel à la fin du mois de novembre dernier, les professionnels du milieu ont participé à plusieurs tables rondes que l'on peut encore rattraper sur YouTube, dont celle *L'élan pour le livre québécois saura-t-il se maintenir ?* au cours de laquelle on s'interrogeait notamment sur la manière de tirer profit de l'engouement pour la lecture et l'achat local, c'est-à-dire pour le livre québécois et les librairies d'ici.

Mais il fallait également assister au débat *Pénurie de papier, retard d'impression et de livraison : comment le milieu s'organise face à ces défis ?* pour prendre la mesure d'un certain nombre de contraintes de production auquel fait face notre industrie, malgré la bonne santé qu'elle affiche. Qu'il s'agisse des cargaisons de livres en provenance de l'Europe ou de la pénurie de main-d'œuvre dans les entrepôts des distributeurs au Québec, la chaîne d'approvisionnement est mise à l'épreuve et il faut parfois inviter les lecteurs à la patience ces semaines-ci. Et la pénurie de main-d'œuvre se fait sentir aussi sur le plancher des librairies. L'amour et la connaissance des livres, « ça ne se trouve pas sur le coin d'une rue ! », comme le disait récemment un propriétaire de librairie en Abitibi.

En guise d'hommage à l'expertise des libraires, je vous invite à visionner la série de capsules vidéo que nous avons réalisée en partenariat avec La Fabrique culturelle et qui donne une nouvelle dimension à la rubrique Les libraires craquent !, qui paraît dans chaque édition de notre revue. Ces six *booktubes* (capsules Web littéraires) vous permettront de faire le plein de recommandations de lectures pour 2022 à partir de thématiques complémentaires : les voix d'ailleurs avec Léo Loisel (Librairie Le Port de tête, Montréal), les écrits de la nature avec Éléna Laliberté (Librairie La Liberté, Québec), les cowboys avec Laurence Grenier (Librairie Poirier, Trois-Rivières), les OLN — objets littéraires non identifiés — avec Catherine Bond (Librairie Fleury, Montréal), les formes brèves avec Philippe Fortin (Librairie Marie-Laura, Jonquière) et les rites de passage avec Marika B. Drapeau (Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert).

J'en ai la conviction : la passion contagieuse de nos libraires demeure un formidable antidote à la grisaille que les temps actuels peuvent nous offrir. ♦

Les libraires,

C'EST UN REGROUPEMENT
DE PLUS DE 115 LIBRAIRIES

INDÉPENDANTES DU QUÉBEC, DU NOUVEAU-BRUNSWICK ET DE L'ONTARIO. C'EST UNE COOPÉRATIVE DONT LES MEMBRES SONT DES LIBRAIRES PASSIONNÉS ET DÉVOUÉS À LEUR CLIENTÈLE AINSI QU'AU DYNAMISME DU MILIEU LITTÉRAIRE.

LES LIBRAIRES, C'EST LA REVUE QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS, DES ACTUALITÉS SUR LE WEB (REVUE.LESLIBRAIRES.CA), UN SITE TRANSACTIONNEL (LESLIBRAIRES.CA), UNE COMMUNAUTÉ DE PARTAGE DE LECTURES (QUIALU.CA) AINSI QU'UNE TONNE D'OUTILS QUE VOUS TROUVEREZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE INDÉPENDANT.

LES LIBRAIRES, CE SONT VOS CONSEILLERS EN MATIÈRE DE LIVRES.



**Les
libraires**

1. Données de ventes Gaspard (BTLF).

2. *Le livre colle à notre période recluse et anxiogène*, Michel Guerrin, lemonde.fr, 24 décembre : augmentation de 12 % des ventes de livres annoncée dans les librairies en 2021 par rapport à 2019, avant même d'obtenir les résultats de décembre.

LIBRAIRE D'UN JOUR

/
La maison de Marie-Soleil Dion contient
une pièce remplie de livres. Surnommé
« le chalet » par ses occupants et surplombé
d'un toit cathédral, l'espace est un joyeux
fouillis d'œuvres en tous genres,
sans aucun classement apparent,
qui laisse entrevoir la passion pour
la littérature de la comédienne.

◇◇
PAR SAMUEL
LAROCHELLE
◇◇

MARIE-SOLEIL DION

ET UNE CATHÉDRALE DE LIVRES



«Notre projet est de classer nos livres pour s’y retrouver, parce qu’on en a vraiment beaucoup, mais on ne les retrouve pas tout le temps», révèle l’actrice avec candeur lors d’un entretien sur Zoom en direct de sa chambre à coucher, en laissant entrevoir des livres qui traînent sur le plancher à ses côtés et d’autres sur une tablette au-dessus de sa tête.

Suggestions scolaires personnalisées

Il faut dire que son amour pour la littérature a été exacerbé par son professeur de français de troisième secondaire, Denis Béland, qui faisait remplir un questionnaire aux centaines d’élèves de ses différents groupes pour connaître leurs goûts et leur personnalité, afin d’orienter ses propositions de lecture. «En fonction de nos réponses, il nous donnait cinq livres obligatoires à lire durant l’année, alors on lisait tous des livres différents», s’exclame la comédienne.

Si son voisin de pupitre, un *fan* fini de science-fiction, avait reçu le mandat de lire *Le Seigneur des anneaux*, la jeune Marie-Soleil a été guidée vers la poésie de Paul Éluard. «Je trouvais ça si beau! Dans *L’amour, la poésie*, qu’il avait écrit pour Gala, la femme de Salvador Dali, je pouvais goûter à l’amour, au désespoir, à la tristesse et au déchirement.» Elle a d’ailleurs donné ce livre en cadeau à plusieurs amis et amoureux. «C’est un peu ma façon de leur montrer ma vision de l’amour, quoique ce n’est pas la plus saine ni la plus simple, mais c’est un amour pur et intense qui me touchait. À l’adolescence, c’étaient mes premiers contacts avec une romance que j’espérais vivre. En vieillissant, je le relis avec un regard plus mature et je vois différentes choses, mais je le trouve encore magnifique.»

À la même époque, ses yeux ont été dirigés vers *Jane Eyre* et *Madame Bovary*. «Ce sont de grands classiques qui m’avaient ouverte à des personnages féminins forts qui interpellaient beaucoup la future actrice en moi. J’aimais lire leur détresse, leur douleur, leur intensité et leur absence de compromis, pas parce que je voulais vivre ce qu’elles vivaient, mais parce que je voulais le jouer.»

La passion du polar

Quelques décennies plus tard, quand on demande à l’interprète qu’on a entre autres pu voir dans *Like-moi!* et *L’échappée* quels coups de cœur littéraires devraient être adaptés au petit écran, elle réfléchit de longues secondes avant de s’enflammer au sujet des romans poético-policiers de Roxanne Bouchard : *Nous étions le sel de la mer*, *La mariée de corail*, ainsi que *Le murmure des hakapiks*. «J’ai lu les deux premiers — le troisième m’attend tout près de mon lit — et je les trouve vraiment intéressants. J’imagine très bien les paysages de la Gaspésie dans la série et le volet policier dans un petit village avec une gang très colorée. Ces livres sont composés de personnages masculins forts et de beaux personnages féminins. J’adorerais jouer là-dedans!»

D’ici à ce qu’un scénariste ou un producteur capte sa proposition au vol, Marie-Soleil Dion continuera de dévorer les romans policiers et les suspenses qui sont, de loin, ses livres préférés. «J’aime essayer de deviner avant tout le monde ce qui va se passer et tenter de tout décortiquer avant qu’on nous fournisse la réponse.»

Polyvalence littéraire

Cela dit, quand on consulte la liste de ses titres préférés, on découvre une lectrice aux goûts variés. Elle nous parle d’abord avec tendresse de la pièce *Ventre*, écrite par Steve Gagnon. D’une part, parce qu’elle a participé à la création de l’œuvre sur les planches du Théâtre La Licorne il y a un peu plus de treize ans. D’autre part, surtout pour le propos. «C’est une pièce sur l’urgence d’être jeune, la folle envie de vivre et d’entrer dans les églises pour les déconstruire. En même temps, c’est une déclaration d’amour d’une personne qui s’excuse d’avoir trompé son chum. C’est cru et brut.» L’effet des mots de Gagnon la trouble encore aujourd’hui. «Je l’ai relue dernièrement et je trouve ça encore beau. Je suis *fan* de ce que Steve écrit et de la manière dont il pense.»

Des mots qui remuent. Des histoires qui émeuvent. Des livres qui marquent à jamais. Voilà ce qui interpelle celle qui anime depuis janvier dernier la quotidienne *C’est humain* sur les ondes de Télé-Québec. À titre d’exemple, elle évoque *N’essuie jamais de larmes sans gants*, le best-seller mondial écrit par le Suédois Jonas Gardell. «Ça m’a renversée complètement, dit-elle après avoir transformé un sacre en participe passé pour exprimer sa pensée. J’ai ressenti beaucoup de frustration et de compassion en lisant ce livre. C’est rare, un livre qui nous défait en le lisant. Il m’a habitée longtemps.»

Lire plus ou lire mieux

À chaque question qu’on lui lance, Marie-Soleil Dion répond avec un amour évident pour la littérature d’ici et d’ailleurs. Pourtant, elle considère qu’elle ne lit pas assez. «J’aimerais vraiment lire plus! Durant les fêtes, ma mère a passé les vacances dans notre bulle et je la voyais le nez dans son livre dès qu’elle avait une seconde. Moi, j’ai souvent le nez dans mon cell et ça me gosse.»

Si ses temps libres sont souvent consacrés à l’apprentissage de textes pour ses personnages et son rôle d’animatrice, elle peut, cet hiver, renouer avec sa passion pour les livres. «Présentement, j’alterne entre trois livres : un roman d’Agatha Christie, *Femme Forêt* d’Anaïs Barbeau-Lavalette et *Leur domaine* de Jo Nesbø. Chaque fois que je plonge dans un livre, je me demande pourquoi je ne le fais pas plus souvent. Ça me fait décoller pas mal plus qu’une série télé.» Depuis la naissance de son fils, elle réfléchit de plus en plus à la place de la lecture dans sa vie. «Je veux qu’il aime lire et que ça participe à créer son imaginaire, alors c’est important qu’il me voie lire.» ♦

Les lectures de Marie-Soleil Dion

La femme qui fuit Anaïs Barbeau-Lavalette (Marchand de feuilles)
N’essuie jamais de larmes sans gants Jonas Gardell (Alto)
L’amour, la poésie Paul Éluard (Gallimard)
Haute démolition Jean-Philippe Baril Guérard (Ta Mère)
Jane Eyre Charlotte Brontë (Folio)
Incendies Wajdi Mouawad (Nomades)
Madame Bovary Gustave Flaubert (Folio)
Et au pire, on se mariera Sophie Bienvenu (La Mèche)
Ventre Steve Gagnon (L’instant même)
Les livres de Mindy Kaling

NOUVEAUTÉS

format poche



Jean-Christophe
Réhel

CE QU'ON RESPIRE
SUR TATOUINE

Prix littéraire des
collégiens 2019

Virginie
DeChamplain

LES FALAISES

Prix Jovette-Bernier
2020

ENTRÉE PAREN- THÈSES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE:

AUCUNE
MODÉRATION!



Les grands noms en littérature étrangère se bousculent au portillon pour donner des vertiges à ceux qui souhaiteront ériger de nouveaux titres sur leur pile de livres à lire. En rafale, voici ce qui vous attend dans les librairies du Québec!

Tout d'abord, arrêt sur le prix Nobel de littérature **Patrick Modiano** qui propose *Chevreuse* (Gallimard), où le mystère, les souvenirs et les déambulations sont toujours au rendez-vous. **Michel Houellebecq**, celui qui aura le plus enflammé la toile avec *Anéantir* (Flammarion), brosse un portrait de sa vision du monde, de l'amour et de la mort, alors que son histoire se déroule en 2027. **Karl Ove Knausgaard** revient avec *Hiver* (Denoël), qui poursuit le cycle des lettres qu'il écrit à sa fille, toujours en laissant le réel imprégner fortement ses pages. **Julia Deck**, pour sa part, nous présente *Monument national* (Minuit), qui pose un regard grinçant sur les travers sociétaux actuels par le truchement d'une famille reconstituée vivant dans un château avec des domestiques alors qu'une étrange crise viendra bouleverser les acquis que chacun croyait tenir. On retiendra aussi *La patience des traces*, signé par la délicate écriture de **Jeanne Benameur** chez Actes Sud, et à *Dans la mer vivante des rêves éveillés* de **Richard Flanagan**, chez le même éditeur. Dans *Un barrage contre l'Atlantique* (Grasset), **Frédéric Beigbeder** livre un ouvrage en forme de bilan qui revient



sur sa jeunesse, ses années de fête et ses flirts, mais qui nage aussi dans le moment présent, aux abords de cet océan devant lequel l'écrivain écrit et pour lequel un homme, avant lui, érigeait une digue pour éviter le pire. On attend avec impatience *Numéro deux* (Gallimard) de **David Foenkinos**, qui s'intéresse à l'histoire réelle de l'enfant qui, jadis, fut le second choix pour le rôle d'Harry Potter. Qu'est devenu ce « numéro deux » et comment vit-il avec ce succès immense qu'il est passé à deux doigts de vivre? **Philippe Besson** nous invite dans un huis clos tout en suspense et vérités dévoilées, en plein cœur d'un train dans *Paris-Briançon* (Julliard), le temps d'une nuit sur les rails. Dans *La décision* (Gallimard), **Karine Tuil** nous entraîne dans le double dilemme d'une juge d'instruction: l'un professionnel, parce qu'elle doit se prononcer sur le sort d'un homme soupçonné de terrorisme; l'autre intime, car elle entretient une liaison avec l'avocat de la défense de cet homme. Dans *Le dévoué* (Belfond), **Viet Thanh Nguyen** reprend le personnage de l'ancien agent double qui était au cœur du *Sympathisant*, son précédent roman. Cette fois, en 1981, il débarque dans un cercle d'intellectuels gauchistes parisiens qui font du trafic de cannabis. Inexorablement, cela le renvoie à sa double identité — française et vietnamienne —, à laquelle il ne peut échapper à son grand dam. Et finalement, il ne faut surtout pas passer sous silence le tout récent **Pierre Lemaitre**, *Le Grand Monde* (Calmann-Lévy), qui propose une fois de plus une vertigineuse fresque que lui seul sait si bien esquisser, où il est question d'amour, de lanceur d'alerte et de meurtre.

DANS LA POCHE



1. LA FAMILLE MARTIN /

David Foenkinos, Folio, 272 p., 15,50 \$

Ce roman empreint d'autodérision et d'humour oscille entre réel et fiction : un auteur en panne d'inspiration trouve soudainement ses personnages ennuyeux et décide de faire la rencontre d'une personne réelle (la première qu'il croîsera dans la rue) pour en faire le sujet de son livre parce qu'il croit que « toute vie est passionnante ». Il découvre ainsi Madeleine Tricot, une femme âgée qui lui fait tout de suite confiance et accepte de lui raconter sa vie. Mais sa fille Valérie ajoute sa famille à l'équation — elle est mariée à Patrick Martin et ils sont parents de deux adolescents. L'écrivain s'immisce peu à peu dans la vie de ces cinq personnages et nous raconte leur histoire, nous plongeant du même coup dans son processus créatif. C'est charmant et pétillant, comme tous les romans de Foenkinos.

2. LES IMPATIENTES /

Djaïli Amadou Amal, J'ai lu, 352 p., 15,50 \$

Lauréat du Goncourt des lycéens 2020, ce roman entrecroise le destin tragique de trois femmes au nord du Cameroun, qui ont été mariées contre leur gré. Chacune d'elles souhaite retrouver sa liberté, mais dans cette société où elles n'ont pas leur mot à dire, il est difficile de se révolter et de s'affranchir : elles doivent suivre les traditions et ne peuvent déroger à la volonté des hommes. Dans ce roman bouleversant et percutant sur la dure réalité des femmes musulmanes du Sahel, l'auteure, qui s'inspire de son histoire, « réussit à donner une voix à celles qui n'en ont pas, celles qui doivent se taire et subir en silence les violences de leurs époux et de leurs familles. *Les impatientes* est un véritable roman coup-de-poing pour lequel vous aurez sans conteste un immense coup de cœur », selon la librairie Camille Gauthier.

3. BELLE GREENE /

Alexandra Lapierre, Pocket, 624 p., 17,95 \$

Ce roman biographique très documenté — élaboré à partir d'archives et de recherches minutieuses — sort de l'ombre une femme méconnue au parcours incroyable. Pour gravir les échelons d'une société qui ne veut pas d'elle, accomplir ses rêves et s'extirper de sa condition, une Afro-Américaine au teint pâle trafique la réalité en cachant ses origines, se faisant passer pour une Blanche, malgré son déchirement à trahir les siens et les risques qu'elle court (la peine de mort !) dans un pays où règnent le racisme et la ségrégation dans les années 1900. Collectionneuse de livres rares, Belle Greene — un faux nom — deviendra la directrice de la bibliothèque Morgan à New York et une célèbre intellectuelle, moderne, mondaine. L'auteure brosse un portrait fascinant d'une femme hors du commun, libre, déterminée, courageuse et brillante.

4. CE QU'ON RESPIRE SUR TATOUINE /

Jean-Christophe Réhel, BQ, 240 p., 13,95 \$

On a beaucoup entendu parler de ce premier roman du poète Jean-Christophe Réhel. Avec raison. Lauréat du Prix littéraire des collégiens en 2019, *Ce qu'on respire sur Tatouine* a fait l'objet d'une adaptation théâtrale et une au cinéma devrait aussi voir le jour. Sondant la maladie, la fatigue et la solitude, cette œuvre touchante raconte avec humour, espoir et sensibilité la réalité harassante du narrateur, atteint de la fibrose kystique. Entre ses errances, ses séjours à l'hôpital, ses tergiversations d'un emploi à l'autre et ses journées qui s'écoulent lentement, il se réfugie dans l'imaginaire de la planète Tatouine. Même si cet attachant personnage manque de souffle, le roman, lui, n'en manque pas. C'est poétique, lumineux et rythmé par la banalité du quotidien.

5. LA SAGA DES CAZALET (T. 1) : ÉTÉS ANGLAIS /

Elizabeth Jane Howard (trad. Anouk Neuheoff), Folio, 596 p., 17,75 \$

Si vous avez aimé la série *Downton Abbey*, cette fresque familiale devrait vous plaire. Cette saga historique, comprenant cinq tomes, se déroule en Angleterre et met en scène trois générations de la famille Cazalet. Leur propriété familiale à la campagne où gravitent aussi leurs domestiques sera le théâtre des petits et des grands drames de leur quotidien. En juillet 1937, la duchesse attend l'arrivée de ses trois fils, leurs épouses et leurs marmailles qui ont délaissé Londres pour les vacances d'été. À travers les préoccupations familiales, les mondanités bourgeoises et les aléas de la vie, il est aussi question de la condition des femmes, de la guerre et de résilience.

6. LA FAMILIA GRANDE /

Camille Kouchner, Points, 216 p., 13,95 \$

Dans ce « texte courageux qui dénonce la culture du silence au nom des apparences », selon la librairie Chantal Fontaine, Camille Kouchner raconte son histoire, celle de sa famille, un clan d'intellectuels où régnait la liberté. Mais tout était loin d'être rose, c'était plutôt toxique : adolescent, son frère jumeau a été agressé sexuellement par leur beau-père, un influent politologue en France. Ce livre accablant et poignant parle de culpabilité, de silence, de souffrances, de répercussions de l'inceste, de l'éclatement d'une famille, de la mère — maintenant décédée — qui prendra le parti du beau-père incestueux... Tout comme *Le consentement* de Vanessa Springora, ce récit intime et troublant a eu tout un retentissement, avec raison.

7. FLEUVE / Sylvie Drapeau, Nomades, 344 p., 16,95 \$

Cette tétralogie de la comédienne et autrice Sylvie Drapeau se démarque par la tendresse qu'elle met à décrire les membres de sa famille, chacun représentant à sa manière une fenêtre par laquelle la narratrice appréhende le monde. Le récit s'ouvre sur l'enfance alors qu'un des frères meurt, laissant dans les sillages du courant qui l'emporte un immense chagrin impossible à assécher. Vient ensuite le temps de l'émancipation où la jeune femme vole de ses propres ailes qui la ramènent toujours au bercail, émue par l'authentique beauté de sa mère. Le troisième volet traverse le drame d'un autre frère, celui-là enfermé dans la schizophrénie qui le brise en mille morceaux. La dernière partie relate la maladie d'une sœur tandis que celle qui raconte s'effondre puis renaît de ses cendres. D'une sensibilité évocatrice qui caractérise les œuvres puissantes, *Fleuve* vibre par la justesse de ses mots qui consolent des pires naufrages.

8. MANHATTAN BLUES /

Jean-Claude Charles, Mémoire d'encrier, 288 p., 15,95 \$

Cette histoire est celle du jazz, du swing et du blues, celle des déambulations dans les rues vivifiantes de New York. Mais cette histoire en est surtout une d'amour, qui s'étire sur des airs de Charles Mingus, où l'on suit Ferdinand, un écrivain noir dont le cœur balance entre deux femmes, blanches, et pour lesquelles il se perd entre indécisions et passion. Le tout est porté par une écriture sans fioritures qui ne s'empoque qu'avec plus de force des émotions de ses personnages. Sur quialu.ca, l'auteur Blaise Ndala encense cet ouvrage, qu'il qualifie de chef-d'œuvre et « de texte d'une grande puissance comme seuls les grands écrivains peuvent se le permettre ». Depuis 2015, Mémoire d'encrier a d'ailleurs entrepris la réédition de l'œuvre complète de Jean-Claude Charles, né à Port-au-Prince en 1966 et décédé à Paris en 2008. La suite de *Manhattan Blues*, intitulé *Ferdinand, je suis à Paris*, est parue en octobre dernier.

ENTREVUE

Elsa Pépin

Comment réagir en cas de fin du monde



LE FIL DU VIVANT

Elsa Pépin

Alto

232 p. | 25,95\$

En librairie

le 22 février

/

Elsa Pépin, voilà un nom familier pour les habitués des *Libraires*, une plume qui, mine de rien, influence nos choix de lectures au rayon de la littérature étrangère depuis des années. Chroniqueuse entre ces pages que vous feuilletez présentement, jadis journaliste à *Voir*, à présent éditrice pour la collection « Quai n° 5 » chez XYZ, la femme de lettres signe ici son second roman aux éditions Alto. *Le fil du vivant*, c'en est le titre, est une dystopie psychédélique et empreinte de tendresse tout à la fois.

◇◇

PAR CATHERINE GENEST

◇◇

Les rôles s’inversent, le temps d’une entrevue téléphonique. Habitée à interroger ses collègues, à mettre les autres en valeur et à évacuer les phrases écrites à la première personne du singulier, la talentueuse Elsa Pépin passe de l’autre côté du miroir avec grâce, une forme de retenue. Une excitation contenue, certes, mais propre à tous ceux et celles qui travaillent des années durant sur un projet qui s’apprête finalement à voir la lumière. « Le manuscrit commence à circuler, dit-elle d’emblée, et je t’avoue que ça me fait tout drôle ! »

L’histoire qu’elle propose avec ce livre longuement mijoté, ancrée dans un futur proche et tout sauf radieux, est celle d’une famille, d’une mère, d’un père et de leurs deux enfants qui voient leur vie bouleversée par une catastrophe environnementale. *Le fil du vivant* a pour décor un Montréal inondé aux airs d’Atlantide, une métropole plongée dans un déluge sans précédent, mais pas moins réaliste aux yeux des plus pessimistes, des plus inquiets en proie à des épisodes d’écoanxiété. Pourquoi donner la vie quand, dans les faits, la vie s’arrache elle-même à la terre à grands coups d’averses sempiternelles qui détruisent tout sur leur passage ? Pourquoi mettre des enfants au monde quand la fin est proche ? Voilà quelques-unes des questions soulevées par ce récit prenant, réellement enlevante, d’ailleurs. « J’ai commencé à écrire ce livre en 2016. L’horizon de la crise climatique est arrivé peut-être en 2017-2018. C’est sûr que depuis cette crise, la pandémie de COVID-19, ça inspire des choses. Je trouve ça intéressant, mais moi, ce qui m’a fascinée, c’est comment chaque individu réagit différemment face à une menace, un danger ou une crise imminente. Comment chacun a ses défenses... Ce n’était pas tant le contexte qui m’intéressait que les questions “qu’est-ce qu’une crise de société ou de civilisation ?” et, individuellement, “comment réagit-on ?”. C’est pour ça que j’avais envie de deux personnages, Nils et Iona, qui sont vraiment diamétralement opposés dans leur façon de voir les choses. »

Faire du beau avec du laid

Si *Le fil du vivant* s’ouvre sur une scène d’allaitement somme toute inoffensive, une occasion pour mettre en scène la maternité et ses nuits d’insomnie inhérentes, c’est aussi une manière d’asseoir une forme de contraste, de dichotomie avec le reste du récit. Au-delà des préoccupations apocalyptiques, de ces inondations incontrôlables qui empêchent la nature de reprendre ses droits, le roman d’Elsa Pépin sonde un autre sujet sombre : les profondeurs des paradis artificiels, des drogues récréatives.

On tend à l’oublier dans les rues et à la vue de ces mamans qui traînent leur poussette avec un bambin confortablement emmitoufflé à bord, mais l’existence de ces femmes n’a pas été que dévouement, sagesse et discipline. À cet égard et à grands coups de *flashbacks*, le personnage de Iona revit ses folles années, sa vingtaine écorchée, ses soirées d’insouciance où elle enfle les lignes de cocaïne ou les cachets de MDMA en les arrosant de vodka-guru. Des scènes capiteuses, sensuelles, à faire frémir tous les parents d’adolescents ou de jeunes adultes. « Mon but, ce n’était pas de faire un autre livre sur les difficultés de la maternité. J’ai eu comme cette intuition, dans cette expérience extrême, que mon corps était colonisé par les enfants. Je me sentais aliénée, j’avais l’impression que j’étais dépossédée de mes propres forces et que ça me faisait entrer dans un état presque de transe tellement j’avais l’impression de perdre mes repères. En perdant ces repères-là, en perdant mes assises, c’est comme si j’entrais comme dans une zone où j’étais connectée à d’autres choses. C’est drôle comme j’avais l’impression de me perdre dans cette expérience-là, résume habilement Elsa. Et quand j’étais jeune, on recherchait cette sensation de se perdre quand on faisait de la drogue. »

Explorer le rapport au corps, donc. C’est l’une des préoccupations centrales de cette nouvelle création qui ramène l’autrice, dans un certain sens, à son passé d’adulescente rebelle, mais aussi d’athlète. La couverture du livre en fait foi avec cette photo en noir et blanc d’une ballerine recroquevillée sur elle-même, un clin d’œil à l’ancienne profession exercée par Iona, son héroïne principale et narratrice du roman. « De la danse, j’en ai fait, mais pas de manière professionnelle. En fait, je suis une ancienne patineuse artistique. J’ai arrêté à 22 ans. J’ai eu une carrière d’athlète et j’ai aussi fait du ballet à l’époque. Quand j’ai arrêté le patin, parce que j’étais blessée, j’ai refait de la danse pendant environ dix ans, mais c’était de manière récréative. J’ai fait ballet moderne, sans les pointes, c’était la technique Graham, de la danse contemporaine également, du flamenco, toutes sortes de choses. »

Dans un univers inquiétant où les abeilles meurent et les plantes peinent à pousser, où les réserves de nourriture s’écoulent dangereusement jusqu’à manquer, la quête de beauté d’Elsa Pépin fait l’effet d’un baume. *Le fil du vivant*, c’est à la fois une fable apocalyptique et un hommage à celles qui veillent à la survie de l’espèce humaine, qui s’oublient dans l’autre. C’est une histoire qui, par sa lucidité et sa douceur, son réalisme et sa violence, nous habite des jours durant et même après la dernière page. ♦

La poésie, c’est pour tout le monde. Même les ados.



En librairie le 8 mars.



Boréal

BRISE^GLACE



© Richmond Lam

Claude Champagne

Quand Rita

PROPOS RECUEILLIS PAR
JOSÉE-ANNE PARADIS

n'a pas la langue dans sa poche

ENTREVUE

Le personnel
professionnel
de la culture et
du divertissement

Une force essentielle au
BIEN-ÊTRE
des Québécois

SPGQ

Imaginez une octogénaire, qui reçoit une convocation pour siéger comme jurée à un grand procès. Elle hésite. « *Pis c'est là que je me suis dit : "Rita, c'est le temps de t'épousseter."* *Je vais y aller au palais de justice !* » Mais sur place, alors qu'on lui fait comprendre que son âge avancé la disqualifie, elle rencontre un drôle de trio qui lui fera découvrir le curieux plaisir d'assister à des audiences. Entre la visite de sa femme de ménage ou de son fils, du livreur d'épicerie ou des pompiers, Rita note dans un carnet tout ce qu'elle voit de louche se dérouler dans son quartier... C'est Claude Champagne, auteur notamment de *La dernière fois qu'on l'a vu, c'est au Perrette*, qui nous entraîne avec une savoureuse langue colorée dans le quotidien bien rythmé de cette femme.

Rita, inspirée de votre mère, est un personnage terriblement attachant : elle est pince-sans-rire, parfois très cynique, curieuse et encore très allumée. Quel a été votre plus grand défi d'écriture avec ce personnage ? Est-ce que se mettre dans la peau d'une octogénaire fut aisé pour vous ?

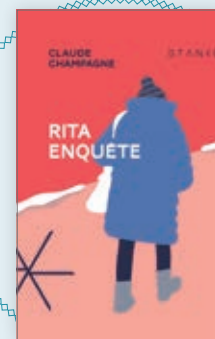
J'ai passé de longs après-midi avec ma mère, à lui poser des questions sur sa jeunesse, sa vision de notre monde. Je la connais comme si elle m'avait tricoté, mais j'ai encore appris des choses sur son passé. Elle s'étonnait qu'on puisse s'intéresser à sa vie. Les vieux ont pourtant bâti notre société et ils ont été témoins de tant de bouleversements. C'est un univers si riche ! Le personnage est surtout inspiré de son humour du désespoir, comme j'aime l'appeler. Cette force qu'elle a en elle, sans le savoir, qui l'aide à surmonter les défis de sa vieillesse. Dans l'écriture, il était important pour moi de transmettre cette émotion. J'ai 56 ans. J'y pense moi aussi à ce qui m'attend, comme nous tous, même si on détourne le regard. Je me suis projeté dans Rita, cette femme ordinaire, une veuve anonyme, qui ressemble à ces autres vieilles mères.

Votre roman suit le quotidien de Rita et est rythmé par les frasques d'une bande de voyous qui sévit dans son quartier et par les procès auxquels elle assiste, pour le plaisir, au palais de justice en compagnie d'un trio de petits vieux très rigolos. C'est d'ailleurs, narrativement parlant, un beau prétexte pour que Rita nous livre ses états d'âme sur des sujets, réfléchisse à son passé, etc. Comment vous est venue cette idée de faire côtoyer les fautes graves de la société — vol, viol, meurtre, abus, etc. — avec le quotidien, somme toute banal et tranquille, de Rita ?

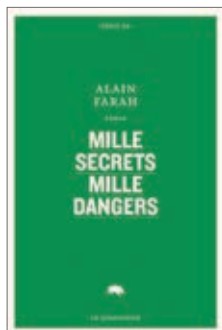
Ma mère a déjà été jurée sur un procès pour meurtre, mais elle n'a jamais voulu me donner les détails des délibérations. C'était secret. Ça m'a évidemment toujours fasciné. Ça a été le point de départ de mon histoire. J'ai rassemblé les récits de vandalisme commis contre son immeuble, des bruits dans le stationnement du McDo à côté, etc. C'était important pour moi que tous les procès impliquent des femmes. Ces sujets graves sont une occasion d'évoquer des souvenirs parfois douloureux, d'autres fois tendres ; de revenir sur des événements marquants de son existence et du destin des femmes au Québec.

Vous êtes diplômé en écriture dramatique et en études littéraires, et vous avez cofondé Dramaturges Éditeurs, où vous y avez été éditeur durant huit ans. La langue que vous utilisez dans *Rita enquête* en est une très près de l'oralité et du vernaculaire — elle fait d'ailleurs parfois penser à un excellent monologue théâtral ! Ce choix de registre s'est-il imposé en raison de votre sujet, est-ce une marque du théâtre sur votre œuvre romanesque, est-ce un parti pris pour l'utilisation d'une langue telle qu'on l'entend autour de nous ?

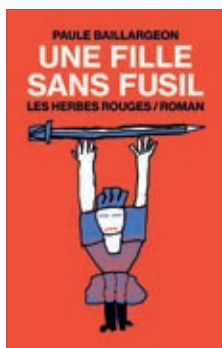
C'est un roman au « je » d'une femme de la campagne, une mère de famille qui habite dans l'est de Montréal depuis près de soixante ans. Je voulais donner cette couleur, cette vérité au roman. Un besoin de sincérité. Je m'étais aussi prêté à cet exercice pour mon livre précédent, *La dernière fois qu'on l'a vu, c'est au Perrette*. Je parle de mon quartier où je suis né et ai grandi jusqu'à mes 20 ans. Le danger de l'oralité, c'est que ça ait l'air facile à écrire. C'est une autre musique, comme le blues est différent du jazz, mais qui demande tout autant de travail, de minutie, et, j'oserais dire, de talent. Les métaphores sont plus vivantes, plus ancrées dans une certaine réalité. Rita a sa langue — son instrument pour affronter le monde —, qui ne peut être celle de Madame Bovary. ♦



RITA ENQUÊTE
Claude Champagne
Stanké
202 p. | 25,95 \$ ♦



1



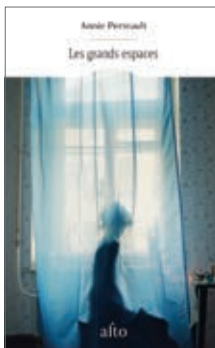
2



3



4



5



6

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. MILLE SECRETS MILLE DANGERS /

Alain Farah, Le Quartanier, 512 p., 32,95 \$ ◇

Mille secrets mille dangers d'Alain Farah est un roman autobiographique magnifique. Cet ouvrage est d'une telle intensité qu'une fois la lecture entamée, il est pratiquement impossible de poser le livre. Le récit nous entraîne dans les réminiscences du narrateur à travers différentes périodes de sa vie. Le moment central de l'histoire est le jour de son mariage, les événements de cette journée succédant tour à tour à des épisodes du passé et du futur. Une écriture vraie, sensible et généreuse. Un texte puissant, d'une telle acuité que nous ne pouvons qu'éprouver à notre tour les émotions et les sensations, à l'unisson avec le narrateur. **MARIE-CHLOÉ BOULANGER** / La Liberté (Québec)

2. UNE FILLE SANS FUSIL / Paule Baillargeon, Les Herbes rouges, 72 p., 19,95 \$ ◇

Dans ce court roman, Paule Baillargeon raconte l'histoire d'Huguette, une femme âgée dont on a peu d'informations, mais « qui aurait voulu être Jeanne d'Arc ». Inventaire des blessures, tableaux des traumatismes : l'autrice présente les quatorze fois où Huguette a été harcelée, touchée, embrassée, caressée, autrement dit violée dans son intimité. Le personnage n'a qu'une idée en tête, celle d'exposer la brutalité, la violence, la répétition et la banalité des gestes posés par des hommes qui ont croisé sa route. Aussi bref qu'intense, ce roman ne fait aucun détour et fait office de délivrance pour le personnage. Huguette, c'est en fin de compte toutes les femmes qui ont souffert à cause des hommes, qui décident de briser le silence et de se sauver elles-mêmes. Avec ou sans fusil. **ISABELLE DION** / Hannerorak (Wendake)

3. L'OMISSION /

Suzanne Mercier, Hamac, 280 p., 25,95 \$ ◇

Évelyne est sexagénaire. Elle vient d'apprendre qu'elle a un frère et qu'il est mort. Elle se rendra à Baie-Saint-Paul pour enquêter sur la vie de Philippe et tentera de reconstituer, morceau par morceau, le casse-tête de son passé trouble en tant qu'enfant, adolescent et adulte autiste laissé aux soins du gouvernement : loin de sa famille, loin d'elle. *L'omission* est une incursion sensible dans les conceptions sociales sur la santé mentale des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Mais surtout, ce premier livre de Suzanne Mercier met en place une quête identitaire commençant par l'autre et se terminant par soi, prouvant qu'il faut parfois se perdre ailleurs pour mieux se retrouver ici. **MAGGIE MERCIER** / Hannerorak (Wendake)

4. MOREL / Maxime Raymond Bock, Le Cheval d'août, 284 p., 27,95 \$ ◇

J'ai toujours apprécié la plume de Maxime Raymond Bock. Il a un don pour élever un personnage terriblement ordinaire en une fresque passionnante et riche ! Jean-Claude Morel pourrait être votre grand-père, votre voisin, le vieux monsieur que vous croisez dans la rue et que vous ne remarquez pas. Mais sous la plume de Bock, il devient un témoin aux premières loges de l'évolution de Montréal au cours du XX^e siècle. Il travaillera sur les chantiers des principales infrastructures qui naîtront dans la métropole et fondera une famille dans les misères et les réalités de l'époque. Bref, c'est un livre qui impose qu'on s'arrête et qu'on se laisse baigner par son ambiance particulière. Un beau et grand roman ! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

5. LES GRANDS ESPACES /

Annie Perreault, Alto, 246 p., 24,95 \$ ◇

Roman choral où l'horizon des possibilités semble aussi grand que le lac Baïkal, qui coule dans toute la trame de l'histoire, ce texte présente trois femmes qui cherchent à s'émanciper de leur vie, à dépasser les limites du cadre de leur existence. Par de courts textes qui donnent voix au lac, à l'ermite qu'on appelle l'ours, à Anna, à Gaby, à Eleonore et même à l'autrice se dévoile une tapisserie de personnages, de lieux et d'époques où le froid et la soif de liberté prédominent. Annie Perreault parsème ici et là des petits riens qui s'ajoutent et s'entremêlent tout en se jouant des structures du récit, sans en sacrifier le rythme. Sa plume, riche, sublime, nous charme dès les premières pages. Une lecture qui invite à porter le regard plus loin. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

6. LE VACARME DES POSSIBLES /

Valérie Chevalier, Hurtubise, 272 p., 22,95 \$ ◇

Dans ce récit qui traite d'amour, d'amitié et aussi de déception, l'auteure Valérie Chevalier valse avec la poésie ainsi qu'avec les beaux mots de différents auteurs. C'est sous la forme de journal qu'on retrouve la narratrice dans toute sa vulnérabilité, dans ses hauts et ses bas. On y traverse les saisons, ainsi que des mois de pandémie où l'isolement a aussi son lot de défis quand le cœur est lourd d'une peine d'amour. Une lecture douce et inspirante, qui nous laisse avec un brin de nostalgie dans le cœur. Ce roman nous ramène au moment présent et à la douceur des moments simples. **NOÉMI LAFLEUR-ALLARD** / La Galerie du livre (Val-d'Or)

La nouvelle saga historique de Marylène Pion



lesediteursreunis.com



Une avancée dans le labyrinthe d'un monstre
plus pertinente et déroutante que jamais.

Marie Hélène Poitras

Soudain le Minotaure

Édition revue et suivie d'une postface de l'autrice



alto
editionsalto.com

À SURVEILLER

1. J'IRAI DÉTERRER MON PÈRE /

Catherine Larochelle, Québec Amérique, 232 p., 24,95 \$



1

Avec *J'irai déterrer mon père*, la comédienne Catherine Larochelle signe un premier roman sur le deuil, la maladie, la fragilité de la vie et sa finitude. Charlie apprend qu'elle a un cancer à un stade avancé. À 29 ans, elle ne réussira pas à tout accomplir ce qu'elle voulait faire avant de mourir. Mais sur sa liste, un élément accapare davantage son esprit, lui tient à cœur : déterrer son père. Ce dernier ne voulait pas être enterré ; elle doit récupérer ses cendres au cimetière pour respecter ses dernières volontés. Au passage, il faudrait aussi qu'elle se réconcilie avec son frère, qu'elle dise à sa mère qu'elle l'aime et qu'elle s'assure que son amoureux l'aime encore...

2. ON MEURT TOUS D'AVOIR VÉCU /

Karine Vilder, Stanké, 224 p., 26,95 \$



2

À New York, le journaliste Louky Crapo adore son travail (une chance parce que celui-ci prend toute la place dans sa vie) ; il rédige des avis de décès dans la section Nécrologie. Déformation professionnelle oblige, il connaît beaucoup de détails sur la mort de personnes célèbres ou sur des morts absurdes, dont certaines sont même récompensées (les Darwin Awards). Un jour, il découvre que ses textes nécrologiques peuvent avoir un certain pouvoir... et il décide de profiter de ce don, ce qui bousculera sa vie ainsi que celle d'autres personnes. Même si ce roman parle énormément de mort, rien n'est triste étrangement, c'est plutôt drôle, déjanté, ironique et original !

3. IMPROMPTU /

Catherine Mavrikakis, Hélotrope, 72 p., 14,95 \$



3

Dans ce court roman, la narratrice, une étudiante en lettres — alter ego de Catherine Mavrikakis —, raconte sa relation avec son professeur de littérature allemande, un être érudit, mais aussi condescendant et pompeux qui ne jure que par la culture européenne. Admirative de cet intellectuel extravagant, l'étudiante apprend à son contact, mais elle devra aussi s'émanciper de sa vision de la grande culture. La romancière dépeint la complexité de la relation entre maître et élève et observe la vie intellectuelle universitaire avec un regard à la fois acerbe, sarcastique et tendre.

4. LA NEIGE DES COCOTIERS / Derek Mascarenhas

(trad. Paul Ruban), L'Interligne, 314 p., 32,95 \$



4

Ce livre est paru en octobre, mais, on doit l'avouer, on était un peu passé à côté de ce bijou. Les nouvelles qui s'y trouvent sont écrites avec brio et couleurs, trouvant savamment leur chemin pour nous faire tourner les pages avec toujours plus d'empressement. Ici, l'histoire d'un garçon né sous la surprise générale dans un cimetière, là, celle d'un enfant qui subit le racisme d'un adulte. Ce sont des nouvelles, toutes liées car elles dépeignent la famille Pinto, sous l'angle des immigrants de première génération débarquée dans une Toronto blanche où la différence ne s'efface pas, mais aussi sous l'angle de tout ce que l'enfance a de magique en elle.

Pour COMMENCER l'année en beauté!



L'auteure des *Histoires à faire rougir*, de la trilogie *Baiser* et de *Sois belle et tais-toi* est de retour! Un roman sexy et complice dans lequel chacune reconnaîtra certains de ses désirs, ses envies, ses caprices-qui-n'en-sont-pas et aussi, peut-être, ses petits travers... **Complicées, les femmes? N'importe quoi!**



Un ouvrage bienveillant et élégant qui sert à la fois de planificateur de repas, de liste de courses, de livre de recettes tout en offrant des pistes de réflexion aussi stimulantes que déculpabilisantes pour enfin être bien! Par l'auteure de *Bien manger, c'est tout simple!*
On aime!

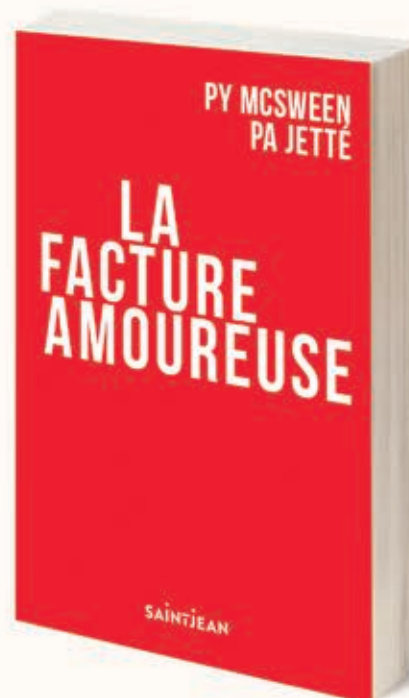


Le tout premier opus de l'auteure aux immenses succès Lucinda Riley, phénomène international dont le décès récent a créé une onde de choc dans le paysage littéraire. Deux familles ravagées par la guerre, entre l'Europe et la Thaïlande, combinant personnages attachants et secrets déchirants.
Un roman parfait!

Une histoire hallucinante d'espoirs fous, de désirs inavouables, de domination, de passions, d'amours empêchées et de lourds secrets dans un XIX^e siècle dominé par les interdits. Par l'auteure de l'immense succès *Une bête au paradis*: Prix littéraire Le Monde, n°1 au palmarès Livres Hebdo de la rentrée littéraire. **Savoureux!**



Parution 9 février



Qu'il s'agisse de butiner à temps partiel, de s'investir à moyen terme ou de dire haut et fort « Je le veux », il y a toujours un coût à la relation amoureuse. Écrit par deux CPA ambidextres, ce livre qui ne fait pas dans la dentelle s'attaque à un aspect crucial et souvent tabou de la relation de couple : les finances.
Le cœur a ses raisons, le portefeuille aussi!



Parution 16 février

Une intrigue familiale qui se classera vite parmi les grandes du genre : trois femmes, trois familles, trois vies à construire sur la Côte-Nord dans les années 1950.
Une plume à découvrir enfin!

Parce qu’il travaille désormais au quotidien *La Presse*, Dominic Tardif signe ici sa dernière chronique dans *Les libraires*. Vous pouvez aussi le retrouver au micro de son balado *Deviens-tu c’que t’as voulu?*

POUR UNE DERNIÈRE FOIS

Je me souviens d’avoir longtemps pensé que la lecture de romans représentait une pure perte de temps. Pourquoi lirais-je une histoire inventée quand je peux consacrer ce même temps à lire des livres d’histoire et des essais — la bibliothécaire de mon école secondaire avait gentiment accepté de commander quelques titres du catalogue de Lux. Je sais aujourd’hui que cette conception de ce qui constitue une bonne et une mauvaise lecture est profondément nounoune, mais c’est quand même ce que je pensais à l’époque.

Puis mon indignation, au cégep, s’est rapidement dissoute au contact de l’ennui que généraient en moi ces cours d’anthropologie durant lesquels il fallait identifier des crânes. Plutôt que de faire un effort, j’ai pris la direction du pavillon 4, celui des arts et des lettres, un sanctuaire pour quiconque cherche quelque chose sans savoir ce qu’il cherche exactement.

Quelques semaines plus tard, mon professeur Patrick Nicol plaçait entre mes mains — entre celles de tous ses étudiants — quelques romans que je refuse de relire tant je crains de ternir le souvenir précieux que j’en garde. Je me rappelle très bien le premier dimanche que j’ai consacré tout entier à la lecture — c’était un Dany Laferrière, celui avec le mot en n dans le titre, lu *at one sitting*, en une seule longue séance. Les gens qui comparent la lecture à une drogue me donnent souvent l’impression de n’avoir jamais même fumé un joint de leur vie, mais ce dimanche-là, c’était quand même un peu ça : quelque chose comme une transe.

Je commençais pour vrai ma vie de lecteur, j’avais 17 ans et beaucoup de temps à rattraper. Un petit sentiment de honte ne m’a jamais quitté en regard de mes lacunes en la matière et chaque fois qu’un écrivain me confie en entrevue l’émotion qui l’habitait quand il lisait Balzac à 11 ans, j’opine en faisant semblant qu’il n’y a rien de spécial là-dedans.

Je me suis inscrit en littérature à l’université parce que Patrick Nicol m’a dit que c’était une bonne idée et il n’avait pas tort. Après quelques années à écrire des textes dans un hebdo de Sherbrooke sur des groupes de musique obscurs, l’amie Alice m’a envoyé un courriel pour me demander si je souhaitais mener des entretiens avec des auteurs pour une revue qui s’appelait alors *Le libraire*, comme le roman de Gérard Bessette. C’était en octobre 2010.

J’ai écrit dans un de mes premiers papiers que l’écrivain Charles Dantzig ne se prenait pas pour un 7up, et Charles Dantzig m’a fait parvenir quelques semaines après la parution de l’article une lettre de remerciement, ce qui me laisse croire que l’expression « ne pas se prendre pour un 7up » n’est pas courante à Paris, ou que l’élégance de l’homme est inentamable, ou qu’il envoie systématiquement des lettres de remerciement à ceux qui parlent de ses livres. Merci, Charles.

Je ne sais pas tout à fait comment tout ça est arrivé. Je m’étais inscrit en sciences humaines, parce que je voulais changer le monde et que j’avais l’impression qu’il n’y avait de vrai que mon indignation contre l’injustice, mais mon indignation n’était en fait qu’une forme tardive de cette colère contre tout ce qui s’empare des adolescents au moment où ils comprennent que les adultes ne savent pas grand-chose.

En me voyant confier cette chronique en 2016, j’ai d’emblée pris le pari de parler de moi et de mon quotidien, parce que je ne suis jamais parvenu à concevoir autrement ma relation aux livres. Il m’arrive de ne plus savoir si ma vraie vie se situe dans l’appartement que j’habite avec ma fille et ma blonde, ou plutôt dans les livres que je lis, dans la musique que j’écoute. J’aime du moins penser que tout ce temps que je passe, immergé dans l’imaginaire des autres, fait de moi non pas un meilleur humain, ce serait trop facile, mais du moins quelqu’un de plus engagé. Après avoir lu, je reviens à la vraie vie avec de nouvelles soifs à étancher et une idée plus claire de ce à quoi je devrais consacrer mes heures.

Je choisis depuis maintenant plusieurs années de consacrer plusieurs de ces heures à écrire au sujet de mes lectures, non pas par altruisme, mais parce que le labeur heureux qui consiste à trouver les mots qui décrivent adéquatement mes enthousiasmes me permet de vivre une deuxième fois la joie de cette lecture. Il y a aussi que c’est la plupart du temps en écrivant que je découvre ce que je pense de quelque chose, et non l’inverse.

Parce que j’aime Maxime Catellier comme un grand frère (même si je ne le connais pas intimement), il allait de soi que je consacre ma dernière fois à son plus récent livre. Dans *Le monde d’avant : L’autre moitié*, l’écrivain se promène dans les souvenirs de son ancien quartier, le Centre-Sud de Montréal, avec au cœur une nostalgie à la fois douce et dangereuse. Une nostalgie qui tient moins à un désir de fixer le passé, qu’à la conscience aiguë que cette pile de souvenirs qui s’accumulent en nous, si elle est une richesse, nous permet aussi de prendre la mesure du nombre limité de bonheurs qu’il nous reste à goûter.

Catellier a le malheur et la félicité de n’avoir oublié aucun des visages de ces vieilles dames qui attendent l’autobus, aucun de ces plats avalés dans des petits restos tout croches, aucun de ces enfants qui crient en allant s’acheter des jujubes au dépanneur, aucune de ses promenades dans le ventre de la nuit. Et je me rappelle grâce à lui qu’on ne quitte jamais vraiment rien, que tout s’imprime en nous, que nous trimballeons pour toujours tout ce que nous avons été.

« [...] goodbye, c’est une manie de faire le chemin en sens inverse une fois qu’on a compris la malédiction, et il nous ramène au point de rupture où le passé bascule dans le présent et tout devient noir, goodbye, je ne vois plus rien, j’ai essayé de guérir mais je ne suis pas malade, je refuse d’être malade pour les autres, je veux d’abord revoir mes premiers mots, qui a rangé le film de ma vie dans le coffre fermé à clé de ma tête, goodbye, je ne sais plus qui je suis, j’ai souvenir encore mais je ne sais plus de qui, de plus en plus d’espaces s’effritent et je tiens l’abîme en joue, je connais son visage, ses moindres traits creusés dans la noirceur de cet instant, goodbye, il y aura peut-être une fois, lointaine et fulgurante, où je me réconcilierai avec la vie, mais pas de ce côté, pas dans ce monde, mais dans celui d’après. »

Merci. Salut. À la prochaine. ♦



/
Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il collabore à différentes publications en tant que journaliste et chroniqueur. On peut aussi parfois l’entendre à la radio.
/



**LE MONDE D'AVANT :
L'AUTRE MOITIÉ**
Maxime Catellier
L'Oie de Cravan
74 p. | 18\$

Concours de critique littéraire du Prix des HORIZONS IMAGINAIRES

Le Prix des Horizons imaginaires, dont le jury regroupe des étudiants de dix établissements du réseau collégial québécois et universitaire canadien, a couronné en novembre dernier Mireille Gagné pour son roman *Le lièvre d'Amérique* (*La Peuplade* et *Le Livre de Poche*). Il existe, en marge de ce prix qui honore une œuvre issue des littératures de l'imaginaire, le concours de critique littéraire du Prix des Horizons imaginaires. En plus de mettre en lumière une œuvre incontournable, ce concours pousse les jeunes à se pencher sur la critique littéraire et leur permet de s'exercer à mettre en mots leur appréciation — ou non — d'une œuvre. Pour une seconde année consécutive, Aurélie Beaulieu-Bouchard, étudiante au Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption, remporte les honneurs. Découvrez donc ci-dessous le texte lauréat.



C'est Mégan Toupin, également du Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption, qui remporte la deuxième place du concours avec une critique du *Prix de l'immortalité* de Johanne Dallaire, alors que Xavier Leclerc, du même établissement que ses deux camarades, clôt ce podium avec une critique de *L'avenir* de Catherine Leroux. Les trois finalistes remportent une licence du logiciel Antidote, offerte par *Druides informatiques*. Cette année, le jury ayant étudié les critiques des étudiants était composé de Jennyfer Philippe, professeure au Collège Lasalle, Ariane Gélinas, autrice, éditrice et chroniqueuse littéraire, notamment pour *Les libraires*, et Naïla Aberkan, coordonnatrice du Prix des Horizons imaginaires au sein de la Fondation Lire pour réussir.

LE LIÈVRE D'AMÉRIQUE UNE COURSE ÉFFRÉNÉE AU PARCOURS LENTEMENT SOIGNÉ

Par Aurélie
BEAULIEU-BOUCHARD /
du Cégep régional de
Lanaudière à L'Assomption

À l'inverse du lièvre, Mireille Gagné a pris son temps pour écrire son roman. Cela lui a permis de mettre au monde une œuvre à l'ADN parfait, qui n'a nullement besoin d'être modifié. La finesse de ses propos, son dosage entre le réalisme et l'imaginaire, et son caractère ensorcelant font du *Lièvre d'Amérique* un bon coureur.

Le génotype du livre se démarque par sa structure hors du commun. Le texte est divisé en six sections comprenant chacune quatre parties. Chaque section possède un court segment explicatif sur les caractéristiques du lièvre, une portion sur l'histoire présente, une autre sur l'enfance du personnage et une dernière sur sa réalité avant que sa vie ne bascule. Les parties comportent chacune une essence bien distincte et longuement travaillée, s'imprimant merveilleusement dans l'atmosphère particulière qui se dégage à chacun des passages.

L'histoire est mirifiquement rythmée par trois types de narrateurs (quel coup de maître!) qui changent régulièrement et qui s'adaptent à l'état d'âme du personnage qui évolue durant différentes périodes de sa vie. Malgré les styles radicalement opposés, il reste indéniable que les passages sont étroitement liés, chacun s'emboîtant admirablement l'un dans l'autre. Cette segmentation offre une compréhension approfondie du personnage de Diane et permet de savourer pleinement le talent indéniable de l'autrice à unir humain et animal.

Je me suis laissé emporter par les mots de Mireille Gagné qui m'ont entourée telle une seconde peau. À mesure que je progressais dans cet univers mystérieux, il me poussait

peu à peu de longues oreilles, de longues pattes et une petite queue touffue. À peine ai-je eu le temps de réaliser ce qui m'arrivait que j'étais en train de gambader dans la forêt, main dans la patte avec Diane, aux aguets des indices subtils qui se dessinaient à mesure que je progressais dans l'imaginaire luxuriant de Mireille Gagné. Quelques sauts plus tard, je me retrouvais à la singulière Isle-aux-Grues en compagnie d'Eugène, un jeune homme au jardin secret bien aromatisé. Énigmatique, ce personnage m'a amenée dans son monde sans jamais, pourtant, me laisser approcher sa réalité. Après un autre bond, je perdais mon souffle dans les sempiternelles pensées de Diane à la poursuite d'une profonde et troublante quête identitaire. En proie au raz de marée de la vie, on peut tous s'identifier d'une manière ou d'une autre à sa réalité.

Les pages du *Lièvre d'Amérique* se tournent comme les feuilles des feuillus partent au vent quand vient l'automne: prestement, mais avec leste. Avec ses quelque 140 pages, ce roman s'est laissé dévoré en à peine quelques heures, mon regard sautant d'un mot à l'autre avec une vélocité incroyable. J'ai perdu la notion du temps dans les limbes du roman et je me suis retrouvée désorientée lorsque j'ai tourné son ultime page. Mon séjour m'a semblé durer des

années, sans néanmoins me paraître long. Malgré mon immersion complète dans le monde du lièvre, je me demande encore si j'ai échappé quelque chose dans mon périple, car les repères laissés par l'autrice sont dosés avec parcimonie. Mireille Gagné est avare de mots, mais chacune de ses phrases en cache un millier. Je me suis donc demandé si le chemin que j'avais emprunté était celui qu'elle voulait me faire prendre, ou si j'avais réellement tout exploré dans ce sentier. Peut-être aussi était-ce son but, qu'aucun chemin ne soit expressément tracé, pour qu'on se perde dans les méandres de son imaginaire et qu'on débouche à une sortie qui nous est personnalisée. Mon désir d'y replonger ne s'en est alors qu'échauffé davantage.

Situé tout en bas de la chaîne alimentaire, le lièvre d'Amérique fuit sans cesse. Pourtant, au cours de ma lecture, c'est moi qui suis devenue sa proie. Il m'a accrochée avec ses vigoureuses pattes et m'a entraînée dans son monde sans me laisser la chance de me débattre. Et même si j'avais pu, je n'avais aucune envie de me libérer de son étreinte. J'encourage ce petit Nanabozo à s'emparer de votre esprit comme il a accaparé le mien pour vous amener vers les contrées uniques et délectables façonnées par la fine plume de Mireille Gagné.

En état de choc

Poésie Hugo Beauchemin-Lachapelle

Le nouveau recueil d'Élise Turcotte aux éditions du Noroît reflète le désœuvrement collectif d'une époque dominée par les crises et les distances de toutes sortes.

Les poètes sont des sismographes. Ils et elles traduisent en mots les mouvements souterrains qui secouent et façonnent les sociétés. Aussi est-ce le *zeitgeist* anxiogène dans lequel nous baignons depuis deux ans qui s'est imposé à moi à la lecture d'*À mon retour*. Le plus récent livre de l'écrivaine originaire de Sorel est marqué par son humanisme inquiet. Son œuvre met souvent en scène un retrait qui favorise l'introspection. Je pense par exemple à la narratrice de *La maison étrangère* (Leméac, 2002), plongée dans ses albums photo, ou bien à l'autrice de son dernier roman, *L'apparition du chevreuil* (Alto, 2019), réfugiée dans un chalet. Une question traverse les ouvrages d'Élise Turcotte : comment habiter le monde ? Cette interrogation, ses poèmes n'ont de cesse de la reconduire, révélant ainsi la fragilité de l'être, la menace de ce qui conspire à le briser.

Apesanteur

Aussi suis-je en terrain connu dans *À mon retour*. Le recueil s'ouvre sur une série de textes consacrés à un départ. Quelqu'un prépare un voyage. Cette personne boucle ses valises, s'étonne de sa mémoire : « qui croit encore aux souvenirs ? ». Partout l'étranger. Puis, dans sept poèmes, le décor de l'aéroport s'impose, avec « le silence des terminaux », « la marée humaine [qui] va et vient ». Cette première section met en relief la désincarnation, qui sert de socle à l'énonciation de l'ensemble de l'ouvrage. Les poèmes sont écrits comme si l'autrice vivait éloignée d'elle-même : « On m'a dit de marcher ; / j'avance vers le temps. / Je me souviens de mon corps. » Cette mise à distance positionne la poète en spectatrice, ce qui confère aux textes un aspect disjoint, discontinu :

*Mais quel anniversaire ?
Quelle révolution ?
Sur le trottoir, les déchets
paradent.
Avril des lumières,
avril des ombres.
Je retourne au cinéma :
Me voici personnage.*

Le sens est absent ; le récit fait défaut. L'expérience nous parvient brute, sans unité. Cette hébétude hallucinatoire m'a rappelé *Tout est caché*, de Judy Quinn, également publié au Noroît en 2021. Chez les deux poètes, l'onirisme me paraît l'expression d'un monde chaotique, absurde, désormais placé au-delà de la compréhension de ses acteur·rices. Dans le recueil de Quinn, vivre prend la forme dérisoire du tourisme de carte postale. Turcotte, elle, situe son propos en rapport direct avec les événements récents, comme en témoignent les allusions à Trump ou à la pandémie : « L'heure du couvre-feu a sonné. / La fenêtre est ornée d'étoiles de neige, / mais je ne comprends plus ce qui est beau. » « Je doute que l'histoire me rejoigne », avoue la poète. Peu de choses semblent d'ailleurs la rejoindre, elle qui insiste désormais sur la solitude qui l'entoure. Manifestation de l'atomisation sociale ? Désagrégation des liens communautaires ? « Que sont mes amis devenus ? », se questionne Turcotte, citant Rutebeuf.

La fin de l'histoire

À mon retour se fonde sur l'intime conviction de ne plus être le sujet de l'histoire, mais son objet. Sans l'intermédiaire de l'illusion de contrôle, l'angoisse devient dévorante ; elle réduit à l'impuissance, à une vie de chien :

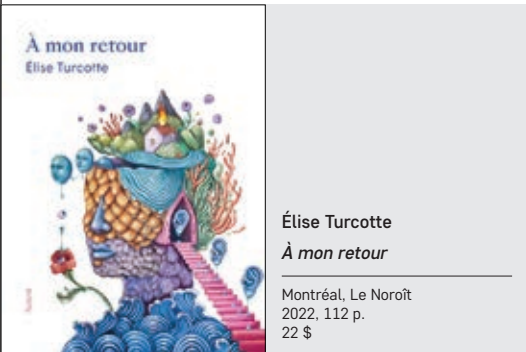
*Fermons les rideaux :
dormons en chien de fusil,*

*comme des oubliées,
comme des peaux de prière.
Le campement Est
a été torpillé.
L'aurore n'a rien vu,
encagée ailleurs,
à des kilomètres de pluie.*

Comment supporter cette dépossession ? La dernière section, « Merci pour la conversation », esquisse une réponse un peu convenue. L'écrivaine s'adresse à un arbre et lui confie ses doutes, ses craintes. Elle retrouve à travers lui la force de consentir à la vie. Chanson connue, même si Turcotte l'interprète avec talent : ses vers courts investissent l'énonciation d'une pureté enfantine. Il s'en dégage une simplicité fauve, touchante :

*Maintenant le ciel s'est ouvert.
Maintenant la cime de l'arbre
est visible.
J'écoute sa respiration
comme dans un très vieux rêve
de chenilles.*

Le voilà donc, le retour annoncé dans le titre du livre : celui à l'essentiel, au vivant. Mais il me donne quand même l'impression d'un compromis : « il faut bien parler de lumière », laisse tomber l'autrice de *La forme du jour* (Le Noroît, 2016) au début de son plus récent opus. S'acquitte-t-elle d'un devoir de bienveillance ? Pour être franc, je ne crois pas qu'il y ait de réponses évidentes ou même satisfaisantes aux inquiétudes soulevées par ce troublant recueil. La vérité est ailleurs. L'histoire ainsi que la marche des êtres et des nations, elles, ne sont pas finies ; elles ne s'achèveront pas avec nous, elles nous survivront sans doute. Ce qui nous reste à faire, c'est nous risquer à vivre.



DANIEL LAMARRE
CIRQUE DU SOLEIL.

L'ÉQUILIBRISTE

Performez grâce à votre créativité



Le témoignage d'un créatif de génie
au parcours hors du commun.

LES COULISSES DU PLUS
GRAND CIRQUE DU MONDE !

Michel
LAFON

EXPLORER D'AUTRES HORIZONS



À LIRE

REVUE DÉCAPAGE (NUMÉRO 64, AUTOMNE-HIVER 2021) /
Publiée par Flammarion

Sur commande spéciale chez votre librairie indépendante

Cette revue littéraire qui possède un ton tout à fait unique est bourrée d'intelligence et d'humour. Qui plus est, elle recèle la participation de moult auteurs de grand talent qui en signent les textes. Dans le présent numéro, Marie-Hélène Lafon est mise à l'honneur, le dossier est consacré aux rapports qu'entretiennent les écrivains avec les réseaux sociaux et on souligne l'article jubilatoire de Jean-François Kierzkowski qui chronique sur la nouvelle mode voulant que les écrivains soient sexy et posent désormais torse nu à la sortie de leur livre. Depuis vingt ans, *Décapage* porte un regard lucide, sans complaisance, terriblement drôle sur le milieu littéraire, et le tout sans les fioritures dont on le voit pourtant toujours paré. Et c'est là que c'est brillant.



À ÉCOUTER

LITTÉRATURE D'ICI, LE BALADO /
Sur toutes les plateformes d'écoute en ligne
(Spotify, Apple Podcast, QUB, etc.)

Les balados littéraires ont de plus en plus la cote. Cette fois, sous une initiative de la MRC de la Jacques-Cartier, on découvre cinq épisodes animés par Méghan Labrecque qui nous entraîne dans les univers d'Éric Simard (pas le libraire, mais l'auteur d'*Instincts primaires*), de Nathalie Racicot, de Lucie Trahan, de la fascinante Andrée Laberge et des trois autrices jeunesse réunies que sont Alexandra Larochelle, Marie-France Auger et Véronique Boisjoly. On en apprend sur leur parcours, mais aussi sur leurs expériences personnelles ou les milieux de vie qui ont trouvé écho dans les œuvres qu'ils ont écrites.



À REGARDER

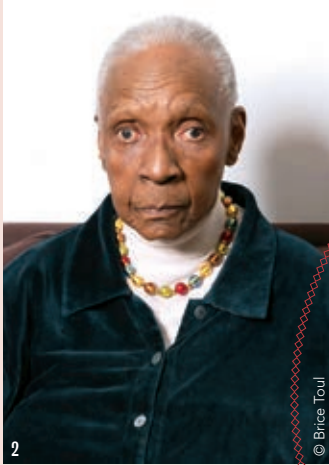
JOAN DIDION : LE CENTRE NE TIENDRA PAS / Sur Netflix

La grande écrivaine Joan Didion, également journaliste, essayiste et scénariste, nous a quittés le 23 décembre dernier. Celle qui laisse derrière elle une œuvre romanesque forte, grâce à son perfectionnisme et à sa capacité à décrire son époque avec souplesse, reprend vie dans ce documentaire biographique, réalisé en 2017 par son neveu. On y apprend quel a été son tout premier texte, comment se sont passées ses années dans les salles de rédaction de *Vogue* à New York, comment elle a vécu ses années à Hollywood — alors que les Doors enregistraient à côté de chez elle et que Janis Joplin s'était invitée à une fête chez les Didion, etc. Une vie fascinante.





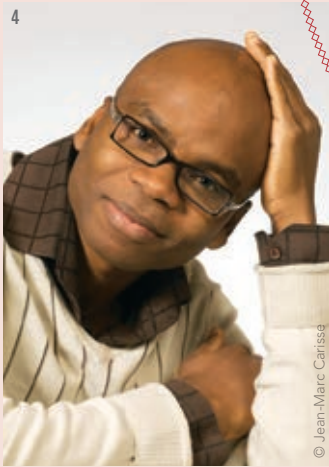
© Philippe Matsas 1



© Brice Toul 2



3



© Jean-Marc Carlisse 4



© Julie Artacho 5



© Loma Doumbe 6



© Pedro Ruiz 7

DES AUTEURS À DÉCOUVRIR POUR SOULIGNER LE MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

Par Josée-Anne Paradis

1. OSVALDE LEWAT / *Les Aquatiques* (Les Escales)

Ce premier roman est écrit par une autrice qui ne porte heureusement pas de gants blancs. Dans *Les Aquatiques*, elle nous immerge dans l'Afrique subsaharienne contemporaine, dans un pays imaginaire, le Zambuena, gangrené par la corruption, les politiques patriarcales et les hommes sans scrupules qui sont au pouvoir. On y rencontre Katmé, femme de position choyée, qui aura un moment de grande lucidité lorsque son ami se fera arrêter pour homosexualité. Femme puissante, personnage fort et nuancé, Katmé devra choisir entre ne rien faire ou quitter sa position d'épouse d'homme riche et aider son ami, c'est-à-dire remettre tout en question. C'est écrit avec réalisme et humour, ce qui en fait une lecture aussi agréable que pertinente. Il a récemment remporté le Grand Prix panafricain de littérature.

2. MARYSE CONDÉ / *L'évangile du nouveau monde* (Buchet Chastel)

L'Homme déborde de contradictions. Voilà ce que constate Maryse Condé dans ce qui s'avère, de son propre aveu, son tout dernier roman puisqu'elle est fragilisée par la maladie. Il s'agit d'un hymne au combat contre les inégalités et le racisme ainsi qu'un appel à de meilleures conditions des femmes et à la liberté (ce que l'autrice a défendu toute sa vie, d'ailleurs), le tout écrit par le truchement de l'histoire d'un messie nouveau : un fils de Dieu métis, au teint foncé et aux yeux gris-vert, qui n'est pas insensible aux charmes féminins. Un homme qui a la foi et qui tentera de faire changer les choses, les hommes, dans un désir de tolérance et d'harmonie. La seule solution salvatrice : l'amour et la fraternité.

3. FRANÇOISE EGA / *Lettres à une Noire* (Lux)

On plonge ici dans un récit intime doublé d'un manifeste poignant contre l'esclavage des temps modernes, grâce au journal d'une Martiniquaise qui demeure à Marseille et qui est employée — *exploitée*, plutôt — comme domestique. Ce texte, écrit dans les années 1960, est celui d'une femme qui témoigne de son expérience auprès de patrons et patronnes utilisant moult prétextes pour tenir captives des esclaves-ménagères (le coût du voyage à rembourser, les frais de subsistances, etc.) et qui n'ont aucune considération pour elles. Les humiliations sont nombreuses, les tâches s'avèrent ardues, et ces filles, lorsqu'elles en remplacent d'autres, doivent porter le prénom de la remplacée. Qu'est-ce donc que cette horrible place octroyée d'un accord tacite par la société à ces filles des Antilles, qui débarquent par centaines chez des bourgeois blancs ? Remuant.

4. EDEM AWUMEY / *Noces de coton* (Boréal)

Edem Awumey, romancier basé à Gatineau dont on ne se lasse de mentionner que son second roman *Les pieds sales* a été en lice pour le prestigieux prix Goncourt, revient avec un huis clos où un planteur de coton ruiné prend en otage un journaliste berlinois. C'est alors le prétexte pour que se déploie la narration en divers chemins, tous reliés par le diktat de multinationales sans scrupules envers les travailleurs agricoles, de l'Afrique aux États-Unis, mais aussi de l'Inde, l'Ouzbékistan, le Bangladesh et la Russie. C'est un roman bouleversant sur l'horreur que certains osent faire porter à d'autres, c'est un vacarme assumé envers l'oppression qui perdure en Afrique, qui déshumanise les habitants au nom de l'enrichissement des déjà riches. Mais c'est lyrique et porteur d'espoir, comme Awumey sait toujours faire.

5. CHLOÉ SAVOIE-BERNARD / *Sainte Chloé de l'amour* (L'Hexagone)

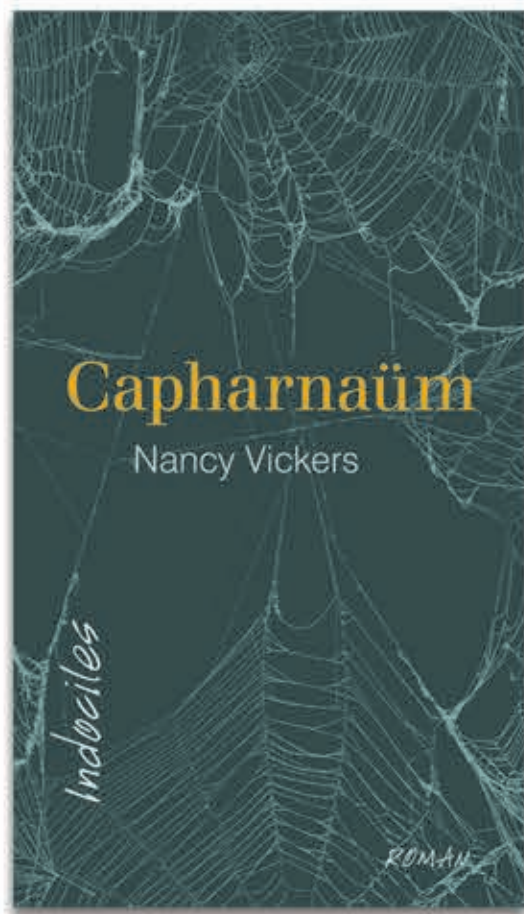
L'exploration à laquelle nous convie la poète Chloé Savoie-Bernard en est une autour de la mysticité religieuse (très jeune, la narratrice souhaitait devenir une sainte qui pardonne à son cousin, à son père et à « ceux qui disent oui mais on ne peut plus rien dire »), mais aussi une exploration de l'identité — face à soi et à l'autre —, de la solitude des femmes, de celles amères ou de celles qui « à la fiction préfère[nt] l'enquête », et une dénonciation de tous ces possibles tués par des gens qui « ne cherche[nt] pas tout à fait ça ». C'est une lecture où l'on partage la colère, la tristesse et la frustration de l'autrice, et dont on ressort en se désolant de voir notre société encore si arriérée.

6. LAURA NSAFOU / *Nos jours brûlés* (Albin Michel Jeunesse)

L'histoire de cette autrice de talent (*Comme un million de papillons noirs*) se déroule en 2049, alors que le soleil a disparu et que les humains doivent affronter la pénombre perpétuelle, les espèces nocturnes qui se sont multipliées et la rareté de la nourriture. Elikia et sa mère sont en revanche convaincues que la disparition de l'astre est en lien avec celle d'une ancienne cité où les habitants possédaient des pouvoirs... Elles se mettront en quête de restituer le soleil, ce qui ne se fera pas sans heurt ni appel à la magie. Une grande épopée dans un univers dense et ô combien bien décrit, où les traditions, philosophies et messages à l'humanité sont partagés avec beaucoup de tact, ce qui en fait un ouvrage d'une belle richesse. *Dès 14 ans*

7. GARY VICTOR / *Treize nouvelles vaudou* (Mémoire d'encrier)

« Dans ce recueil, Gary Victor a réussi le pari de convoquer le mystère sans tomber dans le piège de la sensation ou de l'exotisme. Si la peur et l'angoisse nous encerclent de nouvelle en nouvelle, c'est sans doute parce que l'auteur nous rappelle que la nature humaine est un puits sans fond » : ça, c'est Alain Mabanckou qui l'écrit en préface de *Treize nouvelles vaudou*. On suit depuis longtemps cet auteur de Port-au-Prince, qui a été comparé à Poe et à Maupassant, pour ce talent qu'il a de jouer avec les codes du fantastique et de nous entraîner, de façon brillante et passionnée (et parfois drôle !), au cœur de la société haïtienne, dans ses méandres politiques et sociaux. Un univers qu'il décortique sous nos yeux avec brio.



Capharnaüm NANCY VICKERS

«Les objets comblent un vide en moi, je n'en possède jamais assez, toujours une nouveauté s'ajoute, presque chaque jour. Seulement, la maison n'est plus assez grande pour abriter cet amoncellement de merveilles, montagne de trésors où je me vautre. Les objets qui peuplent ma vie me parlent, ils sont pour moi un refuge, et les araignées sont ma seule compagnie. Elles ont une place d'honneur chez moi. Elles tissent leurs maisons de soie dans le ciel de mon bric-à-brac; partout leurs toiles envahissent les plafonds, elles sont comme des voiles dans la porte d'entrée. Je suis la maman-araignée dans la toile amoureuse de ses enfants-objets.»

236 p. — 23,95 \$ — ISBN 978-2-89597-835-0

Indociles

www.editionsdavid.com



CES ROMANS À NE SURTOUT PAS MANQUER

1. L'ÉNIGMATIQUE MADAME DIXON /

Alexandra Andrews (trad. Isabelle Maillet), Les Escales, 410 p., 34,95 \$

Voilà un premier roman intrigant et bien ficelé qui sonde l'ambition démesurée, l'admiration, la jalousie et l'identité. Florence, une jeune femme qui rêve d'être écrivaine, devient l'assistante d'une auteure, madame Dixon — un pseudonyme —, qui a écrit un livre encensé et tient à rester dans l'ombre. Florence doit évidemment préserver l'anonymat de sa patronne. Lors d'un voyage au Maroc, les deux femmes ont un accident de voiture. En se réveillant à l'hôpital, Florence ne se souvient pas de ce qui s'est passé, madame Dixon semble avoir disparu et on la prend pour cette dernière... Florence voit là une occasion de réaliser son rêve... en usurpant l'identité de Dixon. Saisira-t-elle sa chance de prendre sa place?

2. LA VALLÉE DES FLEURS /

Niviaq Korneliussen (trad. Inès Jorgensen), La Peuplade, 384 p., 27,95 \$

Une jeune Inuite vivant au Groenland quitte sa famille et son amoureux pour étudier au Danemark. Cet avenir empreint d'espoir ne se présente pas comme elle se l'imaginait. Elle cherche sa place, sa voie. Une faille s'immisce peu à peu en elle, la faisant tanguer. Puis, un décès dans sa belle-famille la contraint à retourner auprès de celle qu'elle aime. Après *Homo sapienne*, l'écrivaine ausculte l'identité, les blessures invisibles, le mal de vivre et les épidémies de suicide en offrant à nouveau un roman poignant et percutant, récompensé du Grand prix de littérature du Conseil nordique. C'est à la fois tragique et beau.

3. SEULE EN SA DEMEURE / Cécile Coulon, Saint-Jean, 300 p., 24,95 \$

Après le succès d'*Une bête au paradis*, Cécile Coulon met en scène un mariage arrangé dans ce roman campé au XIX^e siècle dans le Jura. À 18 ans, Aimée est mariée à un riche homme rigide qui fait régner le silence dans sa demeure. Alors qu'elle découvre que la première épouse de son mari est morte mystérieusement peu de temps après leur mariage, la jeune femme essaie tant bien que mal de faire sa place dans cette atmosphère austère et inquiétante peuplée d'interdits, de non-dits et de secrets. Elle perd peu à peu ses illusions. Puis, sa professeure de flûte viendra chambouler son monde.

4. PETITES BOÎTES / Yôko Ogawa (trad. Sophie Refle), Actes Sud, 202 p., 39,95 \$

L'univers de Yôko Ogawa se transforme à chaque nouveau roman, rivalisant avec le précédent d'ingéniosité tout en gardant cette concordance d'atmosphère — enveloppante, mélancolique et mystérieuse — qui caractérise sa plume. Ici, le roman aurait pu s'appeler *Les petites choses*. La narratrice habite dans une ancienne maternelle, où tout est à la hauteur d'un enfant de 5 ans; sur la colline, d'étranges et fabuleux concerts ont lieu alors que les instruments sont si minuscules qu'ils sont suspendus aux lobes des oreilles des musiciens, laissant le vent en jouer; un homme qui ne peut s'exprimer qu'en chantant fait transcrire les lettres de sa bien-aimée, car il n'arrive pas à déchiffrer les caractères qui y sont toujours de plus en plus exigus... C'est une ville où les enfants ne sont plus, une ville où les émotions sont encore à fleur de peau... Magique.

5. LE GUERRIER DE PORCELAINE / Mathias Malzieu, Albin Michel, 240 p., 29,95 \$

Ce roman de Malzieu plonge au cœur de la vie de son père qui, en 1944, à l'âge de 9 ans, perd sa mère. Envoyé chez sa grand-mère en Lorraine, il découvrira la guerre et l'occupation avec un regard d'enfant. Mais, comme tout roman de Malzieu, c'est inspiré, c'est imaginatif, c'est vivant! Mainou — le père de l'auteur — vit ses émotions contradictoires, apprend les règles à suivre pour un peuple soumis en temps de guerre, devient un véritable poète doté d'humour. En se questionnant ainsi sur les liens de filiation (il fait des apparitions dans le roman), Malzieu s'interroge également sur la nature humaine, sur l'intime et les souvenirs qu'on traîne avec soi.

6. TOUCHER LA TERRE FERME / Julia Kerninon, Annika Parance Éditeur, 96 p., 18 \$

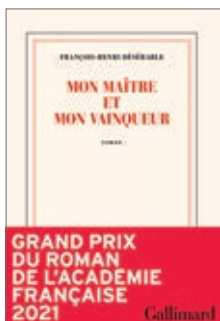
Julia Kerninon est une grande écrivaine, qu'on semble tout juste découvrir de ce côté de l'Atlantique, depuis le retentissant succès de *Liv Maria*. Pourtant, cette jeune auteure, dont la plume sait faire des mots des réalités qui émeuvent et bousculent les émotions, en est une complètement confirmée. Ici, on plonge dans son intimité alors qu'elle se questionne: elle qui, depuis toujours, a fui, comment se fait-il qu'elle ait accepté de donner vie, de s'enchaîner au quotidien d'être mère, épouse, écrivaine? Elle nous parle d'amour — de ses histoires de jeunesse, passionnelles —, de ses doutes et questionnements, de son goût pour les livres, toujours aussi présents, essentiels à sa vie. Et elle le fait avec une lucidité sans équivoque. Un très court récit, très puissant.



1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LA BONTÉ DU RÉMORA / Hélène Quesnel, Hugo & Cie, 328 p., 29,95 \$

En essayant de faire le bien autour de soi, peut-on parfois créer le mal? Étant médecin d'urgence, Françoise-Émilie, alias Fred, confronte la mort quotidiennement. Sa propre famille a traversé bien des drames que l'on découvre petit à petit dans un jeu de retour en arrière. Au moment où elle traverse une période bouleversante au travail, son père, avec qui elle n'entretient plus de relation, la réclame à son chevet. Leur rencontre provoque l'ouverture d'une boîte de Pandore où des secrets seront enfin dévoilés. La bonté se cache parfois derrière des gestes impardonnables. À moins que ce ne soit l'inverse? La vérité, en revanche, n'épargne personne. **LISE CHIASSON** / Côte-Nord (Sept-Îles)

2. ÉCHEC ET MAT OU LE GAMBIT HONGROIS / Collectif (trad. collectif), Cambourakis, 122 p., 18,95 \$

La Hongrie peut certes se targuer d'avoir en ses rangs Judit Polgár, joueuse totale des échecs sur table, mais ses écrivains surprennent tout autant par leur humble et comique manière d'investir ce jeu millénaire. Peut-on réinventer et bousculer les règles de ce monde clos et circonscrit? L'amour propre est-il le réel antagoniste face à ces soixante-quatre cases? Comment faire pour maîtriser à la perfection les différentes combinaisons et intégrer les possibilités relatives au nombre de Shannon sans perdre une partie de son humanité? La fameuse métaphore militaire de l'échiquier demeure bien présente dans ce réjouissant recueil de nouvelles hongroises, mais l'obsession rigolote de certains protagonistes pousse ces hautes sphères de l'esprit vers un ailleurs inattendu et décomplexé. **ALEXANDRA GUIMONT** / Librairie Gallimard (Montréal)

3. MON MAÎTRE ET MON VAINQUEUR / François-Henri Désérable, Gallimard, 188 p., 29,95 \$

La passion a parfois son lot de cocasseries et Désérable n'épargne pas son Vasco, personnage dévoré par la fièvre et prisonnier d'un triangle amoureux trop peu équilatéral. Devant un juge d'instruction, le narrateur et ami du damné se fait l'exégète d'un cahier rempli de poèmes qui servirait à élucider cette histoire de cœur vinaigrée. Tout le génie de ce roman réside dans la langue, qui se veut franche comme un *french kiss* et qui comblera assurément les amoureux de poésie française épris de romantisme un brin pathétique. Lauréat du Grand Prix de l'Académie française 2021, ce quatrième livre du jeune prodige de la collection «Blanche» est sans doute l'un des plus bidonnants et brillants qu'il m'ait été donné de lire cette année! **ALEXANDRA GUIMONT** / Librairie Gallimard (Montréal)

4. LES COUPS DE DÉS / Sean Michaels (trad. Catherine Leroux), Alto, 408 p., 29,95 \$

La vie de Theo Potiris est réglée comme une horloge, partagée qu'elle est entre ses paris sportifs, son travail chez Provisions K. et ses prestations humoristiques à la Banane dans l'oreille. La perte d'un être cher viendra bousculer ses repères et le mènera à faire la rencontre d'une bande hors norme digne des meilleurs films de cambriolage. Une quête inusitée occupera entièrement cette troupe bigarrée et la propulsera aux quatre coins du globe. De Montréal au désert marocain, en passant par Taïwan, le roman *Les coups de dés* de Sean Michaels nous entraîne dans une aventure rocambolesque et fantaisiste à souhait. Une histoire incomparable portée par une écriture saupoudrée d'humour et empreinte de tendresse qui vous fera un bien fou! **CASSANDRE SIOUI** / Hannenorak (Wendake)

Une anthologie de fiction spéculative bispirituelle et indigiqueer





Un roman tonitruant
à consommer sans
modération.



EN LIBRAIRIE LE 16 FÉVRIER

L'autobiographie arrosée et hilarante d'un
écrivain qui cherche l'amour, l'ivresse, l'argent
ou une toilette publique avec la même urgence.

« Ma psy va tomber en
amour avec moi. Elle va
capoter sur mes histoires.
Elle n'en reviendra pas
d'avoir Akim Gagnon
couché sur un divan
à lui parler de son
incroyable vie. »



LA MÈCHE



1



2



3

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. DADDY / Emma Cline (trad. Jean Esch), La Table ronde, 266 p., 41,95 \$

Après *The Girls*, Emma Cline revient avec *Daddy*, un recueil de dix nouvelles. Avec ces dernières, l'autrice nous transporte encore une fois dans une atmosphère californienne : cinéma, sexe, drogue... Ici, elle nous dépeint un environnement qui a le mérite de nous faire réfléchir sur les relations hommes-femmes. Un point commun : des personnages masculins profitant du patriarcat. Elle nous plonge dans un univers où nous avons l'impression d'admirer un tableau dans ses moindres détails. Son écriture est poétique : chaque mot est choisi avec précision. Bien que l'exercice de la nouvelle soit court, Emma Cline le maîtrise et sait créer des personnages riches. Pour tous ceux qui aiment déguster les livres un chapitre à la fois. **MARIE VAYSETTE** / De Verdun (Montréal)

2. LA PLUS SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES / Mohamed Mbougar Sarr, Philippe Rey/Jimsaan, 462 p., 41,95 \$

Mais qui est donc ce T. C. Elimane, auteur africain d'un unique livre paru en 1938 et entouré d'un tel scandale à l'époque qu'il a acculé son éditeur à la faillite ? C'est pour répondre à cette question que Diégane Latyr Faye, jeune écrivain sénégalais vivant à Paris, se lance en 2018 dans une quête quasi obsessionnelle après avoir eu la chance de lire cet opus de son compatriote, œuvre devenue depuis presque introuvable. Pour étancher cette soif insatiable de savoir, il lui faudra écouter de multiples voix, d'Amsterdam au pays natal, en passant par l'Argentine... C'est une lecture exigeante que propose Mohamed Mbougar Sarr avec ce roman aux multiples narrateurs, où époques et récits s'entrecroisent sans cesse. Prix Goncourt 2021. **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

3. PERLES DE VERRE / Dawn Dumont (trad. Daniel Grenier), Hannenorak, 372 p., 21,95 \$

Ces courtes histoires nous relatent l'amitié d'Everett, Nellie, Nathan et Julie, quatre jeunes adultes issus des Premières Nations. Ils ont tous quitté leur communauté pour faire leur vie ailleurs, en ville. Ces histoires se déroulent toutes entre les années 1990 et le début des années 2000. On suit ces jeunes, parmi les premiers à vouloir faire leur vie en dehors de leur communauté, on suit leur adaptation souvent difficile, le racisme qu'ils vivent souvent. Ils sont à la recherche de leur nouvelle identité et de nouveaux repères. Dawn Dumont possède un talent pour créer des personnages attachants et nous parler d'enjeux importants avec légèreté. Des nouvelles qui se lisent comme un roman en soi. On y suit ces jeunes qui se sont tissé une nouvelle famille grâce à leur amitié. **VALÉRIE MORAIS** / Côte-Nord (Sept-Îles)

ENTRE PAREN- THÈSES

JOUER AVEC LES MOTS



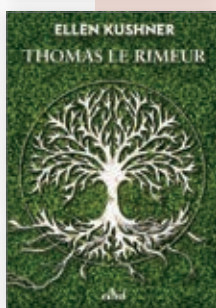
Dans l'album *Les mots ont des oreilles* (Le Robert), le célèbre auteur Daniel Pennac (qui fait d'ailleurs également paraître l'album *Lire*, avec Lorenzo Terranera chez Thierry Magnier cette saison) propose de décortiquer plusieurs expressions courantes de la langue française : Les murs ont des oreilles, Tirer le diable par la queue, Être sourd comme un pot... Avec de courtes saynètes ou des mises en scène rigolotes, Pennac et l'illustratrice Florence Cestac donnent vie — et les explications, bien entendu — à plusieurs expressions courantes mettant en scène le corps humain. Dans *150 drôles d'expressions de la cuisine qui ne manquent pas de sel*, toujours aux éditions Le Robert, on trouve un grand plaisir à découvrir, aux côtés de Marcelle Ratafia qui est chroniqueuse ainsi que spécialiste de l'argot et de l'histoire de Paris, les origines d'expressions qui découlent du milieu culinaire cette fois. On pense à avoir les dents du fond qui baignent, avoir l'air cruche, etc. Yves Camdeborde, chef cuisinier qui manie également bien la plume, nous livre ses propres explications à ces expressions, ces petites escapades dans sa vie où les mots prennent bien souvent un autre sens que celui de la locution éculée ! Oui, ça ajoute un chouette grain de sel à ce petit livre cartonné !

DES NOUVEAUTÉS EN SF

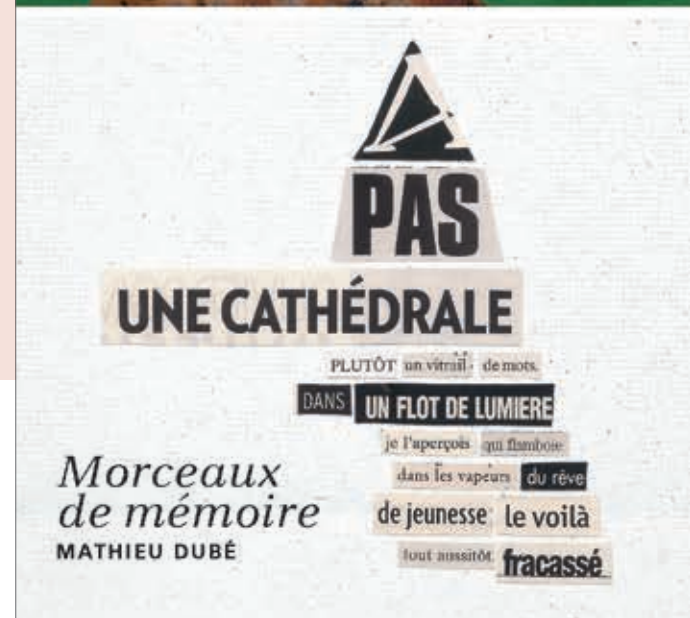
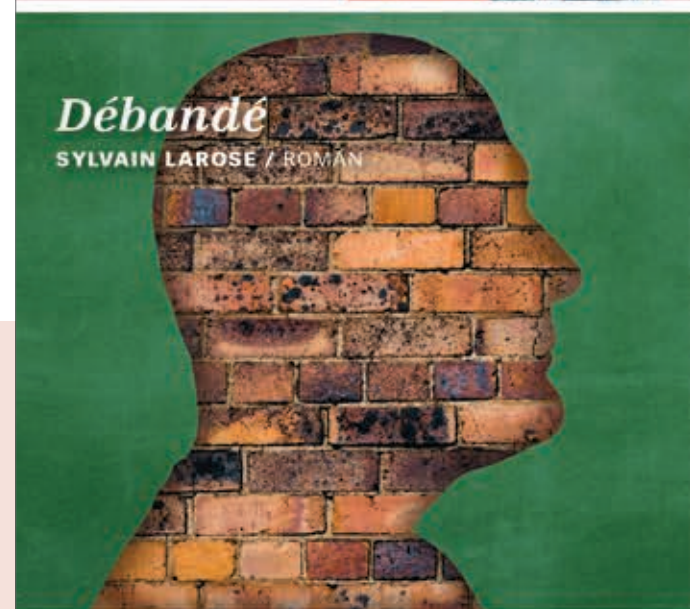
La nouvelle collection de littératures de l'imaginaire chez VLB faisait paraître cette saison ses premiers ouvrages : *Le livre ardent* (voir p. 61, sous la plume d'Ariane Gélinas), et *Réponds à la lumière*, signé **Emma L. Maré**.

Cette dernière s'amuse avec les frontières entre l'autofiction, l'œuvre sociale et le roman de science-fiction à proprement parler — invasion d'extraterrestres incluse — en ajoutant une touche de *gore*, de sexualité et de féminisme à son récit. Toujours du côté des premiers romans, il faut aussi souligner l'originalité de **Maxime Plamondon**, qui situe *Les oiseaux des temps présents* (Tête première) dans un Québec futuriste, aux côtés d'un narrateur qui fera rire ceux qui aiment l'humour noir en raison de son côté misanthrope et hautement blasé. Dès le début de ce roman bien rempli, on assiste aux tentatives de changement de nom du narrateur, véritable traversée de la Maison qui rend fou d'*Astérix*. Puis viendront les nuées d'oiseaux mécaniques qui le pourchasseront, alors que les humains disparaissent de plus en plus... Dans le recueil *Rêves de drones et autres entropies* de **Rich Larson** (traduit par Émilie Laramée chez Triptyque), on retrouve treize des meilleurs textes de cet auteur, dont certains sont traduits pour la première fois. Ce qui relie les nouvelles entre elles ?

Ce désir de l'auteur de sonder l'humanité avec un œil critique, voire sociologique, et de comprendre ce qui la régit, de cerner les possibles qui pourraient en constituer la réalité dans un avenir rapproché. Il y a des portails interdimensionnels, des rapports sociaux amoindris, des robots qui veulent devenir humains... il y a tout pour passer un bon moment de lecture et mousser les réflexions ! Et finalement, du côté étranger, on souligne la parution de *Thomas le rimeur* (Actu SF), d'**Ellen Kushner**, qui a été couronnée par rien de moins que le World Fantasy Award et le Mythopoetic Award. On y voyage aux côtés d'un personnage qui a goûté à l'amour et aux voluptés du royaume de Faërie, mais qui en est maintenant privé et est prêt à tout pour les retrouver.



LES ÉDITIONS
Sémaphore
editionssemaphore.qc.ca



SODEC
Québec

ENTREVUE

Elif
ShafakCLAUDIA
RENCONTRE

/
 Claudia Larochelle est
 autrice et journaliste
 spécialisée en culture
 et société, notamment pour
 la radio et la télé d'ICI
 Radio-Canada, pour
 Avenues.ca et pour
 Elle Québec. On peut la suivre
 sur Facebook et Twitter
 (@clolarochelle).
 /

RÉPARER LES VIVANTS



/
 « Cette femme est en train de m'hypnotiser. »
 C'est la première pensée que j'ai eue en découvrant
 un jour l'écrivaine turco-britannique primée
 Elif Shafak, souveraine dans un auditorium lors
 de la Foire du livre de Francfort en 2019.
 Si elle est certes d'une beauté incandescente,
 ce sont surtout ses mots remplis d'humanité et
 de conviction qui nous envoûtent d'emblée.
 Pas étonnant que l'actuel président turc
 Erdogan se méfie d'elle et des intellectuels à
 un point tel qu'elle s'est installée à Londres.
 C'est là-bas que je l'ai jointe au sujet de
L'île aux arbres disparus, son nouveau
 roman où amour interdit et guerre
 se conjuguent pour s'enraciner
 dans nos mémoires.

«Un roman proprement bouleversant sur les sombres secrets de la guerre civile et les méfaits de l’extrémisme», a dit de ce nouvel opus la grande Margaret Atwood au sortir de sa lecture. Avec Elif Shafak (*La bâtarde d’Istanbul, Lait noir, Soufi, mon amour*, etc.), elles figuraient toutes deux parmi les invités d’honneur en 2019, à cette Foire du livre de Francfort, l’une des plus importantes au monde. Ça donne une idée de la renommée de l’écrivaine d’à peine 50 ans, dont les œuvres sont traduites dans cinquante-cinq langues. C’était juste avant la crise sanitaire. Juste avant cette sorte de fin du monde, ou, du moins, du monde tel qu’on l’avait connu avant... Au bout du fil, une Elif Shafak posée et profonde me sort de ces sombres pensées d’un janvier plus ténébreux qu’à l’habitude.

À l’entendre me parler dans son bel anglais, qu’elle s’efforce gentiment de prononcer plus lentement qu’à son habitude, me reviennent les odeurs de bergamote, de rose et de mer qui émanent de la Chypre déchirée par la guerre civile dépeinte par la romancière, capable d’aborder la tragédie en la saupoudrant d’une aura de sensualité. Quand même, faut le faire... C’est dans ce pays de mythes et de légendes que les parents d’Ada, une Londonienne de 16 ans, se rencontrent en 1974 sur fond de guerre civile. Si on suit l’histoire de ce couple impossible et tabou — Kostas, le Grec, Defne, la Turquie —, c’est surtout le climat de haine et de violence qui sévit — des blessures encore vives de nos jours — qu’on y découvre en toile de fond, racontée notamment par leur figuier (oui ! oui !), ayant vu jour à Chypre, mais transplanté dans leur jardin par le père d’Ada. «Enterrer les figuiers dans des tranchées souterraines pendant les hivers les plus durs et les déterrer au printemps, c’est une tradition étrange mais très répandue. Les Italiens établis dans des villes d’Amérique et du Canada où les températures descendent au-dessous de zéro la connaissent bien.»

L’arbre de paroles

Dans ce livre dédié «aux émigrants et aux exilés de tous les pays, les déracinés, les ré-enracinés, les sans-racines. Et aux arbres que nous avons laissés derrière nous, enracinés dans nos mémoires...», il n’est pas anodin que l’histoire donne voix à un arbre, figure emblématique de cet opus comme témoin privilégié d’au moins deux générations marquées par les conséquences des violences civiles de la Chypre des années 1970. «Ce n’était pas un sujet facile, car il n’est pas exclusif au passé. Cette période est encore bien vivante dans l’esprit des témoins et de leurs enfants. Un auteur peut difficilement l’évoquer sans tomber dans la trappe du nationalisme... J’ai donc cherché un angle pendant de nombreuses années jusqu’à ce que je trouve la voix du figuier, plus neutre... C’est alors que les pièces se sont mises ensemble et que j’ai pu commencer à écrire cette histoire», raconte Elif Shafak.



L’ÎLE AUX ARBRES DISPARUS
Elif Shafak
(trad. Dominique Goy-Blanquet)
Flammarion
428 p. | 39,95\$

Attachée à l’environnement, à la terre, aux questions d’écoféminisme, la politologue de formation, avide de lectures liées à plusieurs sujets, dresse d’ailleurs en filigrane un savant portrait des étonnantes caractéristiques des arbres. «On les voit, on les regarde, parfois on les tient pour acquis sans trop penser à tout ce qu’on peut apprendre d’eux, ne serait-ce parce qu’ils vivent plus longtemps que nous», poursuit-elle en repensant aux études poussées des deux dernières décennies. «Eh bien, j’estime qu’il y a encore beaucoup de choses qui nous échappent, nous commençons tout juste à découvrir le langage des arbres. Mais on peut dire avec certitude qu’ils peuvent entendre, sentir une odeur, communiquer et, c’est sûr, se souvenir. Ils sont sensibles à l’eau, à la lumière, au danger. Ils peuvent envoyer des signaux aux autres plantes et s’entraider. Ils sont beaucoup plus vivants que les gens n’en ont conscience.»

Les empreintes du passé

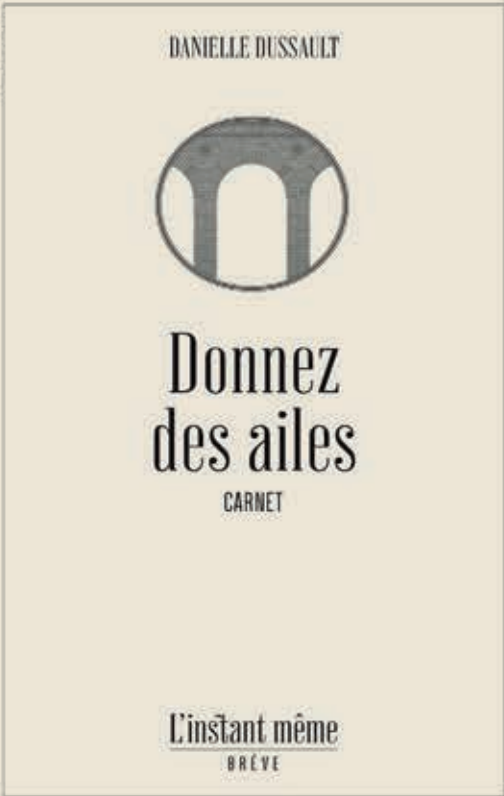
Si le monde des arbres ne cesse de nous étonner en parcourant les quelque 400 pages de cet ouvrage, l’histoire de la jeune Ada, habitée par le fantôme de sa mère, emportée jadis par la mélancolie, marque indubitablement notre lecture, embrassant du coup l’idée de l’existence fascinante d’une mémoire cellulaire. «*Le chemin suivi par un traumatisme transmis est arbitraire ; on ne sait jamais qui va en hériter, mais il atteindra quelqu’un. Parmi les enfants qui grandissent sous le même toit, certains en sont plus affectés que d’autres. Avez-vous déjà croisé une paire de frères qui ont eu à peu près les mêmes occasions de s’affirmer, et pourtant l’un des deux est plus mélancolique et solitaire ? Ça arrive. Parfois le traumatisme saute une génération et redouble son emprise sur la suivante. On rencontre des petits-enfants qui endossent en silence les blessures et les souffrances de leurs grands-parents*», écrit l’autrice qui se révèle beaucoup dans cette histoire, comblant les silences obligés des générations qui l’ont précédée.

Celle qui a quitté Istanbul il y a déjà plusieurs années connaît bien les méandres du spleen, se confiant un peu sur sa nature lorsqu’à la toute dernière page, elle remercie son agent Jonny Geller «d’être toujours là à mes côtés, même quand le conte me fait traverser des vallées d’angoisse et des fleuves de dépression». On ne peut que saluer l’écriture de lui être aussi salvatrice. ♦



L’instant même

nouveauté



Danielle Dussault
DONNEZ DES AILES
Carnet



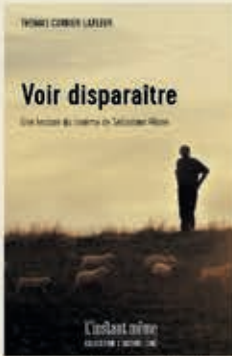
François Blais
LA SEULE CHOSE QUI INTÉRESSE TOUT LE MONDE
Roman



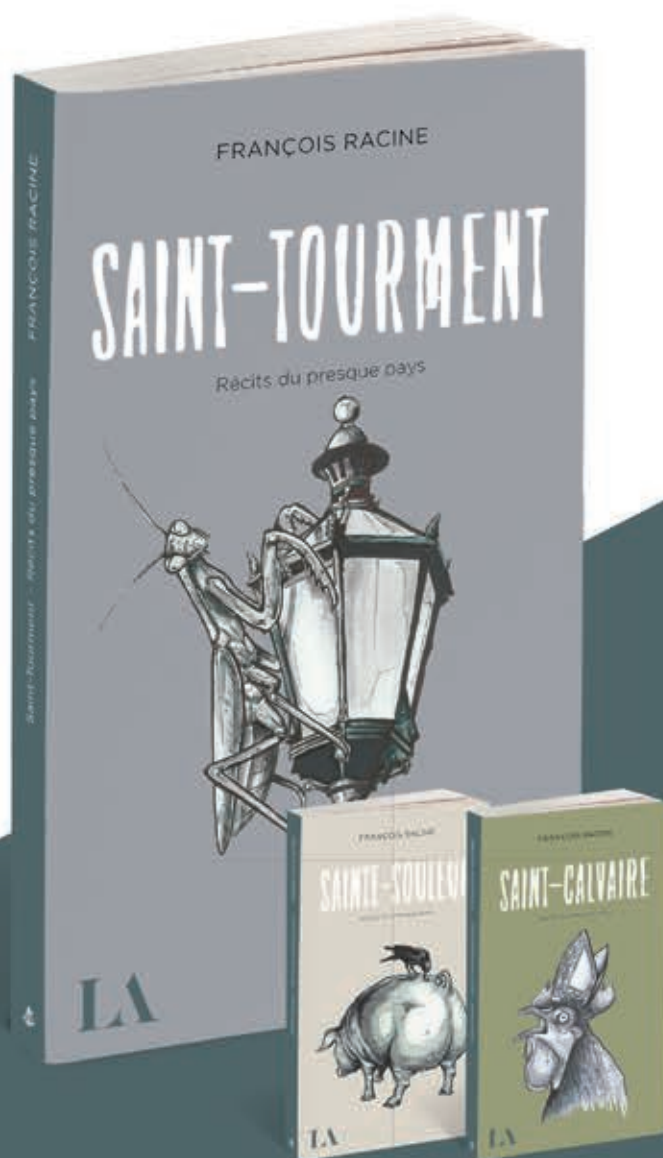
Isabelle Labattaglia
FILER
Roman



Claude La Charité
AUTOPSIE DE CHARLES AMAND
Roman



Thomas Carrier-Lafleur
VOIR DISPARAÎTRE
Une lecture du cinéma de Sébastien Pilote
Essai

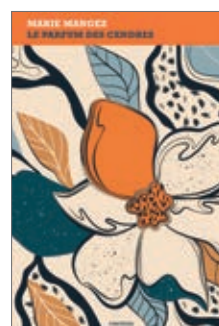


Dans ses *Récits du presque pays*, François Racine raconte et réinvente l'histoire du Québec à travers ses mythes, ses contes et ses légendes, mais aussi sa littérature, ses peurs et ses obsessions.

« Le plus extraordinaire, dans l'œuvre de Racine, c'est l'ampleur de sa palette et la facilité avec laquelle il en joue. [...] l'auteur est résolument moderne, discutant avec le passé, le réinterprétant à l'aune du présent dans une idée de mouvement qui est l'essence même de la liberté littéraire. »

Thomas Dupont-Buist, *Lettres québécoises*

LA
quebec-amerique.com



1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LE PARFUM DES CENDRES / Marie Mangez, Finitude, 238 p., 32,95 \$

Alice a un sujet de thèse assez surprenant : les thanatopracteurs ! Elle en a déjà accompagné quelques-uns pour en apprendre davantage, mais celui qu'elle suit en ce moment sort vraiment du lot. Le taciturne Sylvain Bragonard se métamorphose lorsqu'il prépare un cadavre : il décrit alors avec force détails toutes les odeurs qui en émanent, cernant ainsi la personnalité du défunt. La curiosité s'empare de l'étudiante : qui est vraiment cet embaumeur ? Pourquoi exerce-t-il cette profession alors que son « nez » aurait dû le mener ailleurs ? Outre un clin d'œil au Grenouille du roman de Patrick Süskind et au célèbre parfumeur de la ville française de Grasse, ce premier roman de Marie Mangez sent vraiment l'originalité à plein nez... À découvrir ! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. SIDÉRATIONS / Richard Powers (trad. Serge Chauvin), Actes Sud, 398 p., 39,95 \$

Après le magistral roman choral *L'arbre-monde*, Richard Powers nous revient avec un nouveau chef-d'œuvre à ajouter à une feuille de route déjà bluffante. L'hommage aux sciences et à la nature est particulièrement senti, surtout dans ce contexte d'attaques virulentes et constantes qui a fait les dernières années. Powers flirte ici sobrement avec l'anticipation, poétise les sciences, fait revivre l'intimité d'une famille avec une force d'évocation ahurissante. Profondément lucide, pourfendant la norme à tendance autoritaire qui fait des derniers résistants une horde de fous à interner, ce grandiose roman crépusculaire fendra les cœurs encore capables de s'émouvoir d'autre chose que leur ego toujours plus affamé. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

3. SUR LES TOITS / Frédéric Verger, Gallimard, 388 p., 39,95 \$

Le magicien de la métaphore nous revient avec ce roman d'aventures mettant en scène une cavalcade sans fin sur les toits de Marseille en 1942. En compagnie d'un jeune garçon et de sa sœur, on tâche de survivre aux côtés d'autres déshérités, fuyant les nazis qui font la ronde parmi les étroites venelles des rues plusieurs fois centenaires du Panier. En cette cour des Miracles qui tutoie les cieux, une foule de personnages inoubliables défilent. On se croirait parfois chez Hugo, chantant et vivant de menues rapines. L'argot pétille et l'invention irrigue chaque phrase, faisant de ce voyage un émerveillement de tous les instants. Verger est toujours aussi grandiose, subtilement drôle, et tragique comme son époque de prédilection. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

4. LA DANSE DE L'EAU / Ta-Nehisi Coates (trad. Pierre Demarty), Fayard, 478 p., 37,95 \$

Le journaliste Ta-Nehisi Coates offre un premier roman qui plonge au cœur de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis et du réseau clandestin. Le jeune Hiram, fils d'une esclave et d'un propriétaire terrien, se fait remarquer grâce à sa mémoire prodigieuse. Lorsqu'il pressent qu'il pourrait être vendu et envoyé ailleurs, il décide de s'enfuir. Mais la frontière entre les castes est parfois bien mince : esclaves, asservis et affranchis se côtoient et Hiram goûtera amèrement à la trahison. Introduisant un brin de fantaisie dans le personnage de Hiram et même celui de la célèbre Harriet Tubman, l'auteur nous livre une fresque palpitante et bouleversante, peuplée des espoirs, des peurs et des combats de ceux et celles qui ont œuvré pour la liberté. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

CHRONIQUE
D'ELSA PÉPINLE LIVRE
MIROIR

Construit comme une suite de mises en abyme, ce roman à la construction labyrinthique renvoie à la réalité de son auteur, l'écrivain français d'origine sénégalaise Mohamed Mbougar Sarr, qui sera ironiquement récompensé du prix Goncourt 2021 à l'âge de 31 ans pour ce livre où il tourne en dérision le système de récompenses littéraires. Or, ce n'est qu'une des nombreuses contradictions auxquelles nous convie ce roman ambitieux jouant à confronter le réel et l'imaginaire.

Son héros, Diégane Latyr Faye, est un jeune écrivain sénégalais qui tente de percer à Paris. « Comme écrivain africain, je n'ai aucune notoriété littéraire dans le monde extérieur », déclare celui qui est déjà l'auteur d'un roman, *Anatomie du vide*, qui l'a sorti du « purgatoire de l'anonymat », lui valant une certaine attention dans « le Ghetto », le milieu littéraire de la diaspora africaine de Paris. « Je devins [...] le préposé naturel à ces inusables tables rondes intitulées “nouvelles voix” ou “nouvelle garde”, ou “nouvelles plumes” ou je ne sais quoi d'autre de prétendu neuf mais qui, en réalité, semblait déjà si vieux et fatigué en littérature. »

Porté par un humour mordant, mais non dénué de tendresse et d'amusement, le récit traite notamment de la solitude de l'exilé, de sa place dans sa terre d'accueil, dénonçant la vision coloniale de l'Afrique et la façon dont sont perçus les écrivains africains en Occident. Sarr rêve d'une œuvre qui vivrait indépendamment des origines de celui qui l'écrit. « Il arrivera bien sûr que la France bourgeoise, pour avoir bonne conscience, consacre l'un de vous, et l'on voit parfois un Africain qui réussit ou qui est érigé en modèle. Mais au fond, crois-moi, vous êtes et resterez des étrangers, quelle que soit la valeur de vos œuvres. Vous n'êtes pas d'ici », dira le colocataire de Diégane.

Quatrième roman de l'auteur après *Terre ceinte* (2015), *Silence du cœur* (2017) et *De purs hommes* (2018), *La plus secrète mémoire des hommes* est un roman d'apprentissage qui suit l'initiation à la vie littéraire de Diégane, qui passe aussi par une initiation sexuelle. Au lit avec une écrivaine sénégalaise d'âge mûr, une certaine Siga D., le jeune héros se fait remettre à sa place. « Les écrivains [...] ont toujours été parmi les plus médiocres amants qu'il m'ait été donné de rencontrer. [...] Quand ils font l'amour, ils pensent déjà à la scène que cette expérience deviendra. Chacune de leurs caresses est gâchée par ce que leur imagination en fait ou en fera. [...] Vous êtes de narrateurs permanents. C'est la vie qui compte. L'œuvre ne vient qu'après. Les deux ne se confondent pas. Jamais. » Comment ne pas être séduit par la verve et le rire intelligent de Sarr ? Ce livre distille son charme et son envoûtement à chaque page, faisant lentement bouger quelque chose en nous, de la même manière que *Le labyrinthe de l'inhumain* agira sur Diégane et ses lecteurs. Le protagoniste découvre ce roman culte datant de 1938, écrit par un certain T. C. Elimane faisant la manchette puis tombant dans l'oubli à la suite d'une accusation de plagiat. Inspiré de l'histoire vraie de Yambo Ouologuem, auteur malien qui s'est terré dans le silence après avoir remporté le prix Renaudot en 1968, Sarr raconte la recherche de Diégane pour retrouver cet écrivain disparu et l'histoire de ce livre mystérieux qui magnétise ses lecteurs, posant la question des raisons de la fascination d'un livre et du pouvoir magique de la littérature.

La réponse se trouve dans le roman sous la forme d'une non-réponse. Tout au long de sa quête, le protagoniste découvre que la littérature n'offre jamais de réponse, mais tend plutôt un miroir à celui qui sait lire ou écrire. À la question qui taraude le jeune héros, à savoir qu'est-ce qu'un écrivain qui se

taît, la piste de réponse se trouve peut-être dans ce que ce silence nous renvoie : un mystère que l'on supporte difficilement à une époque où on craint ce qui ne s'explique pas, ne se résout pas, ne se montre pas ni ne se calcule. Très vite, on comprend que le magnétisme du livre d'Elimane ressemble étrangement au magnétisme du roman qu'on est en train de lire. Une œuvre où le passé et le présent s'entremêlent, où les continents partagent leurs mythes et leurs histoires en un étourdissant enchevêtrement. Un livre qui nous fait « descendre un escalier dont les marches s'enfoncent dans les régions les plus profondes de [...] l'humanité ».

Un autre livre sur rien

Véritable hymne à la littérature, le roman aborde moult sujets, dont le colonialisme, la Grande Guerre, la Shoah, le parcours de l'exil. On y croise Witold Gombrowicz, Ernesto Sábato, des nazis et des poètes en exil, avec, toujours, cette question de la relation entre le réel et l'imaginaire, et celle de l'écrivain et de son œuvre. « L'un et l'autre marchent ensemble dans le labyrinthe le plus parfait qu'on puisse imaginer, une longue route circulaire, où leur destination se confond avec leur origine : la solitude. » Ce sont les genres de phrases à méditer longtemps que nous offre Sarr tout au long de ce voyage de Paris à Dakar, en passant par Amsterdam et Buenos Aires, qui devient une quête de connaissance tout en circonvolutions.

Roman social, politique, philosophique et satirique, ce livre aux infinis tiroirs allie récit, journal intime, articles de presse et courriels en un texte entortillé et érudit qui tourne autour de la poursuite du fantôme d'Elimane, raconté par les femmes qu'il a aimées. Cette traversée humaine portée par le souffle de l'imaginaire est constamment ramenée au réel, incarnée par une langue élégante, précise et imagée où la fantaisie s'allie à la tradition du roman picaresque, de l'essai philosophique, de la poésie et d'un érotisme fou. Ce livre totalise la vie, dirait-on, tout en échouant à la résumer. L'auteur passe avec virtuosité d'un registre à un autre. On y trouve une scène mémorable où le protagoniste refuse de participer à un trip à trois et se retrouve en discussion avec le Christ sur un crucifix pendant qu'il entend ses amis faire bruyamment l'amour. Il sera aussi suggéré plus loin de réconcilier l'éternel face-à-face entre l'Orient et l'Occident en rapatriant la discussion sur un nouveau continent : celui de la littérature.

Si *La plus secrète mémoire des hommes* nous éclaire sur plusieurs thèmes fort pertinents et s'ancre dans des débats actuels et atemporels, le roman ne se réduit pas aux sujets qu'il aborde. Le véritable envoûtement du livre se situe ailleurs. Paraphrasant Flaubert, qui souhaitait écrire un livre sur rien avec *Madame Bovary*, le colocataire de Diégane lui assène de ne jamais tomber dans le piège de vouloir dire de quoi parle un livre. « Ce piège est celui que l'opinion te tend. Les gens veulent qu'un livre parle nécessairement de quelque chose. La vérité, Diégane, c'est que seul un livre médiocre ou mauvais ou banal parle de quelque chose. Un grand livre n'a pas de sujet et ne parle de rien, il cherche seulement à dire ou découvrir quelque chose, mais ce seulement est déjà tout, et ce quelque chose aussi est déjà tout. » Voilà qui résume bien *La plus secrète mémoire des hommes*. Une quête portée par l'élan du désir, une soif de connaissance jamais rassasiée. Sarr réussit cet exploit d'avoir écrit un livre qui s'abreuve à tous les désirs et à tous les lecteurs, parce qu'il renvoie à notre solitude première, notre humanité qui n'a rien d'unique. « Aucune blessure n'est unique. Rien d'humain n'est unique. Tout devient affreusement commun dans le temps. Voilà l'impasse ; mais c'est dans cette impasse que la littérature a une chance de naître. » ♦



/ Animatrice, critique et auteure, Elsa Pépin est éditrice chez Quai n° 5. Elle a publié un recueil de nouvelles intitulé *Quand j'étais l'Amérique* (Quai n° 5, XYZ), un roman (*Les sanguines*, Alto) et dirigé *Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui* (Les 400 coups).



LA PLUS SECRÈTE
MÉMOIRE DES HOMMES
Mohamed Mbougar Sarr
Philippe Rey / Jimsaan
464 p. | 41,95\$ ♦

Salon du livre de l'Outaouais

24 au 27 février 2022

illustration : Pauline Stive

Lire l'avenir

En ligne
slo.qc.ca



Québec



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

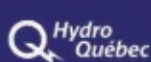


Canadian
Heritage

Canada



ICI Ottawa-Gatineau

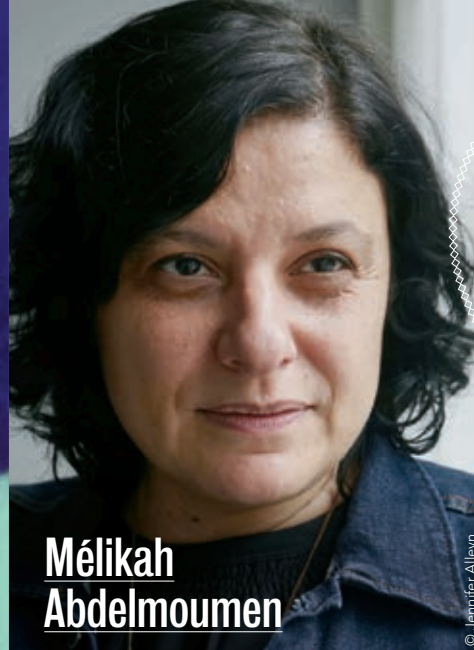


leDroit



PLACE
DU CENTRE

STO



Mélikah
Abdelmoumen

LES TROIS LIVRES QUI ONT MARQUÉ...



Mélikah Abdelmoumen est depuis septembre dernier la nouvelle rédactrice en chef de la revue Lettres québécoises, dont le premier numéro piloté est paru en décembre, faisant la part belle aux mondes des idées par la mise en valeur du genre qu'est l'essai. Cette saison, cette Chicoutimienne d'origine fait paraître Baldwin, Styron et moi (Mémoire d'encrier). Dans cet essai, elle explore la nécessité communicationnelle entre humains, traçant les contours de l'amitié qui unit James Baldwin et William Styron : l'un est noir et est le petit-fils d'une esclave, le second provient de la lignée d'un propriétaire d'esclaves. Les lectures qu'elle propose ci-dessous entretiennent d'ailleurs toutes un lien étroit avec sa plus récente création.



FACE À L'HOMME BLANC

James Baldwin (Folio)

C'est par là que j'ai découvert Baldwin — depuis, j'ai toujours un livre de lui sur ma table de nuit. Dans chaque texte, l'auteur tente de se mettre à la place d'un ou une autre, cherchant en lui ou elle notre humanité commune : une femme, un immigré arabe et même un raciste. Dans la nouvelle titre, il imagine ce qui, dans l'enfance d'un policier blanc violent, a pu faire naître en lui la haine anti-Noirs.



LE HAREM ET L'OCCIDENT

Fatema Mernissi (Albin Michel)

Sociologue marocaine, Mernissi étudie les différentes manières de soumettre les femmes. Chez les Occidentaux, ce n'est pas le lieu physique (harem, voile, etc.) qui enferme, mais quelque chose de plus insidieux : le temps, auquel nulle ne peut échapper. La jeunesse devient prison. Ce livre fait voir tout autrement ce à quoi nous, Occidentales supposément libres, sommes en vérité assujetties.



LE CHOIX DE SOPHIE

William Styron (Folio)

Stingo, jeune écrivain blanc du Sud vivant à New York, rencontre sa voisine Sophie, rescapée d'Auschwitz. Descendant d'esclavagistes, il découvre la Shoah à travers les souvenirs de cette dernière. Un roman profondément humaniste et terriblement pessimiste. Car de ces machines de destruction de l'humain par l'humain — esclavagisme, Shoah —, ni les survivants ni les sociétés ne se remettent jamais.

CHRONIQUE DE

ROBERT LÉVESQUE

WALTER

BENJAMIN:

UN PASSÉ PLEIN

D'À PRÉSENT

Ce 27 septembre 1940, à la frontière entre la France (qu’il aime et qu’il doit fuir) et l’Espagne (d’où il veut gagner le Portugal et s’embarquer vers l’Amérique), Walter Benjamin est traqué, c’est un Juif, proustien et communiste, les sbires de Vichy et/ou de la Gestapo lui mettront tôt ou tard la main dessus et c’est ainsi que, refoulé par un alcade au poste-frontière de Portbou, il choisit, au risque de l’arrestation fatale et du convoi vers les camps nazis, un départ volontaire et définitif, avalant la dose de morphine qu’il gardait en réserve dans son sac où se trouvaient son manuscrit en cours et ce bouquin, les *Maximes* de La Rochefoucauld, dans lequel puiser une ultime dose d’énergie intellectuelle.

Un livre, *Le chemin des Pyrénées*, a raconté la fin de Benjamin en 1985 et obtenu le Grand Prix du livre politique allemand. Son auteure, Lisa Fittko, avait mis quarante ans à l’écrire. Aujourd’hui, à l’initiative du journaliste Edwy Plenel, ce livre reparaît sous le titre *Le chemin Walter Benjamin*. En préface, Plenel raconte que Benjamin avait dit à Stéphane Hessel durant l’été 1940 que le monde vivait le nadir de la démocratie. «Ce nadir est de retour, affirme Plenel, où que nous regardions, France incluse, nous voyons émerger, s’avancer ou s’imposer de nouveaux types de pouvoirs sous la forme de démocraties autoritaires. Ce ne sont plus les dictatures ou les totalitarismes d’antan. Leurs dirigeants ont la légitimité de l’élection, sauvant les apparences. Mais, sous leurs vernis, s’installe l’accoutumance à la régression des libertés et au déni des droits fondamentaux, tandis qu’augmentent les périls écologiques provoqués par une humanité trop confiante en sa puissance, au point d’oublier la nature qui la fait vivre».

Lisa Fittko est celle qui a tenté de sauver la vie de Benjamin. En septembre 1940 elle a 20 ans, avec son copain Hans elle est en train de mettre sur pied un réseau clandestin pour organiser, depuis Banyuls, l’échappée en Espagne de Juifs fuyant le nazisme. Durant sept mois, le couple va réussir à gérer dans le plus grand secret cette échappatoire vers la liberté, trois fois par semaine, à raison de deux ou trois personnes à la fois. Ils ont ainsi aidé des centaines de réfugiés juifs, antifascistes, autrichiens, allemands, français, européens désespérés, à fuir l’Europe qu’Hitler tente d’envahir et d’assujettir. Or, Walter Benjamin, qui fut leur premier «client», ce 27 septembre 1940, sera le seul qui n’aura pas réussi à passer.

Je connaissais dans les grandes lignes (par l’entremise de différents témoignages) la triste fin de Walter Benjamin, son suicide à Portbou, son corps disparu, sa mort sans sépulture, le sac contenant un manuscrit jamais retrouvé. Mais la lecture du livre de Lisa Fittko, qui est la dernière personne à l’avoir vu vivant (elle est morte en 2005 à Chicago à l’âge de 95 ans) m’a bouleversé, elle y raconte ses dernières heures, son dernier jour, sa dernière nuit, son dernier matin. Il cogne à sa porte en fin d’après-midi le 26, elle décrit

Tout écrivain est un grand lecteur et certains le sont plus que d’autres, tel Walter Benjamin.

À 48 ans, au moment de mourir, cet intellectuel allemand avait lu des milliers de livres, du traité au polar.

Dans sa dernière lettre, il se réjouissait de n’être pas seul, d’avoir un livre. Il en aura sans doute lu des passages avant de se suicider.

EXÉTAT

DE ROMAN



/

Robert Lévesque est chroniqueur littéraire et écrivain. On trouve ses essais dans la collection «Papiers collés» aux éditions du Boréal, où il a fondé et dirige la collection «Liberté grande».

/

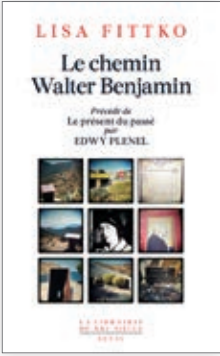
la politesse infinie de l’écrivain, «cérémonieux», sa grande fatigue mais sa détermination à prendre le risque de la fuite alors qu’elle lui dit ne pas être un guide expérimenté, qu’elle n’a pas encore effectué ce trajet de contrebandiers, qu’elle n’a qu’un bout de papier esquissant en gros l’itinéraire. Lui, il l’informe qu’il est cardiaque, qu’il ne pourra pas marcher vite, mais le plus grand risque pour lui serait de ne pas fuir.

Le soir venu, Lisa décide qu’ils feront le tiers du chemin en reconnaissance et reviendront dormir au village avant d’entreprendre le grand trajet à l’aube (à cinq heures, l’heure des travailleurs viticoles). Mais Benjamin, évoquant sa fatigue, décide de rester là, au tiers du chemin, de dormir dans la forêt. «Sa décision était ferme», écrit Fittko. Elle se rend compte qu’il a avec lui un sac qui semblait lourd. Quarante-cinq ans plus tard, en écrivant *Le chemin des Pyrénées*, Lisa Fittko se souvenait de la réponse que l’écrivain lui fit à propos de ce sac en cuir noir auquel il semblait si attaché: «Vous savez, cette serviette est mon bien le plus précieux. Pas question de la perdre. Ce manuscrit doit être sauvé. Il est plus important que ma propre personne.» Était-ce le travail en train de son fameux *Paris, capitale du XIX^e siècle*, un ouvrage d’ampleur qui ne sera publié, inachevé, qu’en 1982?

Imaginons Walter Benjamin passant la nuit du 26 au 27 septembre 1940 seul, sans rien à manger, sans rien à boire sauf l’eau verdâtre d’une mare, épaisse de vase, puante. Le lendemain matin, Lisa Fittko, revenue, le retrouva là où elle l’avait laissé. Il avait «un sourire amical», se souvient-elle. Il y avait dix heures de marche avant d’atteindre la frontière espagnole. De plus en plus fatigué, il avait trouvé un truc pour tenir: il marchait dix minutes d’un pas lent et régulier, puis il s’arrêtait une minute, courte pause repos.

«Aujourd’hui que Benjamin est reconnu comme l’un des grands penseurs et critiques littéraires de ce siècle (écrivait Lisa Fittko à 65 ans en 1985), on me demande parfois: “Que vous a-t-il dit de son manuscrit? A-t-il divulgué quelque chose de son contenu? Y développait-il un nouveau système philosophique?”. Juste ciel! J’avais à mener mon petit monde au sommet des Pyrénées et ça me suffisait amplement. La philosophie pouvait attendre. L’enjeu était de sauver quelques êtres humains, de leur éviter de tomber aux mains des nazis. Et moi je me retrouvais avec sous ma houlette de passeur improvisé ce sacré phénomène, le vieux Benjamin, que rien n’avait pu convaincre de se séparer de son lest, cette sacoche en cuir noir. Bon gré mal gré, il me fallait traîner le “monstre” par-dessus la montagne.»

Rebaptisé *Le chemin Walter Benjamin*, ce livre, ce récit prenant, republié huit décennies après la mort de Benjamin, est d’une actualité manifeste. «Sa temporalité, écrit Plenel, n’est pas celle d’un passé révolu mais d’un passé plein d’à présent.» ♦



LE CHEMIN

WALTER BENJAMIN

Lisa Fittko

(trad. Léa Marcou)

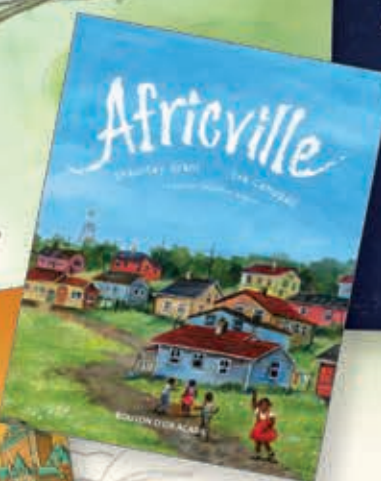
Seuil

366 p. | 48,95\$



25 ANS D'ÉDITION

Créé en Acadie - imprimé au Canada



BOUTON D'OR ACADIE



Chez tous les libraires
ou boutondoracadie.com
506 382-1367

MOUTON NOIR ACADIE

DOSSIER



À la découverte de la littérature acadienne

Pour la plupart d'entre nous, le Canada demeure un vaste territoire méconnu. Et le Québec oublie malheureusement trop souvent qu'il n'est pas le seul représentant de la francophonie nationale. Au Nouveau-Brunswick, seule province canadienne officiellement bilingue, c'est près du tiers de sa population qui parle français et tout autant qui se revendique comme Acadiens. En tournant son regard vers l'Acadie — des provinces maritimes à la Louisiane, en passant bien entendu par le Nouveau-Brunswick — et son monde des lettres, la revue *Les libraires* espère vous montrer que les frontières, physiques ou linguistiques, peuvent s'abattre à grands coups de connaissances puisées dans les livres. Au fil des pages, vous découvrirez l'histoire de la littérature acadienne, ses principales figures de proue, la force de sa poésie, ses librairies et ses productions pour la jeunesse. Bonne route!

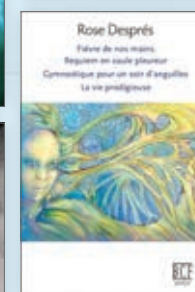
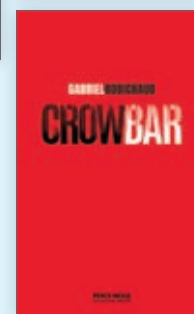
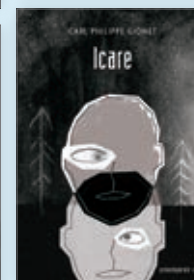
Survol de la littérature acadienne

Par Benoit Doyon-Gosselin,
professeur de littérature
à l'Université de Moncton
(Moncton)



Contexte historique

Avec l'arrivée de Champlain en 1604, l'Acadie constitue le premier établissement francophone en Amérique. Or, il est paradoxal de constater que la conscience acadienne se développe avec plus d'acuité au moment même où l'on tente de l'éliminer lors de la Déportation de 1755. De nos jours, l'Acadie des Maritimes est constituée d'environ 300 000 francophones répartis inégalement entre l'Île-du-Prince-Édouard, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick. Dans cette dernière province, on recense un peu moins de 250 000 Acadiens, Acadiennes et francophones, soit le tiers de la population totale. C'est aussi au Nouveau-Brunswick que l'on retrouve une institution littéraire stable, mais toujours fragile avec des théâtres professionnels et quatre maisons d'édition en activité. Pour une majorité du lectorat québécois, la littérature acadienne se résume parfois à deux arbres imposants qui cachent la forêt. D'une part, la parution en 1847 du grand poème narratif *Évangeline* d'Henry Wadsworth Longfellow (et sa traduction par Pamphile Lemay, sans compter la fameuse chanson et autres déclinaisons populaires) offre une version tragique de l'histoire douloureuse du peuple acadien. Faut-il rappeler qu'il s'agit d'une fiction, écrite en anglais, par un étranger? D'autre part, pour la période moderne, l'omniprésence d'Antonine Maillet, seule écrivaine du Canada à avoir gagné le prix Goncourt, fait en sorte que l'appréciation de l'Acadie se limite parfois à certaines de ses œuvres majeures.



La modernité littéraire (1958 et 1972)

Pendant longtemps sous-scolarisé et économiquement désavantagé, le peuple acadien est arrivé à la littérature écrite avec un retard considérable. C'est en effet par la littérature orale (contes et légendes) que l'Acadie se distingue jusque dans les années 1970. Les spécialistes s'entendent sur deux dates lorsqu'il est question de la modernité littéraire en Acadie. En 1958 paraissent les premières œuvres de Ronald Després et d'Antonine Maillet. Avec la publication de *Silences à nourrir de sang* aux Éditions d'Orphée, Després remporte le prix David. Son roman *Le scalpel ininterrompu : Journal du docteur Jan von Fries* (2002 [1962]) constitue un ovni littéraire dans le paysage littéraire acadien. Quant à Maillet, elle publie *Pointe-aux-Coques* en 1958, mais elle deviendra une figure emblématique de l'Acadie avec la parution de *La Sagouine* (1971) et *Pélagie-la-Charrette* (1979). L'un des nombreux mérites de l'écrivaine est d'avoir fait passer la littérature de l'oralité à l'écrit et d'avoir inscrit l'Acadie sur la carte du monde francophone.

Or, une littérature peut-elle exister sans mettre en place ses propres institutions? À la suite de la création de l'Université de Moncton en 1963, des professeurs décident de fonder les Éditions d'Acadie en 1972. Pour une première fois, les créateurs n'auront pas besoin de se faire éditer au Québec ou en France. La mission de l'organisme sera de publier tout ce qui s'écrit en Acadie, ce qui comprend les genres littéraires convenus, mais également des livres de cuisine traditionnelle ou des atlas. À titre comparatif, les Éditions Prise de parole seront créées en 1973 à Sudbury, Ontario et les Éditions du Blé permettront à la population franco-manitobaine de s'éditer dès 1974 à Saint-Boniface.

La poésie identitaire

Coup sur coup, les Éditions d'Acadie vont publier trois recueils de poésie majeurs qui donneront le ton à la production littéraire des années 1970. *Cri de terre* (1972) devient le premier livre de l'éditeur. Dans celui-ci, le poète Raymond Guy LeBlanc fait passer l'Acadie du silence à la parole. Les derniers vers du recueil frappent l'imaginaire :

*Je suis Acadien
Ce qui signifie
Multiplié fourré dispersé acheté aliéné vendu révolté
Homme déchiré vers l'avenir*

Lorsque Guy Arsenault fait paraître *Acadie Rock* (1973), le lectorat du sud-est de la province se reconnaît dans l'utilisation du chiac, une langue vernaculaire qui mélange le français et l'anglais. Le titre de recueil lui-même sert de pied de nez à l'Acadie traditionnelle des violoneux en suggérant que la guitare électrique peut aussi dire notre vécu.

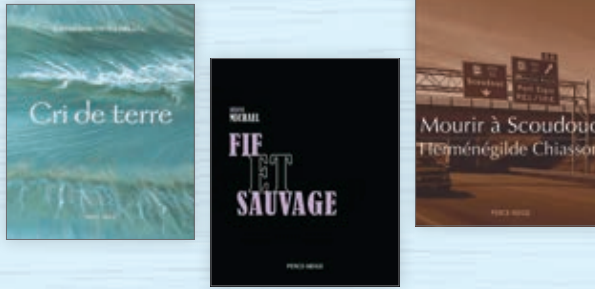
Enfin, le recueil *Mourir à Scoudouc* (1974) lance la carrière prolifique d'un créateur incontournable en Acadie : Herménégilde Chiasson. Ces trois livres abordent à leur façon les questions identitaires et nationalistes du peuple acadien et influenceront la poésie urbaine que proposera plus tard le poète Gerald Leblanc :

*Je sors
en début de soirée samedi
je longe les rues familières
jusqu'au Warehouse sur Robinson
où les musiciens magiciens
m'invitent à crier des poèmes
dans un micro de la nuit
de ma ville*

La force des femmes

Au cours des décennies 1980 et 1990, la création des Éditions Perce-Neige, la mise en place de l'Association des écrivains acadiens et la mise sur pied de la revue de création littéraire *éloizes* témoignent d'un nouveau souffle pour la littérature acadienne. C'est également à cette époque que les femmes prendront la place qui leur revient dans le champ littéraire. Comme la poésie qu'elles proposent est plus intime, plus universelle et s'éloigne des questions de langue et d'identité collective, leurs textes s'inscrivent difficilement dans la construction du récit national acadien. Ce constat explique certainement pourquoi leurs œuvres ont été moins commentées. Pourtant, les meilleurs recueils de Dyane Léger (*Graines de fées*, 1980; *Comme un boxeur dans une cathédrale*, 1996), de Rose Després (*Fièvre de nos mains*, 1981; *La vie prodigieuse*, 2000) ou encore d'Hélène Harbec (*Le cahier des absences et de la décision*, 1991; le roman *L'orgueilleuse*, 1998) méritent certainement le détour.

Une des romancières majeures commence à publier dès le début des années 1980 un corpus exigeant pour les lecteurs et les critiques. La première trilogie de France Daigle se rapproche de l'esthétique du Nouveau Roman. Peu à peu, la langue de France Daigle s'émancipera, et bien que toujours formalistes, ses quatre derniers romans, dont le plus connu est *Pas pire* (1998), intégreront de plus en plus le chiac. L'œuvre de France Daigle est certainement l'une des plus commentées de la littérature acadienne.



La veine populaire

S'il est vrai qu'il existe un déficit romanesque chronique en Acadie, il ne faudrait pas passer sous silence les romans plus populaires, dont certains ont été encensés par la critique. En premier lieu, les romans de Jacques Savoie, dont *Les portes tournantes* (1984) a été adapté au cinéma, méritent certainement l'attention du lectorat. Il écrit surtout des romans policiers depuis une quinzaine d'années. Claude Le Bouthillier est un autre romancier prolifique qui se situe plutôt dans la veine historique (*Les marées du Grand Dérangement*, 1989). Entre 1996 et 2003, Louis Haché publie une trilogie (*La Tracadienne*, *Le Desservant de Charnissey* et *La Maîtresse d'école*) qui traite de la vie dans la région de Tracadie au début du XX^e siècle. Puis, Gracia Couturier, avec *Chacal, mon frère* (2010) et *L'ombre de Chacal* (2016), raconte le destin particulier de deux frères du Madawaska. Enfin, il faut mentionner la création de Bouton d'or Acadie (voir p. 51) en 1996 qui constitue la première maison d'édition francophone exclusivement vouée à la jeunesse. Pour faire lire les enfants en français en milieu minoritaire, il s'agit de l'éditeur de choix.

Le théâtre entre la scène et la publication

Le théâtre demeure un genre important en Acadie grâce, entre autres, au Théâtre populaire d'Acadie, au Théâtre l'Escaouette et à Satellite Théâtre. Or, entre les créations acadiennes jouées sur la scène et le nombre de textes publiés, il existe un écart considérable. Outre les pièces plus connues d'Antonine Maillet et d'Herménégilde Chiasson, il faut lire les textes d'Emma Haché, qui a remporté le Prix du Gouverneur général avec *L'intimité* en 2004, ou ceux de Mélanie Léger, de Christian Essiambre et plus récemment de Caroline Bélisle (*Diner pour deux*, 2020) et de Gabriel Robichaud (*Crow Bar*, 2021).

L'École Aberdeen et les langues éclatées

Entre 1990 et 2005, Gerald Leblanc joue un rôle important de mentor auprès de la relève. De nombreux jeunes poètes ont publié plusieurs recueils pendant cette longue décennie : Fredric Gary Comeau, Daniel Dugas, Christian Roy, Éric Cormier, Marc Arseneau, Paul Bossé, Judith Hamel, Sarah Marylou Brideau, et j'en passe. Cette génération fait partie d'un mouvement que la critique a nommé l'École Aberdeen pour la simple raison que Perce-Neige était située dans le Centre culturel Aberdeen. Jouant avec la langue, intégrant parfois du chiac, les recueils parus offrent une qualité inégale, mais témoignent d'une esthétique propre à la région du Grand Moncton. Le romancier Jean Babineau repoussera les limites de l'hétérolinguisme avec *Bloupe* (1993) et *Gîte* (2000).

10 livres incontournables de la littérature acadienne

La liste de
Benoit Doyon-Gosselin

La Sagouine

Antonine Maillet
1971

Éloge du chiac

Gérald Leblanc
1995

Cri de terre

Raymond Guy LeBlanc
1972

Le quatuor de l'errance

Serge Patrice Thibodeau
1995

Acadie Rock

Guy Arsenault
1973

Pas pire

France Daigle
1998

Mourir à Scoudouc

Herménégilde Chiasson
1974

L'intimité

Emma Haché
2003

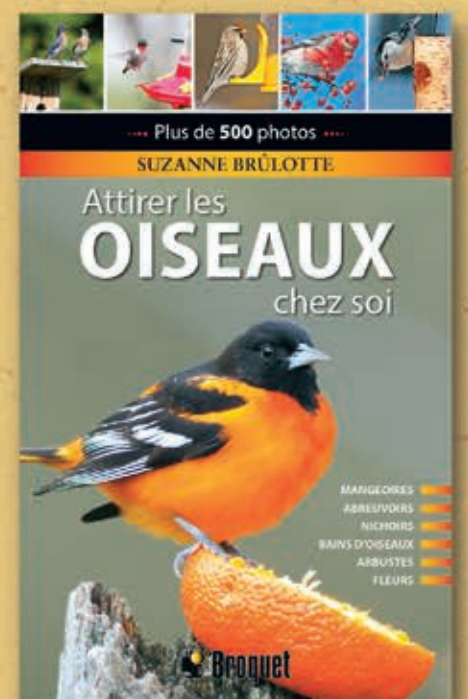
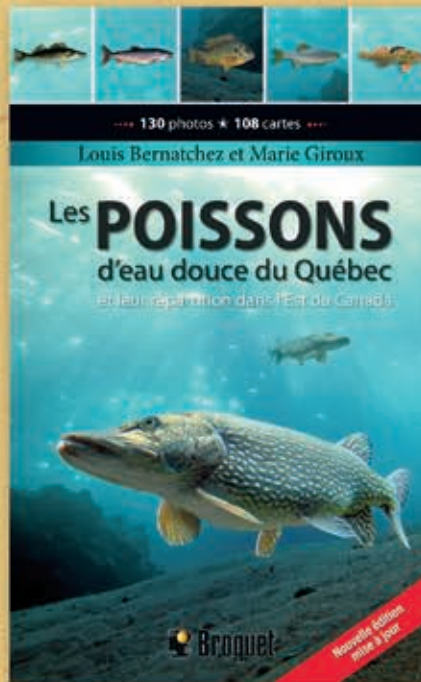
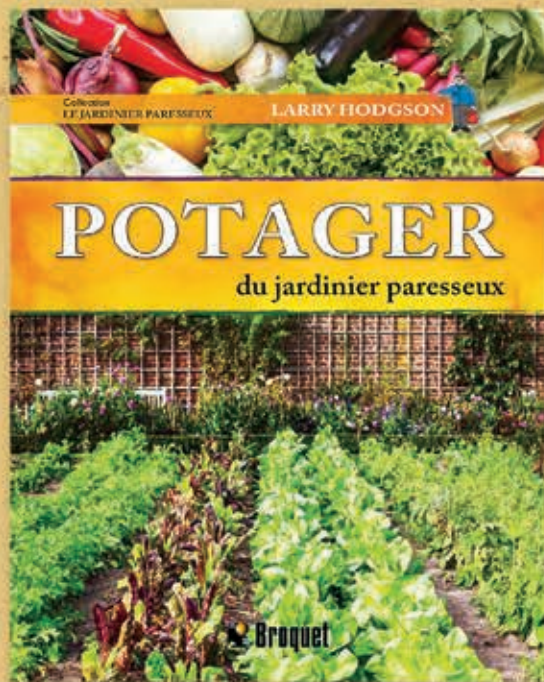
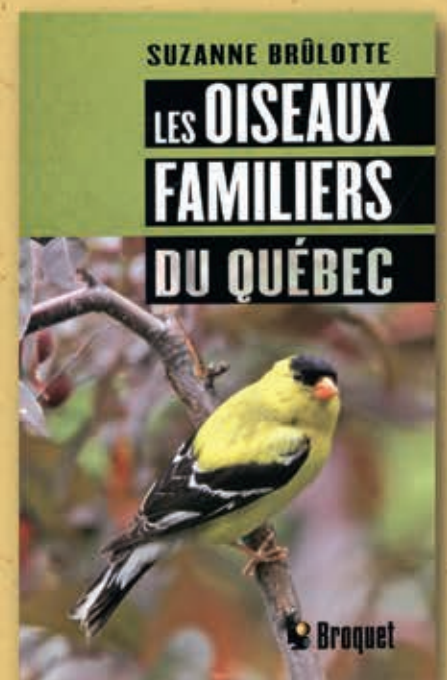
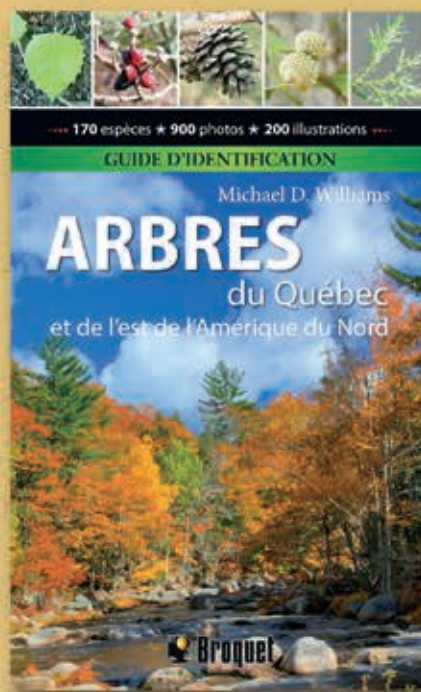
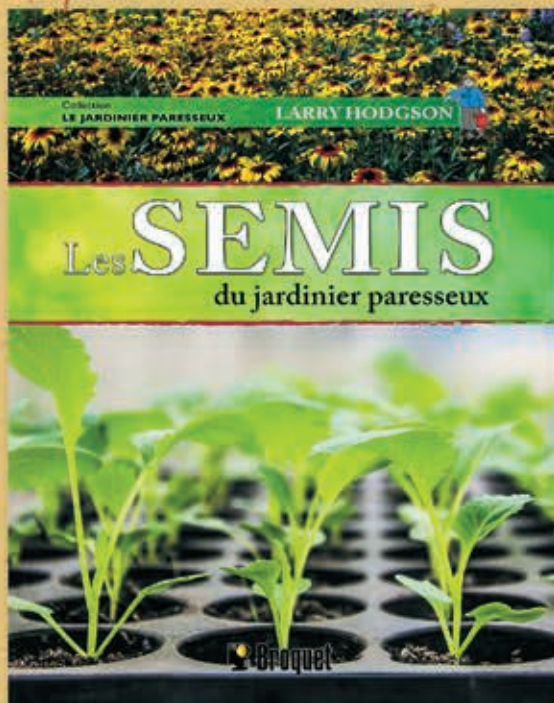
Les portes tournantes

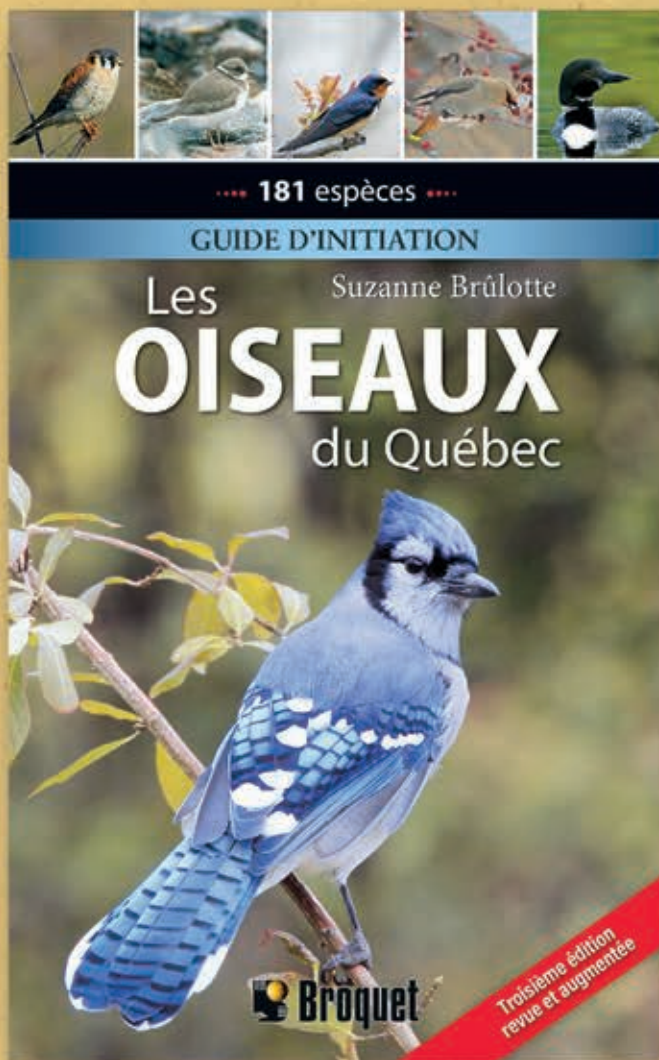
Jacques Savoie
1984

Alma

Georgette LeBlanc
2006







Broquet

*pour profiter
pleinement
de la nature*



LITTÉRATURE AUDIO

du Canada français et des Premiers Peuples



DISPONIBLES SUR
les libraires.ca, vuesetvoix.com et plusieurs plateformes

À PARAÎTRE EN 2022



Misères et splendeurs du XXI^e siècle

Le développement de la littérature acadienne est ralenti temporairement par deux événements qui marquent l'arrivée du nouveau siècle. Dans un premier temps, après vingt-huit années d'existence, les Éditions d'Acadie, en faillite, ferment leurs portes en 2000. L'institution littéraire est ébranlée. Les écrivaines et les écrivains doivent se repositionner. Certains se tourneront vers l'autre éditeur monctonien, Perce-Neige, alors que d'autres seront récupérés par Prise de parole à Sudbury. Les écrivains à vocation plutôt populaire trouveront une niche aux Éditions de la Francophonie, qui reprennent partiellement le flambeau des Éditions d'Acadie. Enfin, la romancière France Daigle trouvera son compte chez Boréal et cette association culminera avec la parution de *Pour sûr* en 2011 qui remportera le Prix du Gouverneur général dans la catégorie « roman et nouvelles ».

Dans un deuxième temps, le décès soudain du poète et éditeur Gérald Leblanc en 2005 secoue la communauté littéraire. Directeur des Éditions Perce-Neige, Leblanc possédait un capital symbolique important en Acadie comme au Québec. La création d'un parc urbain en son honneur à Moncton témoigne entre autres de son apport à la culture acadienne. Or, ces deux misères ne plomberont pas les efforts de diversification du champ littéraire.

Après avoir séjourné à travers le monde et à Montréal, le poète Serge Patrice Thibodeau (voir p. 46) s'installe à Moncton et prend les rênes des Éditions Perce-Neige. En plus de remporter un deuxième Prix du Gouverneur général en poésie pour *Seul on est* (2006), il fera découvrir de nouveaux créateurs et de nouvelles créatrices. En premier lieu, avec *Alma* (2006), un récit poétique écrite en acadjonne, la langue de la Baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, Georgette LeBlanc constitue la voix la plus originale de sa génération. Son travail se poursuivra avec la parution d'*Amédé* (2010), *Prudent* (2013) et *Le grand feu* (2017). En 2019, justement grâce aux qualités de sa langue si originale, elle remporte le Prix du Gouverneur général pour sa traduction d'*Ocean* de Sue Goyette. D'autres poètes tels Jonathan Roy, Sébastien Bérubé (voir p. 50) et Gabriel Robichaud méritent également d'être lus.

En raison du faible pourcentage d'immigration francophone en Acadie, il serait difficile de parler d'une littérature diversifiée surtout quand on la compare avec les littératures franco-ontarienne ou québécoise. Or, les dernières années ont permis à de nouvelles voix de se faire entendre. Les livres de Félix Perkins (*Boîteur des bois*, 2020) et Shayne Michael émanent de la plume d'auteurs autochtones francophones. Qui plus est, le titre du recueil de Michael, *Fifet sauvage* (2020), se réapproprie des insultes dont font l'objet les membres de la communauté LGBTQ et des Premières Nations. Dans le même ordre d'idées, les ouvrages de Lex Vienneau (*Roadkill*, 2019), Pierre-André Doucet (*Des dick pics sous les étoiles*, 2020), Mo Bolduc (*Matin onguent*, 2021) et Carl Philippe Gionet (*Icare*, 2021) font partie d'une littérature acadienne queer qui s'assume pleinement. Ainsi, le lectorat québécois, selon ses intérêts, trouvera son compte en découvrant la littérature acadienne.

Du côté des libraires

Par Alexandra Mignault

Au Nouveau-Brunswick, on retrouve les librairies Pélagie, Matulu et Le Bouquin, qui sont membres du réseau Les libraires. C'était donc l'occasion d'en apprendre un peu plus sur ces libraires, des porte-étendard du talent acadien dont ils sont fiers. Avec raison. Petite incursion chez des gens passionnés.



Isabelle Bonnin et Julien Cormier

PÉLAGIE

La Librairie Pélagie de Shippagan figure parmi les premières librairies francophones indépendantes à s'être établie au Nouveau-Brunswick. Créée par Julien Cormier et Isabelle Bonnin il y a trente-deux ans, elle s'est donné pour mission de faire rayonner la littérature francophone dans les provinces maritimes. Il y a quatorze ans, ils ont ouvert une succursale à Caraquet dans le nord-est de la province; petite librairie lovée dans l'édifice centenaire de la boulangerie locale. En 2003, ils ont fondé le Salon du livre de la Péninsule acadienne et ils participent à celui de l'Île-du-Prince-Édouard depuis sa création. Il y a aussi eu une troisième succursale de Pélagie à Bathurst de 2011 à 2020. Pour les fondateurs, la littérature acadienne, « multiple et diversifiée », « se porte très bien avec ses quatre maisons d'édition qui touchent à tous les genres littéraires », ajoutant que « les Acadiens et Acadiennes ont toujours eu conscience d'avoir une identité propre ». Portés par leur passion pendant plus de trois décennies, les libraires envisagent de passer le flambeau et souhaitent trouver une relève qui saura poursuivre leur belle et grande aventure. Pour le moment, ils souhaitent aux lecteurs « de beaux voyages à la découverte de mille accents aux couleurs d'une Acadie moderne et bien vivante ».

Les livres que les libraires Julien Cormier et Isabelle Bonnin nous suggèrent de découvrir : *Savèches à fragmentation* de Jonathan Roy (Perce-Neige) et *Les Foley d'Annie-Claude Thériault* (Marchand de feuilles)

LE BOUQUIN

Fondée en 1995, la Librairie Le Bouquin, située à Tracadie-Sheila, a été imaginée autour d'une table de cuisine. C'est aussi une histoire familiale. L'homme d'affaires Richard Losier souhaitait fonder une entreprise à laquelle ses cinq enfants pourraient participer. « Pour monsieur Losier, aucune communauté ne peut évoluer et se développer sans instruction et sans éducation. Le but de ce projet était donc avant tout d'augmenter l'accessibilité aux livres et de favoriser la lecture dans la communauté », lit-on sur leur site Web. C'était un visionnaire qui avait à cœur le développement de la région et pour qui l'éducation et la lecture étaient importantes. Monsieur Losier est décédé, mais son souhait a été exaucé : ses enfants habitent toujours la région et sont tous en affaires. Ces derniers sont toujours actionnaires de la librairie, mais seule Caroline Mallais y travaille aujourd'hui, comme directrice. Elle est de l'aventure presque depuis le début; elle a choisi de revenir à la librairie en 1996 afin de se réinstaller dans la région après avoir travaillé à Bathurst dans un laboratoire médical. Vingt-sept ans après sa fondation, la librairie poursuit sa mission de rendre accessibles les livres aux habitants de la Péninsule acadienne. Elle offre aussi un service d'imprimerie, d'informatique et des fournitures de bureau.

Le livre que la libraire Caroline Mallais nous suggère de découvrir : *Dictionnaire du français acadien* d'Yves Cormier (Québec Amérique)



Stéphane Losier, Caroline Mallais, Nathalie Losier Lainey, Ronald Losier et Richard Junior Losier



Alain Leblanc

MATULU

La Librairie Matulu est un lieu littéraire incontournable à Edmundston. En 1999, Alain Leblanc, qui a une formation de cuisinier, a bifurqué de sa trajectoire professionnelle en fondant Matulu : « J'ai ouvert la librairie par besoin et conviction; besoin parce que j'étais sans emploi et conviction parce que ma ville, Edmundston, est une cité du savoir avec ses écoles, ses collèges et son campus universitaire », nous dit-il. Mais il manquait une librairie à cette ville! Il s'est donc créé un emploi grâce à son amour des livres. « Les librairies sont source de merveilles et enrichissent une communauté de maintes façons. Lancer cette entreprise a été ma manière de participer activement à ma communauté tout en poursuivant mes passions », a dévoilé Alain Leblanc sur NB365, une vitrine pour les entrepreneurs et les entreprises du Nouveau-Brunswick. Vingt-trois ans plus tard, la librairie fait toujours partie intégrante du paysage dans la région et le propriétaire n'a jamais regretté son choix. Au contraire, la librairie lui « a apporté beaucoup dans tous les sens ». Ce succès et cette passion perdurent, et en avril 2021, le libraire a même été récompensé du Prix du Salon du livre d'Edmundston pour son engagement et sa contribution à l'événement littéraire. Un honneur pleinement mérité. Dans un article du magazine en ligne *L'heure de l'Est*, Alain Leblanc mentionne qu'il « trouve toujours le livre qu'il faut, même pour quelqu'un qui n'aime pas lire ». Alors, n'hésitez pas à passer le voir!

Les livres que le libraire Alain Leblanc nous suggère de découvrir : *Histoire de l'Acadie* de Nicole Lang et Nicolas Landry (Septentrion) et *Acadie Road* de Gabriel Robichaud (Perce-Neige)

ENTREVUE
ANTONINE
MAILLET

Par Samuel Larochelle

Près d'un siècle de combat

Certains présentent Antonine Maillet comme la figure de proue de la littérature acadienne. D'autres évoquent invariablement le prix Goncourt qu'elle a remporté en 1979 pour le roman *Pélagie-la-Charrette* — une première pour une plume hors France. Quand on discute avec la principale intéressée, on réalise qu'elle est en fait une artisane qui n'a jamais cessé d'affiner ses outils pour enchevêtrer les mots dont elle se sert comme des armes contre le reste du monde.

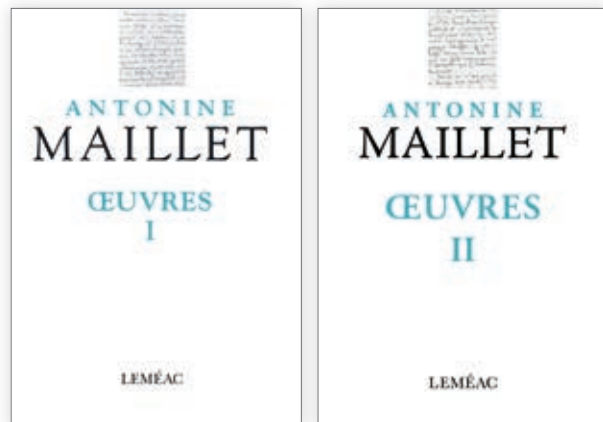
L'écrivaine a publié récemment le deuxième volet de son anthologie chez Leméac. Qui dit anthologie, dit regard sur le passé. À notre grande surprise, la grande dame dit avoir du mal à identifier précisément ses premiers pas en écriture. « J'ai commencé très jeune à écrire sans savoir que j'écrivais, dit-elle d'une voix assurée au bout du fil. J'inventais des histoires en faisant de la littérature orale, mais dès que j'ai su écrire, j'ai compris que j'avais une sorte de don. J'aimais les mots pour eux-mêmes, d'autant plus que je me trouvais dans une situation particulière. »

Elle évoque alors sa réalité d'enfant née à Bouctouche, au Nouveau-Brunswick, évoluant à la fois en anglais et en français, et mariant les formulations acadiennes, québécoises et françaises de France. « Puisque tous mes ancêtres étaient Français, ce qui est rare même chez les Québécois, et que mes deux parents étaient des instituteurs qui ont lutté très fort pour garder le français en Acadie, j'ai l'impression d'être venue au monde avec une épée dans la main. »

Toute sa vie, elle s'est battue pour ne pas laisser passer l'occasion de parler et d'écrire une langue peuplée de mots qu'avait tenté d'éradiquer François de Malherbe en s'engageant dans une réforme — d'autres diront une « purification » — de la langue française, au XVII^e siècle. « Je ne voulais pas perdre les vieux mots qu'on avait gardés, précise-t-elle. Quand j'ai étudié Rabelais, sur qui j'ai écrit ma thèse de doctorat, j'ai eu le grand bonheur d'y retrouver des mots qui ne se disaient nulle part ailleurs qu'en Acadie. »

Exception à la règle

Bien que ses convictions soient claires comme de l'eau de roche, son premier roman, *Pointe-aux-Coques* (1958), n'est pas à l'image du combat qui a teinté sa vie. « Quand je pose un regard sur ce livre, je ressens de la déception. À l'époque, j'avais voulu écrire un français le plus correct possible, en mettant très peu de mots acadiens et de la vieille France. Je voulais une langue académique, mais j'ai vite été incommodée par l'impression de ne pas être naturelle. J'ai ensuite compris que je devais écrire dans ma langue. »



Si elle a eu suffisamment confiance pour écrire sa langue dans son deuxième roman, *On a mangé la dune* (1960), ce n'est qu'en publiant la pièce *La Sagouine* (1971) que quelque chose comme un sentiment de fierté s'est déposé en elle. « Je l'ai écrite à Montréal, alors que j'étais anonyme et libre, en reconnaissance de vis-à-vis les Sagouine qui m'avaient donné cette langue. »

Les bonzes de la francophonie ont toutefois mis du temps avant de saluer sa couleur et son génie. En effet, l'organisation du prix Goncourt avait considéré son roman *Les Cordes-de-Bois* (1977), mais une partie du jury avait refusé de décerner les grands honneurs à une œuvre écrite dans une langue française qu'elle jugeait « désuète ». Deux ans plus tard, le jury a changé son fusil d'épaule en faisant de *Pélagie-la-Charrette* le livre vainqueur. « Cette reconnaissance m'a donné confiance, non pas parce que j'étais meilleure que les autres, mais parce que j'étais authentique, explique l'écrivaine. Si je tire une gloire de *Pélagie*, c'est d'avoir écrit quelque chose d'unique. »

Rappelons néanmoins que la distinction lui a valu une renommée internationale, plus d'un million d'exemplaires vendus en France et un effet d'entraînement surprenant sur les fillettes de l'Hexagone. « Plusieurs petites filles ont été nommées Pélagie, d'autres Antonine, car plusieurs Français ont été séduits par le roman. D'ailleurs, un jour, quand je suis retournée chez moi, à Bouctouche, j'ai retrouvé une lettre épinglée sur la porte : elle avait été écrite par une petite Antonine de France qui avait visité l'Acadie en compagnie de ses parents. »

Seule au combat ?

Incontournable figure de la littérature acadienne, Antonine Maillet est toutefois la seule plume reconnue hors de l'Acadie aux yeux de la majorité des Québécois, des autres Canadiens français et du reste de la francophonie mondiale. Une situation qu'elle peine à expliquer. « J'hésite à répondre. D'une part, je crois avoir été précurseure. Sans le vouloir, j'ai donné le courage de publier à ceux qui sont venus un peu après moi. D'autre part, il ne faut jamais oublier que chacun écrit pour des raisons différentes : certains pour être lus, d'autres pour le simple plaisir d'écrire ou par besoin de se libérer d'un drame intérieur. »

Mais pourquoi, outre son talent indéniable, a-t-elle été la première plume acadienne autant célébrée, alors que d'autres sont venues avant elle ? « Aussi étrange que cela puisse paraître, je pense avoir eu de la chance dans ma malchance. Ma mère est morte d'un cancer en 1943, quand j'avais 14 ans. Ce manque-là m'a donné la force de me trouver moi-même très jeune, sans quoi ma mère aurait été trop influente dans ma vie. » Si sa situation familiale — qui s'est noircie avec le décès de son père une décennie plus tard — l'a poussée à se débrouiller, à savoir qui elle est et à peaufiner ce qu'elle avait à dire sur le monde très tôt dans sa vie, cette même famille la pousse encore aujourd'hui à s'intéresser aux générations qui la suivent. « J'ai été entourée d'une armée de frères et sœurs : on était neuf à la maison. Aujourd'hui, avec tous mes neveux et nièces, leurs enfants, leurs petits-enfants et même leurs arrière-petits-enfants, il y a une centaine de personnes qui ont le même sang que moi. Ça fait que je sens la nécessité de garder la filiation. »

Quand on lui demande si elle peut identifier les sujets ou les préoccupations qui ont tissé le fil rouge de sa bibliographie, elle évoque instinctivement sa capacité à manier les mots pour se protéger elle-même, sa langue et sa culture. « Sans avoir à me battre à coups de poing, je m'arrangeais pour tourner ma langue du bon côté. Si quelqu'un avait besoin de se faire taper dessus, ma langue devenait un peu plus vicieuse. Si un autre pouvait comprendre deux sens à une même phrase, je lui donnais ça. J'ai développé ces dons-là. »

Bien qu'elle approche du siècle de vie, Antonine Maillet n'est pas sur le point de déposer sa plume. La preuve, le 19 janvier dernier, elle rencontrait son éditeur pour lui parler de ses deux prochains livres. D'abord, un conte mettant en scène un humain, un animal sauvage et un animal domestiqué dans leur lutte contre un géant, le roi Ovid 19. Puis, une œuvre intitulée *Mon testament*. Des écrits que ses fervents lecteurs à travers le monde voudront certainement découvrir en espérant qu'ils ne seront pas les derniers.

Une célébration
bilingue des mots,
des idées et de
l'imagination.

EXPO

Du 21 avril
au 1^{er} mai 2022

Moncton (N.-B.)

www.frye.ca



@FryeMoncton

Par Pénélope Cormier,
professeure de littérature
à l'Université de Moncton
(Edmundston)

Pourquoi la poésie domine-t-elle en littérature acadienne ?

Voici un phénomène souvent remarqué de la littérature acadienne : la poésie est le « fondement de l'édifice¹ », selon la formule d'Alain Masson, fin observateur de ces écrits depuis le début des années 1970. Mais il est sans doute impossible d'offrir à ce constat une explication pleinement convaincante — seules les hypothèses sont permises.

Pour François Paré, dont l'essai *Les littératures de l'exiguïté* (1992) a permis de conceptualiser les littératures acadienne, franco-ontarienne et francophones de l'Ouest, il y aurait une proximité naturelle entre l'expression poétique et la sensibilité des groupes marginaux, la poésie étant « le langage même des marginalités² ». Même parmi les minorités, quelles qu'elles soient, l'écriture poétique semble toutefois faire l'objet d'une révérence inhabituelle en Acadie.

La poésie comme tradition

Il faut remonter à l'établissement d'un milieu littéraire « sur place » en Acadie, par la fondation d'une première maison d'édition francophone à l'extérieur du Québec : les Éditions d'Acadie (1972-2000). À ce moment, c'est par la poésie que l'Acadie contemporaine a d'abord été écrite, revendiquée et investie. Trois « recueils-fondateurs » ont rapidement été établis comme objets de culte : *Cri de terre* (1972) de Raymond Guy LeBlanc, *Acadie Rock* (1973) de Guy Arsenault et *Mourir à Scoudouc* (1974) d'Herménégilde Chiasson. Imaginons l'impact encore plus formidable qu'aurait connu *L'homme rapaillé* (1970) de Gaston Miron si, en plus d'être parfaitement aligné aux préoccupations de son temps, ce recueil avait également été la toute première œuvre littéraire publiée au Québec !

Pour que ces œuvres cultes aient encore le poids qu'elles ont cinquante ans après leur publication, il faut bien que quelqu'un ait activement contribué à mythologiser la poésie en Acadie. Ce rôle, c'est Gérard Leblanc qui l'a rempli. Dans *Les matins habitables*, il écrit : « Il y aura toujours un poème/qui attend le son de ta voix ». Les poètes acadiens de la génération suivante l'ont pris au mot dans les années 1990, s'alimentant aux mêmes influences (littéraires et musicales) et faisant comme lui de l'écriture poétique un mode de vie et le seul moyen envisageable pour exprimer l'exaltation de la pulsion créatrice.

La poésie à tout faire

Depuis une vingtaine d'années, on constate néanmoins une diversification de la production littéraire acadienne. Les efforts en ce sens portent fruit : les Prix du Gouverneur général du XXI^e siècle ont célébré Serge Patrice Thibodeau (*Seul on est*, 2007) en poésie, Emma Haché (*L'intimité*, 2004) en théâtre et France Daigle (*Pour sûr*, 2011) en roman. Ces divers succès ne sont sans doute pas suffisants pour détrôner la poésie du sommet des genres littéraires en Acadie. Ils sont peut-être signe, toutefois, d'une évolution à venir.



Par son investissement du genre poétique, la littérature acadienne est durablement iconoclaste et farouchement indépendante, résistant depuis ses débuts à suivre les modes littéraires.

Raoul Boudreau constatait au début des années 2000 que, par son investissement du genre poétique, la littérature acadienne était durablement iconoclaste et farouchement indépendante, résistant depuis ses débuts à suivre les modes littéraires, notamment « le genre définitoire de la modernité et de la littérature, c'est-à-dire le roman, mais faisant de la poésie, le genre traditionnellement le plus contraignant de la littérature, une forme souple capable d'intégrer tous les discours et tous les contenus³ ».

L'observation vaut encore aujourd'hui. Dans *Alma* (2006), qui a reçu le prix Félix-Leclerc, la poésie narrative de Georgette LeBlanc, avec une forte interpellation des rythmes de la danse, remonte dans le temps pour retracer l'histoire alternative des femmes et l'inscrire dans le destin de la collectivité. Dans *L'Isle haute* (2017), Serge Patrice Thibodeau se fait « archéologue littéraire », mettant à contribution la prose poétique et le fragment, où se côtoient le récit de voyage et l'exploration de l'archive pour explorer les strates de sens inscrites dans la matière première géographique. Pour sa part, *Savèches à fragmentation* (2019) de Jonathan Roy a été transposé en spectacle théâtral par le Théâtre populaire d'Acadie, ce qui est certes une autre preuve de la souveraineté de la poésie en Acadie, mais aussi du « rattrapage » des autres pratiques artistiques, permettant ici à la poésie de multiplier son public.

La poésie en lecture

Sans doute s'écrit-il proportionnellement beaucoup de poésie en Acadie, mais surtout, il s'agit d'une poésie dont on reconnaît par ailleurs qu'elle est immédiatement pertinente à son contexte social. Là où le bât blesse, c'est sur le plan de la lecture : « J'écris pour une vingtaine de personnes » (*Comme un otage du quotidien*), signalait prosaïquement Gérard Leblanc dans son premier recueil, publié en 1981. Jonathan Roy lui fait écho en 2019 : « tu es le meilleur recueil de poésie de ta génération et on ne te lira pas » (*Savèches à fragmentation*).

Revenons alors à notre question de départ. Pourquoi la poésie est-elle le genre littéraire dominant de la littérature acadienne ? Eh bien, nous n'avons qu'à la lire pour comprendre.

1. Alain Masson, « Une idée de la littérature acadienne », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 30, n° 1, 1997, p. 131.
2. François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst (Ontario), Le Nordir, 1994 [1992], p. 11.

3. Raoul Boudreau, « La poésie acadienne depuis 1990 : diversité, exiguïté et légitimité », dans Robert Yergeau, dir. *Itinéraires de la poésie. Enjeux actuels en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest canadien*, Ottawa, Le Nordir, 2004, p. 94.

ENTREVUE
SONYA
MALABORZA

Faire rayonner les voix de l'Acadie

Par Ismaël Houdassine

Écrire que la Néo-Brunswickoise Sonya Malaborza porte plusieurs chapeaux n'est pas qu'une figure de style. Traductrice, auteure, conférencière et conseillère littéraire, elle contribue également à l'essor des nouvelles plumes acadiennes.

«C'est vrai que mes activités professionnelles m'occupent», lance Sonya Malaborza en riant au bout du fil. Il reste que sa connaissance approfondie du milieu littéraire en Acadie en fait une personnalité francophone incontournable au Nouveau-Brunswick. Elle s'est récemment retrouvée sous les feux des projecteurs grâce à sa traduction en français de *L'accoucheuse de Scots Bay* (*The Birth House*) qui lui a valu en 2020 d'être dans la liste des finalistes au prestigieux Prix littéraire du Gouverneur général dans la catégorie «traduction». «Cela a été une surprise, admet-elle. Après vingt ans à travailler en silence tranquillement dans mon coin, je ne m'y attendais vraiment pas.»

Ancrée au début du siècle dernier, *L'accoucheuse de Scots Bay* brosse le portrait poignant de plusieurs femmes en milieu rural au Canada atlantique. Lorsqu'elle a lu pour la première fois le roman de la Néo-Écossaise Ami McKay, en 2007 lors de sa sortie en librairie, la traductrice se souvient de sa fascination pour le personnage acadien dans la version anglaise, une accoucheuse qui donne d'ailleurs son titre à l'ouvrage. «J'ai été touchée par Marie Babineau, surnommée M'ame B. dans le livre. Même si elle n'est pas la figure centrale du bouquin, l'accoucheuse demeure un personnage pivot.»

La M'ame B. du roman réside en Nouvelle-Écosse, dans un lieu qui a réellement existé et dans lequel a vécu une importante population francophone. On pense bien sûr à Grand-Pré — haut lieu de l'histoire des Acadiens — situé justement à quelques encablures au sud de Scots Bay. «L'auteure Ami McKay s'est inspirée de la grand-mère de son mari qui était une Acadienne de la Nouvelle-Écosse. C'est un peu pour rendre hommage à cette filiation qu'elle a imaginé le personnage.»

Au fil des chapitres, on apprend que M'ame B. est originaire de la Louisiane. Elle a la particularité de s'exprimer avec le parler coloré de son coin de pays et d'avoir aussi fait le chemin de la Déportation à rebours en revenant en Acadie. «Je devais faire en sorte que le destin et la langue de cette sage-femme puissent exister au sein du corpus littéraire acadien, explique la traductrice. Mes lectures de la poésie acadienne, de la Louisiane, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse m'ont permis de recomposer les voix francophones qu'on devait retrouver à Scots Bay durant cette époque.»

Sonya Malaborza, qui réside à Galloway, à une heure au nord de Moncton, évoque les récits tragiques des habitants expulsés d'Acadie par les Britanniques lors du Grand Dérangement. À l'instar de l'accoucheuse, certains téméraires ont tenté de retourner vivre sur les terres de leurs ancêtres. Cet attachement que les Acadiens portent à leur territoire et leur langue, Sonya Malaborza le retrouve dans la nouvelle génération d'écrivains, mais sous des formes inédites.



L'ACCOUCHEUSE DE SCOTS BAY

Ami McKay

(trad. Sonya Malaborza)

Prise de parole

564 p. | 28,95\$ 

Elle le constate dans son travail pour la revue *Ancrages* qui lui donne l'occasion d'accompagner la relève littéraire. «Je vois des écrivains et écrivaines animés d'une grande volonté pour mettre des mots sur leur réalité, des réalités qui sont aujourd'hui multiples et modernes.» Elle cite en exemple les poétesses Mo Bolduc et Georgette LeBlanc pour la «grande maîtrise» de leur langue acadienne. «La poésie a toujours été le genre préféré des auteurs de chez nous.» Même si l'Acadie a encore peu de romanciers, Jean Bobineau étant une belle exception à la règle, la poésie proche de l'oralité demeure le genre privilégié. «C'est peut-être cette oralité qui attire les écrivains d'ici», avance-t-elle.

Sonya Malaborza précise qu'il y a une variété de genres et d'accents qui fait vraiment du bien à la littérature francophone. «Ce qui me frappe chez les jeunes auteurs de l'Acadie, c'est l'ouverture et la curiosité. Ils ont un fort désir d'aller vers l'autre.» Elle observe ce «dynamisme littéraire» contemporain aux quatre coins de la péninsule acadienne: de Caraquet jusqu'à Madawaska, en passant par la baie des Chaleurs avec Jonathan Roy, Sébastien Bérubé ou Jean-Philippe Raïche, pour n'en citer que quelques-uns.

Et puis en tant que conseillère littéraire aux Éditions Prise de parole pour les provinces de l'Atlantique, Sonya Malaborza note que les jeunes auteurs considèrent maintenant qu'il existe une véritable place pour leur parler français dans les littératures d'ici. «On a longtemps marché sur une corde raide en Acadie entre “nos parlers” français et le français normatif, relate-t-elle. Un rapport ambivalent qui a souvent empêché des gens d'écrire, pensant qu'ils ne parlaient pas un français correct. Je trouve cela chouette de voir que la nouvelle génération s'est libérée de cet obstacle pour leur permettre une pleine expression.»

La vitalité des littératures acadiennes crée des ponts, affirme la traductrice. Il existe un grand désir de soutenir les littératures francophones à l'extérieur des frontières comme avec la collection «Acadie tropicale», aux Éditions Perce-Neige. «La revue *Ancrages* prépare de son côté un numéro en collaboration avec la revue *Feux Follets*, en Louisiane, avec l'idée de faire connaître davantage les auteurs cajuns.»

ENTREVUE
SERGE
PATRICE
THIBODEAU



Parce qu'il aime arpenter les quatre coins du globe en s'émerveillant de ses singularités et grâce à la traversée introspective qu'il effectue sur la trajectoire des mots depuis plus de trente ans, Serge Patrice Thibodeau peut être qualifié de poète du voyage. Il est l'auteur de plus d'une vingtaine de livres où la forme revêt une grande importance, cherchant dans les détours de nouvelles perspectives, différentes façons de voir. Depuis 2005, il œuvre au sein de la maison d'édition Perce-Neige, située à Moncton au Nouveau-Brunswick, qui se fait un point d'honneur de rassembler des voix littéraires acadiennes aux discours pluriels, originaux et puissants.

Les chemins d'écriture

© Dolores Breau

Par Isabelle Beaulieu

La poésie fait partie de sa vie depuis si longtemps qu'il ne sait plus trop d'où elle lui est venue. Au même titre qu'une seconde nature, elle s'est invitée chez lui tout simplement, comme si elle avait toujours fait partie des meubles. Vers 15 ans, il subit un choc en découvrant les vers de Ronsard, le Prince des poètes. En même temps qu'il fait connaissance avec la poésie du XVI^e siècle, il est happé par la lecture de Saint-Denys Garneau, qui pratique une écriture moderne et libre — il consacrera tout un essai sur le poète québécois avec la publication chez l'Hexagone de *L'appel des mots* (1993). Malgré les quatre siècles qui les séparent, les deux poètes provoquent une égale secousse chez Serge Patrice Thibodeau, ébranlement qu'il éprouve encore aujourd'hui.

Voir du pays

À l'âge de 18 ans, par l'entremise d'un cours à l'université, alors qu'il revient d'un an passé en Afrique avec l'organisation Jeunesse Canada Monde, il prend la mesure des mots d'Aimé Césaire, connu pour ses textes aux prises de position anticolonialistes d'où émanent résistance et contestation. « Son fameux *Cahier d'un retour au pays natal* a été une lecture déterminante, précise Thibodeau. Je pense que c'est peut-être celle qui m'a amené à l'écriture parce qu'évidemment, c'est un grand champ de révolte qui a été écrit au milieu du XX^e siècle, mais que je découvre à la même époque que le mouvement nationaliste acadien [dans les années 1970] et l'apparition des poètes Raymond Guy LeBlanc, Herménégilde Chiasson et plus tard Gérald Leblanc. Je découvrais l'importance d'une prise de parole. »

À son tour, il forgera son langage à travers ses propres mots, élaborant une œuvre personnelle qui, d'un point de vue formel, aime jouer avec les contraintes, lesquelles ne rabrouent pas sa créativité, mais participent au contraire à la stimuler. Quant au discours, il arbore souvent un air cynique, voire effronté. Dans *Chemin cassé* suivi de *Chemin sans fin* (2021), son plus récent recueil, il décide d'abolir le «r» sonore, caractéristique du parler acadien. Par ce défi, il interroge à la fois la question de la censure et celle de l'identité avec en toile de fond la manière dont notre société joue avec les codes de la vérité en s'alliant à la supercherie. Si l'on jette un regard à l'autre bout du spectre en s'attardant sur son premier recueil, *La septième chute* (1990), pour lequel il a reçu le prix France-Acadie, on remarque déjà la proposition formaliste du poète. « C'est certain que j'ai toujours été obsédé par la forme, se souvient-il, j'ai beaucoup été influencé par les premiers poètes des Herbes rouges, ce qui a causé une certaine commotion en Acadie parce que j'étais le premier qui arrivait avec un projet semblable. » Ce livre, écrit au retour de voyages dans des contrées en guerre ou dominées par le communisme (Palestine, Israël, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie), s'inscrit dans le désir d'universalité de l'auteur qui se définit comme un irréductible nomade. Le confinement exigé par la situation pandémique l'aura d'ailleurs empêché d'écrire une seule ligne. Obligé à l'immobilisme et ainsi tenu loin des voyages, sa source principale d'inspiration, il assiste à la paralysie de sa verve féconde. Il dit lui-même être un écrivain de terrain. Il compte ressortir sa valise en 2022 en s'adaptant aux nouvelles conditions, bien décidé à en finir avec la sédentarité et à retrouver son souffle d'écriture.



1. Lancement, 2012. / 2. Lancement au Festival Frye, 2015. / 3. Spectacle *Manifeste scalène*, Festival Frye, 2018.

Les mains jointes devant la beauté

Au fil des années, l'écrivain a donc écrit la plupart du temps les savates aux pieds, tout en poursuivant sa recherche formelle qui, dès la publication de son deuxième livre, *Le cycle de Prague* (1992), atteint son climax. « Les poèmes sont très brefs, exprime l'auteur, mais ce sont à la fois des sculptures sonores et visuelles. L'architecture est phénoménale pratiquement, les textes sont extrêmement ciselés. » Si la forme est très travaillée, le fond n'est pas en reste ; une visée spirituelle sert presque continûment le recueil. Pour cette raison, on lui a longtemps attribué l'étiquette du poète mystique, en cela très près de Saint-Denys Garneau. « [Elle] est difficile à décoller, ça prend de l'essence à briquet », dit-il, pince-sans-rire, ne niant pas d'emblée son penchant pour la foi et l'immatériel, mais, comme plusieurs artistes, ne souhaitant pas être limité par des catégories. Serge Patrice Thibodeau incarne toutefois à maints égards, à travers ses multiples voyages où les mots viennent s'abreuver, l'image du pèlerin parcourant les routes du monde en y contemplant ses grâces. En témoigne le recueil *Le quatuor de l'errance* suivi de *La traversée du désert*, qui lui vaut en 1996 le Prix littéraire du Gouverneur général. Le poète y explore le verset en exprimant la quête incessante du sens qui définit toute existence humaine. Des fouilles archéologiques effectuées durant trois étés en Jordanie auront modifié la perception du temps chez le poète. « Le temps est perçu différemment selon les cultures, explique-t-il. J'étais dans une culture musulmane — je connais très bien l'islam —, et dans la langue arabe, que j'ai étudiée pendant trois ans, il n'y a pas de futur, il n'y a que l'accompli et l'inaccompli. On met un préfixe au présent pour se projeter dans un futur éventuel et on ne finit jamais sa phrase sans ajouter *Inch'Allah*, si Dieu le veut. Cette expérience a enrichi considérablement mon écriture. »

Le thème de la solitude est aussi nombre de fois exploité dans les œuvres du poète. Parfois, elle prend l'allure de l'isolement, comme dans *Le passage des glaces* (1992) : « *si vous me disiez le courage de vivre et l'effort impuissant face à l'homme érodé*. » Mais elle peut également receler un côté salvateur, par exemple dans *Seul on est* (2006), recueil qui lui permet d'obtenir son deuxième prix GG. « *Une voix raconte : le mascaret, à l'aube, et ses glaces de bronze ; seul on entend toutes les voix, on se tait devant le très beau...* » Ce « seul » réfère à la communion, ou induit la singularité de chaque être, offrant plus d'une dimension au titre du recueil, lui-même repris d'un poème de Paul Valéry. Puisqu'être « seul » est affaire de tous, la similarité de notre condition finit par nous rassembler. Chez Thibodeau, de l'obscurité surgit toujours une lueur, comme de l'exil des chairs survient le potentiel érotique et du néant résonne une musicalité issue de la phrase.

Perce-Neige : quarante-deux ans d'édition

Si l'écrivain, par son travail, est seul, l'éditeur est quant à lui en contact permanent avec les autres. Au début des années 2000, Serge Patrice Thibodeau fait un retour en Acadie après avoir passé entre autres vingt ans à Montréal. En 2005, il intègre Perce-Neige en tant que directeur littéraire et prend la direction générale en 2009, succédant à Gérard Leblanc. C'est avec un éclat manifeste dans la voix qu'il parle de la maison : « Je crois profondément à la littérature acadienne, je crois qu'il y a un terreau très fertile ici, je crois en la jeunesse », scande-t-il à la façon d'une profession de foi. En 2006, il reçoit par courriel ce qu'il appelle « un cadeau du ciel », le premier manuscrit de Georgette LeBlanc, *Alma*. Il ne pensait pas qu'une telle occasion se présenterait à nouveau. Finalement, en dix-sept ans, c'est arrivé encore quelques fois et ce sont ces découvertes qui le galvanisent.

Des écueils, il y en a eu plusieurs, et les défis sont énormes. Il faut constamment s'adapter, sans négliger le travail de fond qui demande notamment de rester à l'affût des nouvelles voix et de partir en éclaireur où elles se trouvent — soirées de poésie, festivals, universités. Ce qui guide l'éditeur est l'originalité des propositions, le reste est plus souvent une affaire d'intuition. Par exemple, *Acadie Road* de Gabriel Robichaud a suscité des réticences chez quelques critiques, mais la portée qu'a ce livre entre autres auprès des écoles révèle l'impact positif qu'il a sur la construction identitaire des élèves. La publication d'un premier recueil d'une personne non binaire, *Matin onguent* de Mo Bolduc, est intéressant en ce qu'il interroge l'écartèlement entre les genres et les limites de la langue française. « Aussi, j'ai réalisé qu'il y avait une seule Première Nation de langue française dans toute la région atlantique, continue-t-il. J'ai été scandalisé de réaliser que j'étais allé à l'école pendant deux ans dans une polyvalente qui était sur une réserve et qu'on ne le savait même pas [celle des Malécites du Madawaska]. » Il a alors mandaté Sébastien Bérubé, poète et chargé de projets chez Perce-Neige, et dont les deux grands-mères sont autochtones, d'aller à la rencontre de cette communauté pour encourager ses membres à écrire. Six mois plus tard, contre toute attente, il y avait déjà de la matière pour publier deux livres. C'est comme ça que *Boiteur des bois* de Félix Perkins et *Fif et sauvage* de Shayne Michael ont vu le jour. Bérubé parcourt ainsi un territoire immense pour débusquer des autrices et des auteurs potentiels et pour offrir des ateliers avec différents intervenants (voir entrevue page 50).

La jeunesse et l'avenir

Serge Patrice Thibodeau aimerait aussi publier davantage de femmes, mais leurs textes se font plus rares. En confiant la collection « Poésie » à l'autrice Émilie Turmel, il espère stimuler les initiatives. Étant aux commandes de Perce-Neige, Thibodeau veut s'assurer de la pérennité d'une maison d'édition en Acadie. Pour cela, il a une vue à long terme et prépare depuis trois ans déjà la suite des choses pour qu'au moment de son départ, une équipe forte soit en place. Selon lui, il faut plus qu'une ou deux personnes pour maintenir vivante une telle entreprise, sinon la responsabilité est trop grande et risque de faire couler le bateau. Avec tout un groupe, les compétences sont multipliées et partagées, et les points de vue différents enrichissent l'ensemble. Il a nommé de jeunes poètes à la barre des collections et il les forme petit à petit au métier. « Parce que c'est bien beau de développer des voix émergentes en Acadie, mais qui va les publier plus tard ? », demande-t-il à juste titre. Il croit même qu'il y a suffisamment de potentiel d'écriture pour qu'une deuxième maison d'édition voie le jour.

Il veille également à ce qu'un esprit social et un sentiment d'appartenance enveloppent la maison. « La communauté, on le sent, est là pour nous soutenir, nous appuyer, déclare-t-il. Nosancements sont devenus des véritables spectacles, on a un noyau dur et en plus on élargit notre lectorat de saison en saison. » Du côté des rassemblements, rien n'a pu être fait depuis deux ans, conditions pandémiques obligent, mais des projets n'attendent que de pouvoir prochainement se déployer. Les jeunes qui s'impliquent au devenir de la maison ne ménagent pas leur investissement et ont une façon remarquable de collaborer tous ensemble, ce qui participe à la confiance et à la fierté évidente de l'éditeur.

Le premier mot qui lui vient d'ailleurs pour qualifier le caractère de Perce-Neige est « festif », parce que règne à son évocation une aura d'enthousiasme et de ferveur, autant dans l'accueil de nouveaux et de nouvelles poètes que dans la fidélisation de celles et ceux qui y ont fait leur nid. Un de ses moments préférés est lorsqu'il donne rendez-vous à un auteur ou une autrice dans son bureau le jour où les livres arrivent de l'imprimerie. « Il y a un geste que j'adore répéter, explique-t-il, je sors un livre de la boîte et je l'offre en mains propres. Surtout quand c'est son premier. Je vois l'émotion, je vois une transfiguration dans le visage de la personne, et à ce moment-là, je me dis que ça valait la peine. » De la même façon, on peut supposer que de chacun des livres de Perce-Neige, serti de travail et d'engagement, se dégage, une fois devant les yeux du lecteur ou de la lectrice, l'élan de conviction et de partage qui façonne les rencontres les plus sincères.

Six auteurs incontournables

Par Josée-Anne Paradis

À la lecture de ce dossier, nous gageons que vous avez déjà en tête une liste bien précise d'auteurs acadiens que vous souhaitez maintenant découvrir, de livres que vous voudrez absolument vous mettre sous la dent. Si vous hésitez encore, nous attirons votre attention sur six auteurs contemporains de talent dont le parcours est remarquable.



© Dolores Beau

GEORGETTE LEBLANC L'HISTORIENNE DE SES RACINES

Titulaire d'un doctorat en études francophones à l'Université de Louisiane à Lafayette, la poète, chanteuse et traductrice (elle a remporté le GG de la traduction en 2020 pour *Océan*, de Sue Goyette) Georgette LeBlanc a grandi en Nouvelle-Écosse, dans la région de la baie Sainte-Marie, auprès de parents qui avaient beaucoup de respect pour le monde des idées. Son œuvre, qui compte actuellement quatre ouvrages en vers libres, est d'ailleurs porteuse des couleurs de cette variété du français, propre à cette région précise. C'est que Georgette LeBlanc fait une grande place, dans son écriture, aux influences de l'oralité. À mi-chemin entre le narratif et le lyrique, plusieurs de ses livres s'articulent autour d'un personnage qui a réellement existé et qui, chaque fois, donne son nom au livre: Alma — femme qui aimera, aura huit enfants, puis se séparera — était sa grand-mère; Amédée est un musicien créole de la Louisiane, le premier à avoir enregistré la musique cadienne et créole; Prudent, son ancêtre, fut prisonnier de la cale d'un voilier lors de la révolte de 232 Acadiens déportés et témoigne de son passé, de sa conciliation avec les Anglais qui, peut-être, l'aura mené à sa perte. Dans *Le grand feu*, son plus récent ouvrage, elle témoigne de l'incendie qui fit rage, en 1820, au cœur du village de Baie Sainte-Marie, dans une langue qui s'y fait plus chantante que jamais. Georgette LeBlanc enseigna la création littéraire à l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse, fut poète officielle du Parlement et dirige actuellement la collection «Acadie tropicale» chez Perce-Neige. Son prochain recueil paraîtra en avril sous le titre *Petits poèmes sur mon père qui est mort*.

GABRIEL ROBICHAUD FAIRE BRILLER L'ACADIE

Né en 1990 à Moncton, Gabriel Robichaud multiplie les efforts pour faire rayonner les arts littéraires acadiens, en y prenant part comme dramaturge (pour la jeunesse et les adultes) et comme poète, mais également en dénonçant publiquement, dès 2018, l'absence de littérature acadienne dans le cursus des écoles françaises du Nouveau-Brunswick. Sur différentes tribunes, il invite avec raison les lecteurs à écouter ce que l'Acadie a à raconter. Il fera rayonner l'Acadie au-delà des frontières, allant d'ailleurs jusqu'en Côte d'Ivoire, lors des Jeux de la Francophonie où il représentera sa province auprès de vingt-trois autres participants. Il en ressortira avec une médaille d'argent, mais aussi avec sagesse: «Chaque représentant a une façon de penser, de concevoir la langue. Le discernement dans les manières de parler est fait avec respect, on mise sur la façon que chaque endroit a de bonifier, de rendre cette langue riche, vivante», nous dira-t-il en entrevue. En 2020, son recueil *Acadie Road* (hommage au classique *Acadie Rock* de Guy Arsenault) servira de trame narrative au spectacle de la fête nationale de l'Acadie, et sera diffusé sous forme de «voyage musical», avec Robichaud à la narration, sur les ondes de Radio-Canada et ARTV. Sa plus récente pièce, *Crow Bar* (Perce-Neige), met en scène un village qui s'érige sur une seule rue et sur lequel plane une malédiction qui affecte les hommes. Une étrangère, dont la voiture est en panne, s'installera au Crow Bar, un lieu qui n'est pas prêt à voir ainsi débarquer la nouveauté.



© Annie-France Noël



© Samuel LeBlanc

ROSE DESPRÉS FOUGUEUSE

Née à Cocagne, au Nouveau-Brunswick, Rose Després est poète émérite et traductrice littéraire (*Le pluvier kildir* de Phil Hall et *Femme-rivière* de Katherena Vermette). Elle a publié son premier recueil en 1982, intitulé *Fièvre de nos mains*, et, depuis, elle n'a cessé d'ajouter des pierres à l'édifice de la littérature acadienne en participant à différents festivals, colloques, conférences dans des organismes, programmes de mentorat, etc. Elle s'engagera également dans l'Association des écrivains acadiens et fera partie des membres fondateurs des Éditions Perce-Neige (avec Gerald Leblanc, Herménégilde Chiasson et Dyane Léger). Elle collaborera également à la mise sur pied d'*Ancrages*, une revue acadienne de création littéraire qu'elle dirigera deux ans durant. À son sujet, Lise Gaboury-Diallo écrira ceci en 2002 dans *Francophonies et résistances*: «On reconnaît chez elle une écriture passionnée, imprégnée de fougue et de sensibilité, une voix qui s'élève contre les travers humains et les difficiles rapports que l'on entretient parfois avec les autres.» Son prochain recueil poétique à paraître fin mars chez Prise de parole s'intitulera *Séjour à Belle-Côte* et marquera ses quarante ans de carrière. Pour quiconque souhaite découvrir son œuvre, il est possible de lire ses quatre recueils précédents réunis en un volume en format poche, dans la collection «BCF» de Prise de parole.



© Jorge Camarotti

FREDRIC GARY COMEAU DES PORTÉES ET DES MOTS

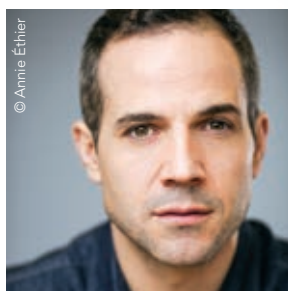
Le jour de ses 7 ans, Fredric Gary Comeau reçut en cadeau une guitare et une machine à écrire : visiblement, ses parents avaient compris quelles étaient ses passions ! Devenu auteur-compositeur-interprète et auteur de quinze recueils de poésie et de deux romans, cet artiste originaire de la baie de Nepisiguit en Acadie vit maintenant à Montréal. Son recueil *Souffles* lui valut d'être en lice au GG, alors qu'il fut lauréat du prix Jacques-Cartier pour son roman *Vertiges*, que Nicole Brossard a couvert d'éloges : « Avec ce premier roman, Fredric Gary Comeau nous offre, dans une langue habitée d'une parfaite tension poétique, une constellation de destins dans laquelle se déploie la modernité d'une écriture et d'un art de la vie devant soi, quels que soient les vertiges et les obstacles. Un très beau roman comme une percée de vie dans l'espace contemporain qui nous emporte. » Si ce roman choral mettant en scène huit personnages nous transporte aux quatre coins du globe, on souligne l'arrêt qui y est fait à Moncton. L'amour est au cœur de ses deux plus récentes parutions, que ce soit dans le roman *Douze chansons pour Éveline* (XYZ), qui raconte un poète et chanteur acadien brisé dans un *road novel* qui s'étirera jusqu'au Japon, ou encore dans *M'inonde* (Les Écrits des Forges), qui est également un voyage dans de grandes villes du monde où des miettes d'amour lui ont glissé entre les doigts.

JONATHAN ROY OSER BOUSCULER AVEC LES MOTS

« Jonathan Roy a une conscience suraiguë du rythme et du mot juste, et c'est pourquoi ses poèmes sont si percutants », nous écrit Serge Patrice Thibodeau, au sujet de cet auteur remarquable. En 2012, avec son tout premier recueil publié — *Apprendre à tomber* (Perce-Neige) —, Jonathan Roy devient lauréat du Prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie. Né à Bathurst et demeurant actuellement à Caraquet, le poète trentenaire s'implique grandement dans la vie littéraire acadienne : il est coordonnateur et directeur artistique du Festival acadien de poésie de Caraquet et il vient d'être nommé premier poète officiel de cette ville ! De plus, c'est lui qui dirige la collection « Poésie/Rafale », aux Éditions Perce-Neige, collection qui fait place aux voix fortes, dérangeantes et affirmées (comme la sienne, ose-t-on souligner !). Il contribue également à des revues (il a d'ailleurs piloté un dossier pour *Exit*, intitulé *Poésie acadienne : icitte, astheure !?!* en 2014), à des livres d'artistes, à des courts métrages et même à l'écriture de chansons, avec Cédric Vienneau et les Hôtesse d'Hilaire. Son plus récent recueil paru, *Savèches à fragmentation*, en est un où il se questionne sur le Web et la place qu'il occupe auprès de la génération Y, un recueil où les mots s'enchaînent, où les sens qu'ils prennent donnent des frissons, où la maîtrise d'une langue unique, colorée et reconstruite est épatante. Le titre de son prochain ouvrage à paraître est déjà annonciateur de quelque chose de grand : *Mélatine Méduse*. Surveillez ça !



© Frères Beau



© Annie Ethier

CHRISTIAN ESSIAMBRE PLUS QU'UN COMÉDIEN

On connaît surtout Christian Essiambre, originaire de McKendrick au Nouveau-Brunswick, pour ses rôles à la télévision (*Belle-Baie*, *Le gentleman*, *Mirador*, *Le clan*, *Le siège*, *Les étoiles du dodo*, *Une autre histoire*, *Les moments parfaits*, etc.). Pendant dix ans, il a aussi joué le rôle de Tom Pouce au Pays de la Sagouine, un parc touristique à Bouctouche qui s'inspire du célèbre roman d'Antonine Maillet. Mais le comédien a plusieurs autres cordes à son arc : cet artiste polyvalent est aussi animateur, artiste de cirque, réalisateur, auteur et dramaturge. Avec Philippe Soldevila, Pierre Guy Blanchard et Luc LeBlanc, il a coécrit les pièces de théâtre *Les trois exils de Christian E.*, *Le long voyage de Pierre-Guy B.* et *L'incroyable légèreté de Luc L.* (Dramaturges Éditeurs), dans lesquelles il jouait et qui lui ont permis d'être récompensé, notamment du Prix d'interprétation masculine et du Prix du meilleur texte original pour *Le long voyage de Pierre-Guy B.* Ces pièces — qualifiées de fiction biographique — forment une trilogie qui parle de l'Acadie, d'identité, d'exil, de musique, de voyages et d'amitié. Christian Essiambre est aussi le coauteur de la série *Les Newbies*, dans laquelle il interprète également le rôle de Christian. Dans cette comédie diffusée sur Unis TV, trois amis acadiens formant un groupe d'humoristes essaient de vivre de leur art et rêvent de remporter du succès avec leurs spectacles. [AM]



Thrillers...

Des cadeaux pour
voyager www.Presses.uOttawa.ca



© Geneviève Violette

ENTREVUE SÉBASTIEN BÉRUBÉ

*Regarde derrière
C'est l'avenir que j'ai nié
J'y vais
– Félix Perkins*

Écouter plus fort

Par Vanessa Bell

Une fulgurance. C'est arrivé il y a un peu plus d'un an. Un ami prenait part au Festival acadien de poésie de Caraquet et j'assistais à sa performance suivie par celle de Félix Perkins. Assis derrière un feu de camp, dans le bois où il vit à temps partiel, le jeune poète performait une partie de *Boiteur des bois* et j'en avais été renversée. Une telle aisance, un tel don pour dire tout haut, mais surtout, une telle poésie, à peine l'école secondaire terminée. Une fulgurance, oui.

Saut dans le temps, j'assiste à une table ronde au Salon du livre des Premières Nations à la Maison de la littérature à Québec et Félix, qui y participe, vante les mérites de son accompagnateur pour la publication de son premier recueil. Sébastien Bérubé. Je ne suis pas même surprise. Sébastien, le petit *bum* à grand-gueule, Sébastien le musicien depuis toujours, Sébastien l'époustouflant poète. Sébastien, ce passeur extraordinaire qui a mis fin à son emploi d'agent de développement culturel pour poursuivre son engagement avec les jeunes Autochtones en dehors du cadre gouvernemental, question d'être plus près de ses valeurs, question d'être en action.

J'ai quitté cette job-là pour plus me concentrer à aider des individus. En grandissant, du monde qui faisait ça pour le Madawaska, j'en voyais pas. J'ai acheté ma maison sur un coup de tête à Edmundston pour m'assurer que si j'ai envie d'partir, j'vas y penser parce que j'ai une maison à vendre. Moi, j'veux rester dans ma région et aider à construire. Si mon jeune décide d'être artiste, y s'fessera pas la face dans l'mur pis din roches comme moi j'me suis fessé.

De l'autre côté de l'écran, il s'illumine en m'expliquant la situation géographique du Madawaska que je n'avais pas tout à fait saisie. Il me dit que c'est comme à Québec, avec Wendake à proximité; une réserve dans la ville où tous se côtoient pour vrai, notamment pour la fréquentation du système d'éducation. Nous parlons d'appropriation culturelle, du fait francophone au Canada, de nos mille solitudes, des frontières politiques, géographiques, culturelles. Inévitablement, nous parlons de l'Acadie. De l'Acadie rêvée et réelle, de l'Acadie physique qui s'étend jusqu'aux bayous louisianais.

Un non-lieu pour être ensemble

Grisée par tout ce que je découvre et revisite, je nous ramène tout doucement vers le sujet pour lequel je dois écrire: la

non-collection qu'il a cofondée avec Serge Patrice Thibodeau aux Éditions Perce-Neige.

Ça prenait un projet qui permettrait l'émergence des voix autochtones francophones au Nouveau-Brunswick. Mais j'me suis dit: «C'est pas vrai qu'on va faire une collection séparée pour la littérature autochtone.» Ce qui me dérange dans le traitement de l'autochtonie littéraire, c'est qu'on va souvent mettre à part une parole soi-disant pour l'intégrer et j'aime pas cette perspective-là. On s'est dit: «Peu importe ce qu'ils vont écrire, ils vont faire partie du corpus global.»

Ce projet n'est pas uniquement tourné vers l'autochtonie. L'idée, c'est de l'étendre pour l'ensemble des minorités du Nouveau-Brunswick pour faire apparaître l'émergence de l'écriture de toutes ces personnes qui habitent le territoire et qui s'expriment en français.

J'aime de plus en plus être en arrière pis aider les autres à se professionnaliser. Je me vois plus comme un mentor, ou quelqu'un qui épaulé l'écriture. Le but, c'est pas la publication: c'est aider à construire un recueil, à peaufiner une idée pour un texte qui sera publié en revue. C'est aider à développer cette littérature et sa relève. Tout c'qui va sortir de c'projet-là, j'vas être en arrière, dans l'ombre. Quand on va parler de ces livres-là, j'veux pas qu'on m'appelle, j'veux qu'le monde parle aux auteurs. C'est pas à moi à parler à leur place.

Le territoire est mouvance, est vivant

La question du territoire, c'est gros. C'que j'trouve le fun, c'est que dans la littérature acadienne, les régions ont un pouvoir de décentralisation qui a déjà été accepté. Avec Pierrot Ross Tremblay, on en parle souvent. Ici, les identités sont vraiment liées à l'espace et au territoire. C'est la privation de ce qui définit qui fait une tension, un moteur fécond pour l'écriture. C'est peut-être pour ça que je trouve que les poètes acadiens et autochtones font des bons chums.

J'suis pas d'accord avec la manière de décortiquer la littérature francophone à partir du Canada politique. Ce que je trouve terrible, c'est la quasi-négation de l'existence de la littérature francophone autochtone hors Québec. Faut casser ce moule-là, parce que des personnes des Premières Nations qui ont des choses à dire en français, il y en a partout en dehors du Québec. Faut juste écouter plus fort.

Un poète et ses mensonges

À la base, j'écrivais des chansons... la poésie est pour moi une belle erreur de parcours. C'est peut-être juste la forme qui fait que je mens à tout le monde en disant que je suis poète depuis des années.

Ses mensonges, il les porte encore plus loin alors qu'il travaille en ce moment à une «sorte de recueil d'histoires» campées sur un territoire fantasmé.

J'ai passé ma vie entre le Madawaska pis le Restigouche. Trop brayon pour le Restigouche, pas assez pour Edmundston. J'ai jamais pris l'accent de la région. J'me suis toujours senti pris entre ces deux territoires. Rivières-aux-Cartouches [nom du projet sur lequel il travaille] superpose la géographie, les oui-dire et les légendes de ces lieux-là pour déconstruire les imaginaires régionaux et les reconstruire. Je veux agir comme une sorte d'arbitre pis déjouer les fiertés. Ici, personne sait vraiment qui il est. Les menteries remplissent les trous.

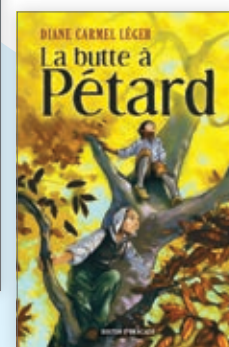
Ce voyage fascinant dans les imaginaires acadiens et madawaskayens, on l'amorce par la lecture des deux premiers titres de cette non-collection chez Perce-Neige, soit *Fif et sauvage* de Shayne Michael et *Boiteur des bois* de Félix Perkins. On le poursuit dans l'ensemble du catalogue de la maison et, pour ma part, je note *Rivières-aux-Cartouches* à côté de la promesse d'aller virer à Edmundston pour poursuivre cette conversation avec Sébastien. J'y vais!

LITTÉRATURE JEUNESSE ACADIENNE

« Les possibles sont infinis »

Par Josée-Anne Paradis

On ne va pas se mentir : au Québec, on la connaît encore peu, la littérature jeunesse acadienne. Et pourtant, elle est ici et là, tantôt sans en porter le sceau, tantôt cachée entre les rayons, tantôt mise de l'avant par d'indéfectibles libraires curieux. La revue *Les libraires* est allée à la rencontre d'une bibliothécaire scolaire du Nouveau-Brunswick, d'une auteure qui a des airs de fée ainsi que d'une maison d'édition — Bouton d'or Acadie — qui a pignon sur rue depuis vingt-cinq ans, afin de dresser un petit tour d'horizon d'une littérature jeunesse acadienne riche, protéiforme et, à n'en pas douter, à lire !



© Illustration : Nathasha Pilote

« Ce n'est pas juste un phénomène de petites capines et de musique à bouche, la littérature acadienne ! » : Marie Cadieux, directrice générale chez Bouton d'or Acadie, ne pourrait être plus claire et plus imagée. Nous la joignons alors qu'elle revient tout juste du Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, en France, auquel elle participe depuis quelques années. Là-bas, comme au Québec d'ailleurs, la littérature acadienne demeure mésestimée, sauf pour certaines régions plus sensibles à son existence en raison de leur vocation, de leurs liens historiques ou de leurs échanges universitaires avec le Nouveau-Brunswick. Optimiste, Marie Cadieux soutient que l'essor des Acadiens sur le plan national, voire international, dans les autres disciplines artistiques — en musique et au théâtre, notamment — lui laisse croire qu'un jour, ce sera au tour de la littérature jeunesse de briller.

Une maison ouverte

C'est en 1996 que Marguerite Maillet et Judith Hamel ont mis sur pied les éditions Bouton d'or Acadie. En 25 ans, la maison a publié plus de 87 auteurs et plus de 64 illustrateurs, dont une grande majorité provenant de l'Acadie, mais pas uniquement. Bouton d'or Acadie s'inscrit dans un grand mouvement de la francophonie, nous explique Marie Cadieux. Ainsi, bien qu'elle donne priorité aux auteurs acadiens, la maison ouvre ses portes aux auteurs de toutes les provinces : « On reçoit beaucoup de propositions d'auteurs québécois. Je crois que c'est parce qu'ils savent que l'on ose, que nos collections ne sont pas figées », explique Marie Cadieux. On note donc, en guise d'exemple, qu'Angèle Delaunois — auteure mais aussi éditrice chez L'Isatis — y signait tout récemment *La nouvelle vie de Madame Bouteille*.

« On veut faire avancer la réflexion », explique Marie, qui souhaite publier des œuvres contemporaines qui reflètent l'état des lieux du monde actuel. Et depuis les quinze dernières années, sa maison s'est intéressée à une multitude de sujets variés. Car si Bouton d'or Acadie porte ses racines à même sa dénomination, elle ne fait pas que dans les sujets acadiens : « Ce n'est pas la première bougie d'allumage qui fait qu'on choisit de publier ou non un texte, nous explique Marie. Et c'est super comme ça. C'est le livre, c'est l'œuvre, c'est la voix qui importent. Mais quelques sujets reviennent sous la plume des auteurs acadiens, car, veut, veut pas, leur quotidien imprègne leur texte comme tout autre auteur : la mer, la pêche, etc. » On pense alors au récent *Cléo matelot* de Jeanne Mour et Émilie Leduc, qui raconte l'histoire d'une fillette qui grandit avec le rêve de prendre le large à bord d'un voilier. Aussi, comme nous l'explique la directrice, si l'Acadie n'est pas toujours le sujet central, le lien avec elle oriente leur sensibilité et nourrit leurs décisions éditoriales. Par exemple, dans *Sous mon lit*, de Chantal Duguay Mallet et Danica Brine, l'équipe s'assure que les peluches qui y figurent sont des animaux faisant partie de la faune atlantique et de la forêt acadienne : un éperlan, un pékan, un homard, etc.

Et la déportation, en parle-t-on encore ? « On en a parlé beaucoup, mais peut-être pas assez, car plusieurs ne comprennent pas encore comment ça se fait qu'il y ait des Acadiens partout, jusqu'en Louisiane par exemple. » Sur le sujet, tous ceux avec qui *Les libraires* s'est entretenue sont unanimes : il faut absolument lire *La butte à Pétard*, de Diane Carmel Léger — auteure incontournable et prolifique de l'Acadie — qui raconte comment deux jeunes tentent de fuir la déportation de 1755 en apprenant à survivre avec leur grand-père, cachés en forêt.



Une histoire d'amitié remplie d'humour
et de personnages attachants!

En librairie dès le 15 février

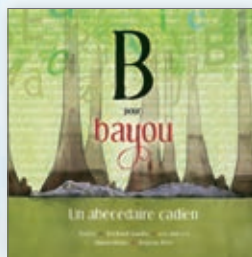


Le défi des minorités

Si faire rayonner la littérature acadienne est un défi, le faire pour la littérature jeunesse en est tout un autre. Alors, lorsque les deux sont réunis, il faut beaucoup de persévérance pour percer, il faut jouer du coude pour se retrouver visible dans les librairies canadiennes hors Acadie. Au bout du fil, Marie Cadieux déplore que les chaînes médiatiques nationales fassent preuve d'un peu trop de québéco-centrisme lorsque vient le temps de diffuser les bons coups en littérature jeunesse, mais souligne cependant que les médias, radiophoniques comme écrits, du Nouveau-Brunswick sont quant à eux réellement à l'écoute : « Nous sommes souvent interviewés, les éditeurs comme les auteurs, pour présenter nos nouveautés, à un point tel où ça rend jaloux les éditeurs québécois ! On est très soutenus par nos médias, lesquels portent d'ailleurs un regard qui valorise le travail en littérature jeunesse. »

Mireille Mercure, directrice de la bibliothèque scolaire et publique Le Cormoran, à Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, souligne qu'en Acadie comme ailleurs, un des défis majeurs est d'intéresser les garçons à la lecture. Pour ce faire, la bibliothèque mise beaucoup sur les documentaires. C'est d'ailleurs l'une des deux catégories — l'autre étant le roman — du Prix littéraire Hackmatack, dont elle est la présidente du comité. Ce prix, qui fait rayonner la littérature jeunesse francophone du Canada (dont le jury met un soin particulier à sélectionner des ouvrages issus de milieux linguistiques minoritaires), a ceci de particulier que ce sont les jeunes eux-mêmes qui couronnent les gagnants. Parmi les auteurs encensés, M^{me} Mercure en souligne trois qu'elle affectionne particulièrement : Cindy Roy (nous y reviendrons...), Diane Carmel Léger et Denis Boucher — lequel est d'ailleurs invité, chaque année, au salon du livre qu'ils organisent à la bibliothèque et qui fait toujours fureur avec sa série mettant en scène trois jeunes, surnommés « Les trois mousquetaires », et dont les aventures les plus populaires sont *Le monstre du lac Baker*, *L'Île-au-Crâne de Shédiac* et *Les soucoupes de la Péninsule*.

« Le Nouveau-Brunswick est reconnu pour son grand programme d'inclusion scolaire, tient à mentionner Marie Cadieux. Des colloques à l'international vantent le système scolaire primaire du Nouveau-Brunswick à ce sujet. [...] Le fait qu'on soit minoritaire fait en sorte qu'on est obligés de vivre avec l'autre », offre-t-elle comme explication. Depuis des lunes, Bouton d'or Acadie aborde des sujets qui sont sur le bout des lèvres de l'édition actuelle au Québec. Par exemple, la maison a lancé une collection en 2003 sur les littératures autochtones acadiennes intitulée « Wabanaki », qui regroupe des contes et des histoires issues des Premières Nations du Canada atlantique, soit les Mi'kmaq et les Wolastoqiyik. Huit titres figurent actuellement à son catalogue, auquel s'ajoute un titre de la division pour adultes — Mouton noir Acadie —, *Ce n'était pas nous les sauvages* de Daniel N. Paul, dont la maison est très fière.



Autres exemples d'ouvrages ouverts à la diversité : *Mémère Soleil, Nannie Lune* (Diane Carmel Léger et Jean-Luc Trudel) sur un couple homosexuel âgé ; *Mère(s) et monde* (Sanita Fejzić et Alisa Arsenault) qui met en scène une femme homosexuelle dont on refuse le statut de mère, car elle n'a pas porté l'enfant ; *Tommy Tempête* (Audrey Long et Jean-Luc Trudel) qui raconte comment un petit garçon autiste communique par la langue des signes avec les autres ; ou encore les albums collectifs mettant en scène Jacoby, un chien thérapeute (inspiré d'un vrai canidé acadien !) qui aide les enfants avec leur anxiété.

Impossible de parler de minorités sans aborder le sujet du chiac, cette variété du français acadien, et de sa place dans la littérature jeunesse acadienne. « L'Acadie, ce n'est pas que Moncton et le Sud-Est, il y a une immense richesse. La fascination pour le chiac est intéressante dans la création, mais pas comme objet de distinction, exprime la directrice de la maison. Dans un milieu où l'anglais est partout, un des défis, c'est l'assimilation. Les références — au cinéma ou à la télévision, entre autres —, c'est très américain ou anglo-canadien. Le travail autour de la langue est donc important, et encore plus pour les jeunes. » Marie Cadieux mentionne d'emblée que la fondatrice de la maison aurait été réticente à y faire une place dans ses livres. Mais, de plus en plus, on en retrouve un peu, avec parcimonie et toujours avec une justification éditoriale. Par exemple, dans les ouvrages destinés aux premiers lecteurs, c'est le français normatif — sans chiac, donc — qui sera privilégié. Par contre, dans les livres pour les plus âgés, on retrouve certains mots de vocabulaire ou tournures de phrases associés au chiac, principalement dans les dialogues. Marie Cadieux souligne également la parution de *B pour Bayou* et du *Pit à Papa*, où il y a une utilisation de mots acadiens qui sont en train de tomber dans l'oubli : « Là, on utilise le chiac sans se gêner ! On lira par exemple "amarrer ses souliers" au lieu de les "lacer". »

© Rachelle Richard-Léger

Une digne fée de l'Acadie

L'Acadie possède ses frontières, et c'est justement pour s'en affranchir mais sans jamais les dénigrer que Cindy Roy, auteure, enseignante et consultante en pédagogie basée à Dieppe, a choisi de publier pour sa part dans une maison d'édition québécoise. « Bouton d'or Acadie est une maison que je trouve géniale. Je présentais souvent à mes élèves des auteurs acadiens qui y publiaient. Et quand j'ai voulu envoyer mon manuscrit, ça m'a passé par la tête de l'envoyer chez Bouton d'or, mais il y avait une petite voix qui me disait : "Oui, t'es capable ! Mais qu'est-ce qui arriverait si tu étais publiée dans une maison qui te fait encore plus tripper ? Tu n'as rien à perdre !" Comme c'est ce que j'essayais de montrer aux jeunes d'ici, de croire en soi et en ses rêves, j'ai osé. »

C'est donc chez Boomerang que la pétillante Cindy Roy fera ses premiers pas comme auteure (avec une série mettant en vedette le personnage de Féeli Tout), après avoir passé treize ans à enseigner au primaire, où toute sa pédagogie découlait d'albums jeunesse. « Que ce soit une rencontre d'information aux parents, une rencontre avec les profs, je commençais toujours en lisant un album ! » La lecture, elle en faisait ainsi autant sa passion que son métier.



« J'ai commencé en racontant les histoires des auteurs qui ne souhaitaient pas les lire eux-mêmes devant les foules, dans les salons. Puis, la directrice du Salon du livre de la péninsule acadienne m'a proposé de revenir l'année suivante déguisée en personnage et d'être la marraine de l'événement. » Elle y est donc retournée, et c'est là, en 2012, qu'a pris vie Féeli Tout, une fée conteuse qui va à la rencontre des enfants dans les salons, les écoles, les garderies, les bibliothèques et les librairies, et ce, du Nouveau-Brunswick au Yukon, en passant par toutes les provinces du Canada afin de leur faire découvrir la littérature jeunesse francophone. Car cette fée comprend très bien à quel point il est important de faire des animations dans des régions où les gens ont moins de chance que d'autres d'être mis en contact avec la littérature. Et elle a plus d'un tour dans son sac pour engager la curiosité des jeunes, à commencer par sa tenue : une jupe faite de pages... tirées directement d'un roman de Dominique Demers ! « Ça me permet d'aborder une auteure de plus, quand je parle aux enfants ! »

LEMÉAC



Docu-
fiction



**SARAH
DE LEEUW**

«Au risque d'éprouver un certain malaise au fil des pages, les lecteurs deviennent responsables de ce dont ils sont témoins; confrontés à cette cruauté, il leur faut trouver les moyens d'aller de l'avant.»

Susie DeCoste, *Canadian Literature*



**JOHN
STEFFLER**

Après 170 ans passés à revivre la même journée, Cartwright touche enfin à la sérénité dans la conclusion surprenante et mystifiante de ce roman étonnant.



De la fierté et des possibilités

La fierté de venir de l'Acadie est au cœur de la démarche de Bouton d'or Acadie ainsi que de celle de Cindy Roy. « Pour moi, dit cette dernière, c'est vraiment important de présenter des artistes d'ici, de montrer aux gens d'ici qu'on est capables de faire de grandes choses même si on vient d'une place grosse de même au Nouveau-Brunswick. Si moi je suis capable de faire ça, eux aussi sont capables. C'est important de leur montrer que les livres, c'est quelqu'un qui les a écrits, comme moi, comme eux, que c'est quelqu'un qui a un message à livrer. »

« Si l'on souhaite préserver sa langue et sa culture, je suis persuadée qu'il faut aller vers les jeunes et, pour les toucher directement, rien n'est plus efficace que de leur raconter des histoires », abonde dans le même sens que Cindy Roy la populaire auteure Diane Carmel Léger, en entrevue pour *Lurelu* (hiver 2022) sous la plume de la journaliste Sophie Marsolais.

D'ailleurs, Cindy Roy nous livre une anecdote savoureuse en ce sens : lorsqu'elle enseignait en maternelle, les lettres et les sons étaient imagés dans sa classe par des artistes. Pour apprendre le son « an », les élèves découvraient donc Antonine Maillet — la plus grande inspiration de Cindy Roy. Lorsque cette dernière découvre que madame Maillet a aussi écrit un album pour la jeunesse, elle saisit l'occasion de le lire à ses élèves. Pour le 81^e anniversaire de l'auteure, ils lui écrivent et entament ainsi une correspondance avec la grande dame des lettres acadiennes. « C'était pour montrer aux élèves que lorsqu'on fait quelque chose avec notre cœur, tout est possible. Je voulais leur montrer qu'Antonine, c'était une mamie comme une autre et que nous aussi on était capables de faire de grandes choses. En fait, c'est Antonine qui avait dit à un moment donné "Les possibles sont infinis", et cette citation était même écrite sur nos placards ! » Un an plus tard, alors que Cindy Roy était dans un salon du livre, elle s'étonnait de ne voir que des têtes grises qui écoutaient Antonine Maillet présenter son roman *L'albatros*, quand tout à coup, elle a vu l'une de ses anciennes élèves, maintenant âgée de 6 ans, qui déambulait dans le salon en mangeant son popcorn. En passant devant la présentation, la petite s'était exclamée « Oh ! Antonine ! » et s'était assise pour écouter cette mamie avec qui elle avait correspondu un an auparavant, tout en continuant, attentive aux mots, à déguster son popcorn...

Visiblement, pour faire connaître la littérature acadienne, il suffit d'en parler à nos jeunes, non ?

Photo: © Paul Lefebvre



**L'ÉCRIVAINNE QUI A
DONNÉ UNE VOIX
À L'ACADIE.**

ANTONINE MAILLET

LEMÉAC

LEMEACDITEUR.COM

Photo: © Angelo Barreault



**SYLVIE
DRAPEAU**

« Chez nous, il fallait
savoir voler pour sortir
de la maison. »



Voici enfin réunis en un seul
volume les quatre tomes de son
inoubliable tétralogie.

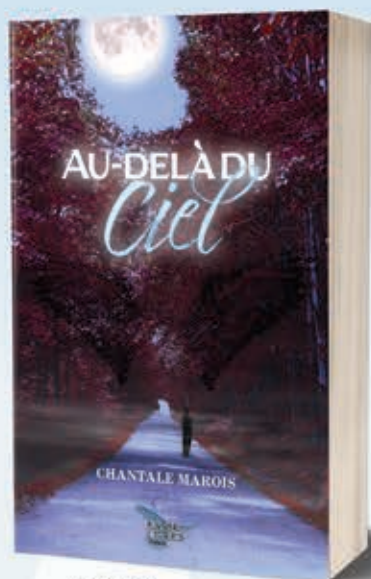


Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

DISTRIBULIVRE



Suspense/
Paranormal
6x9/408 p.
26,95 \$

Tout ce qu'Éloanne voulait était une vie normale. En refermant son troisième œil, elle croyait avoir réglé le problème. Lorsqu'une étrange breloque lui est remise par une entité noire, elle comprend que son don ne l'a jamais quittée.

Entre l'école et le skate, elle évite d'en parler surtout depuis qu'elle côtoie son beau Nathan, mais, lorsqu'il disparaît dans la vieille église et que son cousin est retrouvé mutilé, elle comprend que l'entité est sérieuse. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle allait devoir se servir de son don maudit et encore moins qu'il avait un lien avec la mystérieuse disparition de son père.

Ibrahm peut voir l'avenir dans sa boule de cristal, comme dans les films!

Le prince Émile, Benjamin le voleur, Arnold le dragonneau et Eurêka la sorcière ne sont qu'à une question de connaître leur futur!



Jeunesse
8,5x10/46 p.
14,95 \$

Suspense
6x9/212 p.
19,95 \$



Magaly... Magaly! Magaly?

C'est... c'était ma sœur...
Elle est morte.

Je l'ai tuée. Pour moi, c'était pas
un accident. C'est de ma faute.

De la même
auteure:



www.essor-livresediteur.com



1



2



3

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. POMPIÈRES ET PYROMANES / Martine Delvaux, Hélotrope, 186 p., 22,95 \$ ◇

Il ne fait aucun doute, le nouveau livre de la romancière, militante et essayiste Martine Delvaux est d'actualité et d'une grande pertinence. Dans une sorte de « suite » à son livre *Le monde est à toi*, paru en 2017 chez le même éditeur, l'autrice s'adresse de nouveau à sa fille et à la génération qu'elle représente. Cette génération de jeunes femmes engagées, déterminées et lucides, qui font de la protection de l'environnement un enjeu des droits de la personne. Sous forme de collages, entre souvenirs et faits historiques, entre regards sur la culture populaire et statistiques accablantes, Delvaux brosse un portrait de la jeunesse en colère devant l'inaction écologique des dirigeants. Chaque livre de Martine Delvaux allume un feu en nous, pousse à la réflexion, confronte nos paradoxes, et ce, sans jamais tomber dans le désespoir. **ISABELLE DION** / Hannenorak (Wendake)

2. RÉINVENTER L'AMOUR : COMMENT LE PATRIARCAT SABOTE LES RELATIONS HÉTÉROSEXUELLES / Mona Chollet, Zones, 256 p., 29,95 \$ ◇ ♻️

D'emblée, Mona Chollet mentionne que « ce livre naît de [son] propre sentiment de gâchis. Il naît d'un désir de dissoudre ces obstacles et de nous fournir à toutes et tous des billes pour nouer des relations plus épanouissantes ». Dans *Réinventer l'amour*, l'autrice continue d'approfondir les constructions sociales autour du corps relationnel; ces mêmes constructions sociales qui enchaînent les femmes et qui entravent aussi les hommes. Elle démontre que les valeurs imprégnées et inculquées par le patriarcat affectent encore trop aujourd'hui les représentations et les manifestations du désir au sein du couple hétérosexuel. Le patriarcat est encore omniprésent dans le substrat amoureux et compromet dès le départ ce qu'une relation pourrait être. Mona Chollet amène des pistes de réflexion sur le sujet en combinant les théories d'autres autrices qui ont elles aussi réfléchi aux relations interpersonnelles. L'autrice signe un ouvrage encore une fois réussi tant sur le plan du fond que de la forme. D'une écriture fluide, son essai se veut captivant d'un bout à l'autre. Les hommes, aussi bien que les femmes, ont tout à gagner à faire cette lecture et à réfléchir au contre-balancement que l'essayiste aborde. **SUSIE LÉVESQUE** / Point de suspension (Chicoutimi)

3. TOUT SUR DUNE / Lloyd Chéry (dir.), Atalante, 304 p., 59,95 \$

Avec *Dune* de nouveau au cinéma, il était certain de voir arriver sur les tablettes une « nouvelle » collection (chez Robert Laffont) et plusieurs livres sur l'œuvre phare de Frank Herbert. *Tout sur Dune* est assurément un petit bijou pour tout *fan* de la franchise de science-fiction. Un peu franchouillard et répétitif, certes, il s'agit néanmoins d'un moindre mal pour toutes les réflexions et analyses pertinentes que les auteurs et autrices apportent à leur lectorat. Avec des images de toutes les incarnations du roman d'origine, incluant le nouveau film de Denis Villeneuve, chaque page vaut le détour. Il ne s'agit toutefois pas d'une lecture pour les non-initiés: il faut être plus que familier avec l'œuvre de Herbert pour pouvoir pleinement apprécier le volume, plus que massif. Familier et passionné de *Dune* je suis. Et j'en redemande. **FLINT ODINSON** / Médiaspaul (Sherbrooke)

**NICOLAS
LÉVESQUE**

UN PSY SUR SA LANCÉE

PAR SÉBASTIEN VILLEUX, DE LA LIBRAIRIE PAULINES (MONTRÉAL)

© Vicky McDermott



Rares sont les textes qui résonnent en nous pour leur calme et leur sérénité sans que cela soit leur but. C’est pourtant l’impression qui se dégage de *Phora*, le premier de deux ouvrages que Nicolas Lévesque consacre à une nouvelle approche en tant qu’auteur et psychanalyste chez Varia dans la collection « Proses de combat ». L’auteur nous entraîne sur les chemins de l’empathie, de l’héritage et de la transmission ; *phora* veut dire « porter » en grec. Avec beaucoup de pudeur, il nous invite à son cabinet, nous fait découvrir une galerie de personnages lambda, comme dessinés au fusain, à main levée, avec juste assez de détails pour nous toucher. Ces rencontres librement inspirées de sa pratique sont autant d’occasions pour lui d’aborder la relation d’aide, cette capacité que nous avons à prendre sur soi, à porter notre fardeau et celui des autres, à préserver l’équilibre en somme. La plume de l’auteur est aérienne, soutenue par une kyrielle d’observations qu’il nous livre sur le ton de la confidence.

Ce qui le distingue en tant que psy, c’est son parti pris littéraire. Quand un patient lui confie « Tout m’agresse », il entend *Tout m’avale* de Réjean Ducharme. De Nelly Arcan à Saint-Denys Garneau et en passant par Maurice Blanchot, l’auteur se nourrit des fulgurances qui l’habitent encore. Pour nous décrire la psyché humaine, il y va d’une comparaison avec la Terre du Milieu de Tolkien. De même, son rapport aux métaphores fait sourire. On devine que la verve de ses patients et patientes doit beaucoup à ses lectures. Il en résulte une écriture fluide et décomplexée où le thérapeute s’efforce de trouver les mots justes pour décrire des situations complexes, loin du jargon clinique habituel.

Retrouvant ce ton feutré, il récidive avec un sujet d’actualité. En service durant le confinement, le psychanalyste mesure l’impact de cet arrêt brutal ; *ptoma* signifie « tomber » en grec. L’ouvrage explore nos pertes d’équilibre. Le croquis qu’il fait de ses patients et patientes est toujours aussi doux, mais les apartés sont plus nombreux, le sentiment d’urgence vécu collectivement le force à chercher des appuis plus ancrés dans sa pratique. La conversation fait place à l’analyse, le thérapeute creuse son sujet tandis que le littéraire va jusqu’au bout du verbe tomber. Il cite Saint-Denys Garneau : « C’est là, sans appui, que je me repose. » Cette position sied bien à l’auteur.

Phora et *Ptoma* se balancent, poussés par un observateur qui s’intéresse aux mouvements. Il cherche du côté des arts, de la philosophie, de la politique. Deux toiles du peintre Jean-François Millet font le lien entre les œuvres, par la couverture, respectivement *Les fagoteuses* et *La sieste*. Il décrypte la part d’inconscient qui transparait des tableaux. N’y a-t-il pas plus belle manière de tomber que de faire une sieste ? Il évoque

Hubert Aquin, Dédé Fortin et Nelly Arcan tombés au combat, il réfléchit à l’identité du Québec qui s’accommode mieux des mouvements sociaux que des ambitions politiques, il interroge notre « rapport fictif à l’économie, à la nature, à l’amour », nous parle de psychisme-peau, d’épiderme sensible, de couches successives qui absorbent le réel. Il en revient toujours à la racine grecque de ses titres, dont le sens nous échappe de prime abord. C’est sa manière de souligner l’importance du langage. S’il se réfère peu à l’Antiquité, l’auteur donne volontiers la parole à Nietzsche, à Montaigne et à Georges Bataille : « La poésie, ce sacrifice dont les mots sont les victimes. »

Le style se veut fragmentaire, pictural et intime. La psychologie sert de toile de fond, le propos est ailleurs, dans la sublimation, l’effet de levier inhérent à la création. L’auteur avoue : « [...] je ne sais plus écrire sans évoquer mes patients. » Il va sans dire que ces coups de pinceau successifs font partie de sa démarche, permettent le dialogue. Le psychanalyste suit des pistes, fait des liens sans tirer de conclusions hâtives, procédant plutôt à un inventaire, un recensement de ses idées, ses inspirations, ses découvertes, s’efforçant de trouver le bon ballant entre analyse thérapeutique, expression artistique et expériences personnelles. Il semble évident que Nicolas Lévesque touche à quelque chose d’essentiel à travers cette forme particulière. Espérons que son exploration ne fait que commencer. ♦



669 PEONY STREET

L'Angleterre victorienne, une galerie de personnages tous plus intrigants les uns que les autres. Un roman original, entre fantastique et roman historique!



CONFESSIONS D'UNE FILLE INVISIBLE, REJETÉE ET UN PEU DRAMA QUEEN

Quand on est une adolescente de 15 ans...
Pas facile tous les jours...
Surtout quand on est un peu drama-queen!
Une nouvelle trilogie pour les filles drôle et rafraichissante.

**Deux beaux romans
pour réchauffer
votre hiver**

Michel
LAFON

ALLER PLUS LOIN

1. LA FACTURE AMOUREUSE /

Pierre-Yves McSween et Paul-Antoine Jetté, Saint-Jean, 400 p., 26,95 \$

McSween, le plus connu des comptables, fait ici équipe avec Paul-Antoine Jetté afin de soulever les milliards de questions épineuses qui peuvent survenir lorsque la gestion des finances passe de personnelle à en couple. Qui doit payer, comment diviser les dépenses équitablement, doit-on se fier au salaire brut ou non, que faire si un conjoint a des enfants, comment éviter la violence financière, qui retirera les REEE, etc. Le tout est écrit avec une simplicité qui dépasse celle des précédents ouvrages de McSween et qui fait de ce livre un ouvrage tout indiqué pour tous, notamment pour les jeunes adultes amoureux qui pourront ainsi faire des choix informés avant que le doigt ne soit pris trop loin dans l'engrenage...

2. VOYAGE EN IRAN : EN ATTENDANT L'IMAM CACHÉ /

Nedim Gürsel (trad. Pierre Pandelé), Actes Sud, 176 p., 39,95 \$

Ce sont les amoureux des voyages et les curieux littéraires qui apprécieront cet essai littéraire de Nedim Gürsel, qui nous fait visiter l'Iran par l'entremise de sa culture, mais surtout de sa littérature, et particulièrement de sa poésie. C'est un récit qui aborde ainsi la mentalité iranienne, ses nuances, la vie littéraire de Téhéran et les zones d'ombre de la religion qui y règne. « La culture iranienne, qui remonte à des temps immémoriaux, se réclame d'un passé impérial prestigieux et s'honore d'une littérature qui gagnerait à être connue de tous », écrit l'auteur. Des propos que nous approuvons totalement!

3. PASSION DE MUSÉES : DE QUÉBEC À LYON / Michel Côté, Septentrion, 182 p., 34,95 \$

Comment ça fonctionne, un musée? Il faut avouer que rares sont ceux parmi les citoyens à le savoir. Grâce à son expérience de directeur du Musée de la civilisation de Québec et du Musée des Confluences à Lyon, Michel Côté, expert en muséologie, fait ici un état des lieux à la fois personnel et universel de ces établissements, de leur mandat et de leur nature. Dans cet ouvrage richement illustré, on découvre notamment la vie intérieure des musées, ces lieux qui racontent bien plus d'histoires que ce que l'on pourrait croire et qui ont aussi comme fonction, au-delà de la préservation, de décoder le monde. Monsieur Côté aborde également l'ère contemporaine où les musées ont multiplié leurs moyens d'action pour mieux rejoindre les multiples publics qu'ils desservent. Un ouvrage culturel d'une grande richesse.

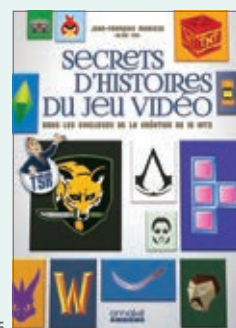
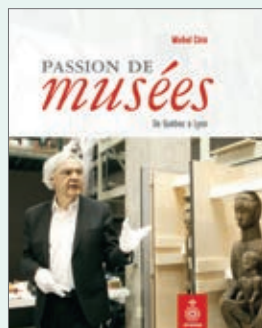
4. LES BARBARES NUMÉRIQUES : RÉSISTER À L'INVASION DES GAFAM /

Alain Saulnier, Écosociété, 202 p., 20 \$

Les impacts négatifs des GAFAM sont sur toutes les lèvres et sont détaillés dans tous les journaux depuis des mois. Mais dans cet essai, il vous sera possible de mieux cerner tous les enjeux, toutes les ramifications derrière ces compagnies aux tentacules encore plus nombreuses que nous pourrions le croire. Car Saulnier y explique, de façon très claire et documentée, comment furent abandonnés des pans entiers de politiques culturelles, quels liens existent entre les GAFAM et la prolifération de fausses nouvelles, quelles sont les réformes qu'il est encore temps de faire pour gagner ce combat pour aider notre économie, nos médias et notre culture tout en retrouvant notre souveraineté étatique.

5. SECRETS D'HISTOIRES DU JEU VIDÉO / Jean-François Morisse, Omaké books, 256 p., 37,95 \$

Le spécialiste des jeux vidéo, connu sous le pseudonyme TSR, offre ici un ouvrage passionnant d'érudition et de petits secrets. Dans l'optique de donner des bases de culture générale à tous ceux que l'histoire des jeux vidéo fondateurs fascine, il explique par moult exemples et anecdotes les incroyables destins qui ont mené à des jeux tels que *Doom*, *Tomb Raider*, *World of Warcraft* et même *Angry Birds*. Des histoires qui mettent en scène un créateur russe qui ne savait pas que son jeu parcourait déjà tous les continents, des créateurs qui, à tout juste 20 ans, roulaient en Ferrari, des langues virtuelles inventées qui furent reprises par de grands artistes, etc.



CRITIQUE

RACISME ET ANTIRACISMES SOUS LA LOUPE

Tout le monde en conviendra, je pense : nous vivons un moment de grande polarisation de très nombreux débats. Plusieurs facteurs l'expliquent. Parmi eux, le caractère hautement polémique de bien des sujets : l'effet des médias sociaux ; la diversité culturelle et religieuse des sociétés contemporaines ; et de nombreux autres, parmi lesquels le fait qu'on n'apprend guère à discuter, à débattre, à échanger avec des gens qui ne pensent pas comme nous.

L'antidote à ce poison hautement dangereux pour une démocratie est bien sûr d'apprendre, de se renseigner. Mais aussi de cultiver certaines attitudes et dispositions qui permettent ces échanges dont la vie démocratique ne peut se passer.

On doit remercier Rachida Azdouz de donner l'exemple de ce qu'il faut faire avec l'instructif et beau livre qu'elle consacre justement à un sujet hautement polémique : le racisme et les antiracismes.

Voyons comment elle s'y prend.

Entrée en matière

Azdouz commence par un aveu de modestie bienvenu. Le sujet, elle le sait, est vaste, complexe et on en a déjà beaucoup parlé. C'est donc humblement qu'elle a accepté la demande de son éditeur de faire ce livre. « Je ne prétends ni à l'exhaustivité, ni à l'objectivité, ni à la vérité, ni même à la nécessité de faire entendre ma voix », dit-elle. Elle dit aussi écrire d'abord pour elle, pour voir plus clair dans tout cela, pour mettre des mots « sur mes propres paradoxes, mes doutes, mon impatience » et dans le but de comprendre « les inquiétudes que prend le débat identitaire depuis quelques années ». Tout cela fait le plus grand bien à lire au moment où trop de gens semblent absolument certains de connaître la vérité et sont persuadés d'être, et eux seuls et leurs semblables, du côté de la vertu.

Azdouz propose ensuite, quoi de mieux pour entrer dans le sujet, quelques anecdotes montrant des cas de racisme et de discrimination. On y voit notamment que « même les progressistes et les minoritaires peuvent être coupables de ces “disqualifications de l'autre” ».

Le vocabulaire qu'il faut connaître

Mais de quoi s'agit-il exactement ? Azdouz se livre ensuite à un remarquable et informé travail de clarification conceptuelle sur tous ces mots du sensible vocabulaire qui balise le domaine du racisme et de la discrimination : racisme et race ; xénophobie ; discrimination (indirecte ou systémique) ; discours haineux ; sans oublier le concept de racisme systémique. Son travail est particulièrement bienvenu et s'efforce de comprendre les désaccords que ces concepts (et tout particulièrement le dernier) suscitent, mais sans caricaturer les positions en présence. Elle vous donnera généreusement ici de quoi penser sérieusement et par vous-même à tout cela.

Azdouz conclut sagement ce chapitre en rappelant que « faire silence sur la démesure, les raccourcis et le recours abusif aux ruses de la dialectique éristique dans nos propres rangs, c'est confondre la solidarité avec la complaisance, voire avec l'indifférence ».

Comment penser à des sujets polémiques et en parler ?

Rachida Azdouz donne le bon exemple dans

Panser le passé, penser l'avenir : Racisme et antiracismes.

L'auteure se penche ensuite sur un sujet brûlant d'actualité : le relatif silence de ceux et celles parmi les progressistes que David Goudreault appelle les « progressistes orphelins » et leur silence devant « les excès de certains activistes aussi intolérants que l'intolérance qu'ils dénoncent ». Elle en discute en rappelant certains événements récents — l'affaire SLAV et la loi 21, entre autres exemples. Elle rappelle aussi ces vexations et injustices, petites ou plus grandes, subies en silence par des membres des minorités « dont les noms ou les faciès éveillent des préjugés et des stéréotypes ».

Le chapitre suivant revient sur d'autres concepts dont la plupart des gens n'avaient pas entendu parler il y a peu : privilège blanc, appropriation culturelle, censure (elle revient alors sur l'affaire du mot en n à l'Université d'Ottawa), *safe spaces* (espaces sécuritaires), microagressions, fragilité blanche, intersectionnalité, antiracisme — politique ou moral. Cette fois encore, ces pages sont claires, informées et vous permettent de penser de manière autonome à des questions complexes.

L'auteure, comme il se doit, ne cache ni ses propres positions, ni ses incertitudes, ni ses malaises. Prenez par exemple tous ces programmes d'équité, de diversité et d'inclusion (EDI) qui pullulent désormais : « Quand on voit toutes ces personnalités et ces compagnies qui prennent position publiquement en faveur de l'EDI parce que c'est bon pour leur image de marque, on est loin de l'engagement sincère et désintéressé prônant un humanisme universel et pluriel. » À méditer...

Azdouz aborde ensuite ce qu'elle appelle les stratégies identitaires, ces chemins et moyens que peuvent emprunter des personnes ayant vécu une importante transition pour tenter de se reconstruire, de « concilier leurs identités multiples » et de « retrouver un sentiment d'unité et de cohérence identitaire ». La question a une dimension individuelle, mais aussi sociale et politique. Azdouz ne cache rien de la complexité de tout cela, qu'elle traite notamment au moyen d'une grille d'analyse de Carmel Camilleri qui propose une intéressante typologie des stratégies identitaires.

Son livre se termine sur une réflexion plus large au sujet de tout ce qui précède et de cette polarisation extrême que nous traversons. Elle fait preuve, cette fois encore, d'une nuance bienvenue ; on espère qu'elle sera largement entendue et que son exemple sera suivi. « Vivre ensemble, cela s'apprend », écrit-elle, et elle ajoute : « Cela commence par la libération de la parole, de toutes les paroles : reconnaître qu'aucun sujet, aucun mot n'est une chasse gardée, aucune frange n'a le monopole du récit. »



Je pense que c'est une sorte de devoir citoyen de lire cet excellent ouvrage. Vous y apprendrez beaucoup de choses. Il est très probable que vous ne serez pas en accord avec tout ce que vous y lirez. C'est tant mieux. Tant mieux pour vous, pour chacun de nous, et pour la santé de la conversation démocratique. ♦



/ Normand Baillargeon est un philosophe et essayiste qui a publié, traduit ou dirigé une cinquantaine d'ouvrages traitant d'éducation, de politique, de philosophie et de littérature.



**PANSER LE PASSÉ,
PENSER L'AVENIR :
RACISME ET ANTIRACISMES**

Rachida Azdouz

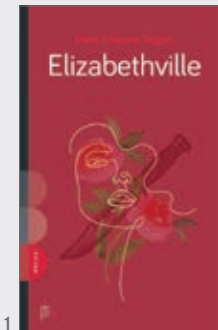
Édito

248 p. | 26,95\$ ♦

DES HISTOIRES INTRIGANTES

1. ELIZABETHVILLE / Marie-Françoise Taggart, Mains libres, 288 p., 29,95 \$

« Imaginez une ville fantastique, sur une île improbable aux confins du Canada, et qui serait figée dans le temps. [...] [U]ne île où les riches se cachent. Pour mourir. Et faire mourir. » C’est ainsi qu’est présentée en exergue Elizabethville, une ville imaginaire aux apparences parfaites où règnent pourtant du racisme et des clivages sociaux. Dans ce roman choral, une jeune femme a disparu et un diplomate qu’on a écarté de son travail après une erreur compte la retrouver afin de pouvoir réintégrer son poste. Mais les cadavres vont se multiplier et un sombre passé va refaire surface, complexifiant cette enquête qui pointe vers des nantis qui oppriment les pauvres et les Premières Nations.



2. LE DERNIER PROCÈS DE VICTOR MELKI / Sandrine Destombes, Hugo & Cie, 380 p., 29,95 \$

Dans cette nouvelle aventure de la commissaire Maxime Tellier, cette dernière, en pause professionnelle pour épuisement, reçoit une invitation anonyme pour l'enterrement d'un homme qu'elle ne connaît pas à Grenoble. Comme elle s'ennuie, elle décide de se rendre là-bas, où elle découvre d'autres messages et se retrouve plongée dans une affaire qu'elle doit mener en marge de son travail habituel, avec l'aide du capitaine de la gendarmerie, expert en profilage. Les frontières entre le bien et le mal ainsi qu'entre les victimes et les coupables sont au cœur de cette enquête sur les limites du système judiciaire alors qu'un groupe de justiciers essaie de remédier aux failles de celui-ci...

3. CEUX D'À CÔTÉ / M. T. Edvardsson (trad. Rémi Cassaigne), Sonatine, 416 p., 37,95 \$

Après *Une famille presque normale*, l'auteur ausculte à nouveau la société suédoise, les faux semblants et les apparences avec un regard acéré. Nouvellement arrivés dans une petite ville tranquille, un couple et ses deux enfants réalisent que leurs gentils voisins ne sont sans doute pas ceux qu'ils croyaient... Ils vont peut-être regretter d'avoir quitté Stockholm quand leur vie (presque) parfaite va être chamboulée et qu'ils ne sauront plus à qui faire confiance alors que tout le monde semble cacher des secrets. Mais s'ils avaient eux aussi quelque chose à dissimuler? Pourquoi ont-ils fui la ville?

4. DIX ÂMES, PAS PLUS / Ragnar Jónasson (trad. Jean-Christophe Salaün), La Martinière, 352 p., 34,95 \$

Après plusieurs polars remarquables (*Snjór, Sigló, Vík*, etc.), Ragnar Jónasson, qui délaisse ici l'enquêteur Ari Thór, propose un nouveau polar angoissant et prenant. Une jeune professeure accepte un nouveau poste à Skálar, un lieu éloigné et isolé d'Islande, où habitent seulement dix personnes. Elle enseigne uniquement à deux élèves, et son arrivée au sein d'une si petite communauté ne passe pas inaperçue. En plus d'être dépaycée et seule, elle n'a pas l'impression d'être la bienvenue. Puis, une fille est retrouvée morte. Le meurtrier est forcément parmi les neuf autres personnes qui vivent dans le village...



LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. CELLE QUI BRÛLE / Paula Hawkins (trad. Corinne Daniellot et Pierre Szczeciner), Sonatine, 346 p., 32,95 \$

Daniel Sutherland, 23 ans, est retrouvé assassiné sur la péniche qu'il habitait depuis peu sur un canal londonien. La police soupçonne alors Laura, qui a couché avec lui la nuit du drame. La jeune femme, abîmée physiquement et psychologiquement depuis un accident de voiture, n'est-elle pas incapable de contrôler ses pulsions violentes? Mais, bientôt, des doutes apparaissent puisque Miriam, la voisine de Daniel, déclare avoir vu une autre femme quitter la péniche. Pourrait-il s'agir de Clara, la tante du jeune homme, restée marquée par la mort de son propre fils quinze ans plus tôt? Peu à peu se dessinent des liens complexes et insoupçonnés entre les divers personnages impliqués dans l'affaire. Un thriller psychologique qui tient en haleine jusqu'au bout! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. LEUR DOMAINE / Jo Nesbø (trad. Céline Romand-Monnier), Gallimard, 636 p., 36,95 \$

Des années se sont écoulées depuis que les parents de Roy et Carl, 17 et 16 ans à l'époque, sont morts dans un accident d'auto, accident d'autant plus suspect que, peu après, le policier de l'endroit semble s'être suicidé... Roy habite toujours la ferme familiale et travaille comme mécanicien. Carl, lui, revient du Canada où il s'est illustré dans l'immobilier. Il projette de bâtir sur la propriété un superbe hôtel de montagne, ce qui éviterait au village le marasme anticipé par le nouveau tracé de la route nationale. Mais le retour de l'enfant du pays réveille de vieux démons et, bientôt, des secrets de famille referont surface... C'est presque une tragédie shakespearienne que signe ici l'auteur norvégien dans un roman impossible à lâcher! Du grand Nesbø! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

3. LA FABRIQUE DESLENDEMAINS / Rich Larson (trad. Pierre-Paul Durastanti), Le Bélial, 506 p., 46,95 \$

Vingt-huit nouvelles sont ici rassemblées dans cette anthologie qui donne le vertige tant elle s'élève au-dessus des autres. Dans des registres complètement différents, parfois liés par leurs thèmes, leurs concepts ou leurs personnages, chacun de ces univers se déploie avec une envergure peu commune à des textes aussi courts. Un combat pour la reconnaissance des droits des néandertaliens génétiquement recréés, la location de son corps à de riches adeptes d'expériences limites, une robinsonnade en compagnie d'une tribu de robots, l'apocalypse sélective via la virologie et puis, pourquoi pas, le comble du cool s'exprimant dans des maladies sur mesure à s'inoculer avant de faire la fête! Ce n'est là qu'un pauvre échantillon de l'esprit génial de Larson. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

4. L'HOMME AUX CHATS / Michèle Ouimet, Boréal, 256 p., 29,95 \$

L'angoisse règne à Montréal: un tueur en série sévit et s'amuse à disposer rituellement, sur ses victimes féminines, le cadavre éventré d'un chat. Pendant que le meurtrier, insaisissable, méthodique, et peut-être un peu trop sûr de lui s'apprête à frapper de nouveau, Marie, la journaliste baveuse et prompt, et François, l'enquêteur sensible et réfléchi, s'unissent, décidés à mettre un terme à ses méfaits. L'association de ces deux êtres, au carrefour de leur vie, va éveiller en eux des émotions inattendues. Du *power trip* du *boss* d'une salle de rédaction surchauffée à la quête désespérée d'affection d'une enfant d'un patelin isolé de la Côte-Nord, Michèle Ouimet, d'une écriture franche, excelle à doser effroi et tendresse, compassion et dégoût, tout en distillant des surprises dignes d'un suspense de qualité. **CHRISTIAN VACHON** / Pantoute (Québec)

CHRONIQUE
D'ARIANE GÉLINAS

LES RÉVÉLATIONS DU RENARD

Que feriez-vous si, dans une tourelle sans fenêtres, vous aviez accès à un escalier qui grimpe vers le futur ? L'emprunter, bien sûr ? Delphine et Aurèle, engagés par les Pontbriand afin d'entretenir leur manoir et de pourvoir à l'éducation de leur pupille, n'hésitent pas longtemps à gravir « la tourelle où l'avenir attend qu'on monte le cueillir ».

Les deux visiteurs des *Étages ultérieurs*, d'Éric Gauthier, vont de révélations en révélations au fur et à mesure qu'ils franchissent les paliers, chacun d'entre eux « couvrant » un cycle d'un an et quart. À partir de l'époque qui succède à la Seconde Guerre mondiale — où ils commencent leur exploration —, Delphine et Aurèle abordent peu à peu le XX^e siècle, puis le XXI^e... Mais qu'y a-t-il « au bout de l'après » ? Est-ce que le temps a une limite, peut-on « monter jusque dans l'éternité » ? Et pourquoi Lédonie, la fillette à qui Delphine enseigne, joue-t-elle un rôle clé dans le futur ? Pour quelles raisons l'enfant sent-elle une présence inquiétante qui *occupe* les cimes de l'avenir ?

À l'intérieur de la tourelle, ce sont les vivants qui hantent les fantômes à venir et esquissent « une danse à travers [l]es mirages ». Ils doivent décider que faire des révélations que l'avenir laisse dans son sillage. Peut-on réellement interférer avec le temps lorsqu'on connaît sa teneur, ses aboutissements ?

Les étages ultérieurs propose une réflexion stimulante sur le déterminisme ainsi que sur l'eschatologie, qui s'intéresse à la fin du monde : « Comment dire à une enfant qu'on a observé la fin des temps ? » Le récit est aussi porté par le suspense et une intrigue enveloppante. Dès les premières pages, j'ai été harponnée, à l'instar des protagonistes, par le magnétisme de la tourelle. Mes pas escortaient ceux de Delphine et d'Aurèle qui montaient vers l'avenir, l'étudiaient pour connaître ce que l'après révèle. Un ton ludique, léger, traverse l'ensemble du roman, s'attache aux renards qui passent devant le manoir. *Les étages ultérieurs* témoigne du talent de conteur d'Éric Gauthier, qui offre avec ce septième livre l'un de ses projets les plus originaux.

Le malenchamment de sainte Lucy, de Zsuzsi Gartner, est aussi une œuvre d'une profonde originalité. Ici, les révélations sont « collectionnées » involontairement par Lucy, qui devient un véritable « mur de Lamentations en chair et en os ». Mais Lucy prend peu à peu goût aux confessions qu'elle recueille, à son magnétisme mystique — à l'instar de l'attrait de l'escalier des *Étages ultérieurs*. Quoique l'éventail de secrets qu'elle se voit confier soit le plus souvent sordide, du meurtre au cannibalisme ! Ce n'est pas la faute de Lucy, « mangeuse de péchés des temps modernes ». Elle subit son « malenchamment » pénitents après pénitents. En parallèle aux confessions, la propre existence de mère indigne de Lucy se révèle tandis que l'avenir se déploie, 2022 laissant place à une invasion de grives affamées (surveillez le ciel, c'est pour bientôt !), 2023, à une sécheresse généralisée. Pendant ce temps, on découvre sous Montréal un réseau de grottes mystérieuses. Sans oublier que des plantes commencent à se confier à Lucy. Voilà qui donne un aperçu de cet ouvrage foisonnant qu'est *Le malenchamment de sainte Lucy*, roman par nouvelles complexe à résumer de manière linéaire.

Étonnant, inspiré, ce livre m'a rappelé *Maleficium*, de Martine Desjardins, publié chez le même éditeur. Et il s'agit du premier roman de l'écrivaine canadienne, qui compte toutefois plusieurs nouvelles à son actif ; sa maîtrise du format bref est manifeste. La traduction d'Éric Fontaine rend bien le style mordant, l'humour de l'autrice, tantôt subtil (« quand on fuit le loup, on tombe sur l'ours »), tantôt plus direct (« Je me nourrissais de confessions à la manière d'une chauve-souris vampire qui se repaît de bétail endormi »). Personnellement, je vais attendre que le futur soit favorable avant d'aller dans les bois ou dans les champs. À moins de tomber sur un renard au pelage étincelant.

À propos de chatoiement, *Le livre ardent*, premier roman d'Andréa Renaud-Simard, fait partie de ces récits qui laissent admiratif. L'intrigue nous plonge en territoires désolés auprès de peuples qui doivent se projeter ensemble vers un avenir incertain. Au sein de ce monde hostile, les plantes, « le dardasse », ne se livrent pas à des confidences extravagantes, comme dans *Le malenchamment de sainte Lucy*, mais envahissent le moindre centimètre vacant, les habitants disposant de peu d'espace pour coexister. Les Agnats s'entassent donc dans des édifices précaires, se connectant régulièrement à des jeux virtuels, lorsqu'ils ne visitent pas les jardins, dans lesquels le peuple des Ardents se donne parfois en spectacle. Ceux-ci, génétiquement modifiés, sont vénérés, car ils incarnent la perfection. Les Agnats doivent les admirer, car « les Agnats ont besoin de la beauté des Ardents ». Cependant, au final, « la majesté des Ardents dépend tout autant de ses admirateurs »...

Conséquemment, cette « relation » s'use, s'érode au fil des décennies tandis que la neuvième reine Ardente, l'Aînée Amira, achève son règne, à 21 ans. La beauté est en effet considérée comme particulièrement éphémère, fragile, par les Ardents. Dans ce cas, comment, génération après génération, enfanter la beauté ? Et s'il existait un après ? Des possibilités de cohabitation entre les peuples que des révélations pourraient mettre au jour ? Après tout, « s'attaquer à une Aînée, cela marque un avant, un après ».

Récit étincelant à l'image de son titre, *Le livre ardent* est soutenu par un souffle kaléidoscopique, tantôt féroce, tantôt feutré, à l'égal des vents du désert. Le style et l'intrigue fusionnent de façon harmonieuse dans cette œuvre cohérente et mature, rythmée — les courts chapitres qui mettent de l'avant différents personnages contribuent à enrichir l'action. Andréa Renaud-Simard ouvre joliment la nouvelle collection « Imaginaire » de VLB éditeur.

De quoi donner envie de tenter sa chance dans le désert comme « l'Aînée soufflée par le sable » ou de grimper vers les étages ultérieurs d'une tourelle pour sentir la texture du temps sous ses semelles. Voire de guetter les froissements de ses plantes afin de cueillir leurs confidences. C'est l'heure, je le crains : elles m'appellent. Ou est-ce le dardasse, l'ours ou le renard ? ♦



/
Auteure (roman, nouvelle),
directrice littéraire du *Sabord*
et coéditrice de la revue *Brins
d'éternité*, Ariane Gélinas se
passionne pour les littératures
de l'imaginaire.



LES ÉTAGES ULTÉRIEURS
Éric Gauthier
Alire
346 p. | 28,95\$ ♦



LE MALENCHAMMENT
DE SAINTE LUCY
Zsuzsi Gartner
(trad. Éric Fontaine)
Alto
256 p. | 27,95\$ ♦



LE LIVRE ARDENT
Andréa Renaud-Simard
VLB éditeur
368 p. | 29,95\$ ♦



UNE INCURSION DANS L'UNIVERS PALPITANT DES POMPIERS



EN LIBRAIRIE LE
16 FÉVRIER



Suis notre page [f/HpourHurtubise](https://www.facebook.com/HpourHurtubise)
pour découvrir toutes nos **nouveautés** !

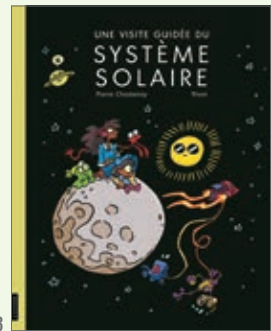
Offerts en version numérique



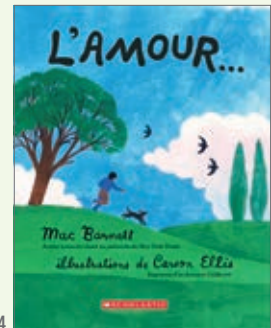
1



2



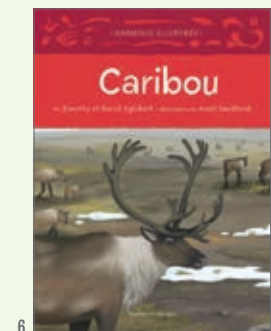
3



4



5



6

DES ALBUMS À NE PAS MANQUER

1. SUR MA ROUTE... / Wallace Edwards, Scholastic, 32 p., 19,99 \$

Le cochon de cet ouvrage est un peintre de talent. Comme Wallace Edwards, d'ailleurs. Et ce cochon nous propose une expédition dans l'antre de la création, sur les chemins qui mènent aux idées. Il prend alors la route d'un monde féérique où l'imagination est la seule limite, cherchant les voies peu empruntées et plongeant ensuite dans la ville animée, puis en ressort afin d'avoir une vue d'ensemble. Avec ces canards géants dans une mare, ces poulpes rieurs assis sur des roches, ces arbres qui bavardent entre eux et ces drôles de personnages colorés et joufflus qui jouent du tambour, le lecteur ne peut être qu'inspiré! *Dès 3 ans*

2. À L'AUTRE BOUT DE LA CHINE / Léa Decan, L'Agrume, 48 p., 27,95 \$

Ni et Cheng ont 6 ans. L'un vit dans l'agitation de Pékin, l'autre vit entre les montagnes en région éloignée. Dans cet album où le quotidien de l'un est présenté en comparaison à celui de l'autre, chaque double page permet de noter les différences majeures — et les bons côtés! — de chaque situation. Le temps de quelques jours de vacances, les deux enfants échangent leur milieu de vie. Les découvertes seront alors nombreuses: ici, les femmes sont sophistiquées et là, elles sont robustes malgré la vieillesse; ici, le petit coin est douillet et là, il est plutôt modeste; ici, c'est calme au matin et là, c'est déjà bruyant de voitures au réveil. Une belle traversée des zones rurale et urbaine d'une Chine qu'on connaît bien peu, dans un livre aux couleurs chatoyantes, invitantes et vivantes. *Dès 4 ans*

3. UNE VISITE GUIDÉE DU SYSTÈME SOLAIRE / Pierre Chastenay et Thom, La courte échelle, 48 p., 22,95 \$

En jumelant photos, petites BD et textes descriptifs, cet ouvrage documentaire propose de démystifier l'étendue de tout ce cosmos qui nous entoure et dont nous faisons partie! Une guide terrienne explique ainsi au lecteur, mais surtout à ses visiteurs extraterrestres, quelles sont les lunes, planètes et exoplanètes de notre système solaire, de même qu'une foule d'informations sur la Voie lactée, les astéroïdes et les comètes. Le livre parfait pour ceux qui veulent briller grâce à leurs connaissances du système solaire. *Dès 7 ans*

4. L'AMOUR... / Mac Barnett et Carson Ellis (trad. Isabelle Allard), Scholastic, 32 p., 24,99 \$

Un jeune garçon demande à sa grand-mère ce qu'est l'amour. Ne trouvant pas de réponse auprès d'elle, il prend la route et interroge un acteur, un chat, un menuisier, un poète, un cavalier, un soldat... Tous ont une réponse, mais jamais le petit garçon ne la comprend. Puis, en rentrant chez lui, c'est une évidence qui s'installe devant lui. Un beau texte serti d'illustrations plus réalistes que tape-à-l'œil qui donnent l'habillage parfait à ce message d'amour. *Dès 4 ans*

5. LES ANIMAUX, CES INVENTEURS / Christiane Dorion et Gosia Herba, MultiMondes, 80 p., 22,95 \$

Ce documentaire deviendra, on ose l'affirmer, un livre de chevet hautement fréquenté. C'est qu'il aborde le biomimétisme de façon ultra rigolote, avec des illustrations colorées tout aussi comiques. Par exemple, on y apprend qu'en imitant la peau des requins, des chercheurs ont créé un revêtement pour des navires et de sous-marins afin d'éviter que des crustacés s'y fixent; ou encore que la technologie de l'œil de l'aigle a été reproduite par l'humain pour fabriquer une caméra plus petite que la pointe d'un stylo! Des histoires du genre, il y en a près de quarante qui y sont présentées, et, surtout, expliquées! À lire absolument. *Dès 6 ans*

6. CARIBOU / Dorothy et David Aglukark et Amiel Sandland (trad. Olivier Bilodeau), Québec Amérique, 32 p., 12,95 \$

Issu d'une série documentaire sur les animaux de l'Arctique (*Baleine boréale*, *Bœuf musqué*, *Loup arctique*, etc.) où tout le visuel y est illustré de façon réaliste plutôt que montré en photo, *Caribou* propose aux jeunes de découvrir leur habitat, la façon dont les petits sont élevés, leur nourriture, leur dentition et bien d'autres éléments distinctifs propres à cette espèce. Les documentaires, trop peu présents dans les bibliothèques des jeunes, sont pourtant un réel plaisir pour les lecteurs plus récalcitrants et une porte vers une riche culture générale. *Dès 6 ans*



LA
MAISON
DE
L'ÉDUCATION

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE

DEPUIS 1967



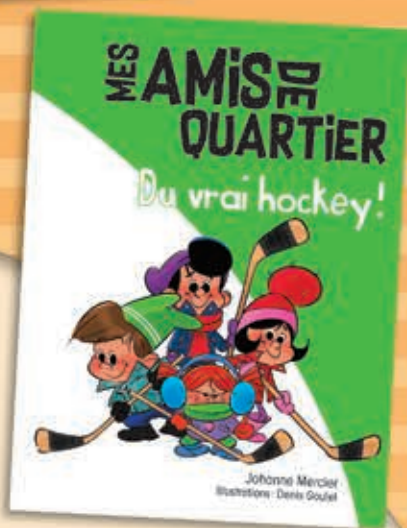
10840, avenue Millen,
Montréal (QC) H2C 0A5

T 514 384-4401



maisondeleducation.com
librairie@maisondeleducation.com
leslibraires.ca

UNE GRIFFE UNIQUE

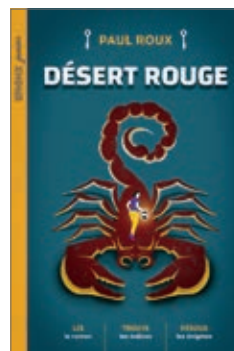


UN ESPRIT D'ÉQUIPE À TOUTE ÉPREUVE!

LE FAMEUX TANDEM
JOHANNE MERCIER
ET DENIS GOULET
À NOUVEAU RÉUNI.



www.
foulire.
com



LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. MOFO / Olivier Simard, La Bagnole, 248 p., 18,95 \$

Mofo, c'est trois ados de 16 ans qui s'enfilent des bières, fument des joints et rêvent de coucher avec des filles. Trois gars pour qui l'école n'a que bien peu d'importance et qui frôlent la délinquance. Un soir où le trio divague, Manu, le narrateur, propose de prendre la voiture de sa mère et de filer à quelque 800 kilomètres de là, dans une ville où les filles sont nombreuses. La réalité a vite fait de les rattraper et chacun est confronté aux limites de sa vision de la vie. Un roman cru, sans concession, qui ne cherche pas à édulcorer le quotidien de ceux qui prennent des chemins de traverse pour grandir. Un auteur à la plume habile, lucide et sensible, qui sait se mettre au diapason de son public. C'est magistral, touchant, bouleversant. *Dès 15 ans.* **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

2. LE SEPTIÈME ÉTAGE ET DEMI / Suzanne Aubry et Delphie Côté-Lacroix, Québec Amérique, 112 p., 24,95 \$

On découvre le monde de Camille, jeune fille de 13 ans qui vit avec sa mère Juliette. Leur univers est chamboulé lorsque sa mère reçoit un diagnostic de leucémie. C'est tante Loulou, la jumelle identique de Juliette, qui prend soin de Camille, pour qui la maladie de sa mère est toujours dans ses pensées et qui, peu à peu, s'isole pour ne pas avoir à en parler. Sa tante fait de son mieux malgré sa propre peine pour être présente pour elle. *Le septième étage et demi*, c'est l'étage où le temps s'est arrêté, où la vie de Camille et sa maman a basculé. Suzanne Aubry nous offre ici un premier roman jeunesse touchant et rempli de résilience. Les illustrations de Delphie Côté-Lacroix mettent bien en lumière toute la gamme d'émotions vécues par les personnages. Un roman pour ouvrir la discussion sur la vie, sur la mort, sur les moments difficiles. *Dès 9 ans.* **VALÉRIE MORAIS** / Côte-Nord (Sept-Îles)

3. DÉSERT ROUGE / Paul Roux, Héritage, 294 p., 19,95 \$

Ce livre vous transporte dans le nord de la Namibie, en Afrique. Rencontre avec des animaux exotiques et exploration de paysages à couper le souffle, vous vivez un magnifique voyage... jusqu'au moment où un accident vous entraîne, votre jeune sœur et vous, loin de vos parents, perdus dans le monde sauvage. Seule votre ingéniosité pourra vous guider au travers des pages de ce livre-labyrinthe, car c'est en résolvant les énigmes que vous pourrez poursuivre votre lecture. Dans cette aventure haletante écrite à la deuxième personne, Paul Roux nous donne le rôle de son personnage. La collection « Sphynx » vaut décidément la peine d'être découverte : elle offre une expérience unique à lire et à relire. *Dès 9 ans.* **LAURA BEAUDOIN** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. LES SOUCIS DE SOPHIE / Alexandra Guimont et Pascaline Lefebvre, Les 400 coups, 32 p., 16,95 \$

Si vous fréquentez notre librairie, vous avez eu la chance de la voir pépier entre les rayonnages. Elle vous a régalié de ses plus belles lectures. N'empêche, après des centaines de livres-découvertes proposés à vos enfants, elle a finalement décidé de s'adresser directement à eux. Alexandra, notre libraire jeunesse, a ici concocté un album plein de poésie sur l'acceptation de ses défauts dans un monde lisse à l'excès. Sophie ne peut s'empêcher de se ronger les ongles, habitude jugée vilaine par sa mère qui a fait de la manucure ni plus ni moins qu'une religion. Elle a tout essayé, rien n'y fait, elle ne peut s'arrêter. Jusqu'au jour où elle rencontre un violoncelliste qui joue merveilleusement malgré (grâce à ?) la fameuse tare partagée... *Dès 5 ans.* **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

5. LA COURSE DE PETITS BATEAUX / Fred Pellerin et Annie Boulanger, Sarrazine, 64 p., 28,95 \$

C'est un grand plaisir que nous fait Fred Pellerin en nous offrant son premier conte illustré. Il nous transporte dans le village bien connu de Saint-Élie-de-Caxton, pour y retrouver ses attachants personnages. Il y raconte l'histoire de la traditionnelle course de petits bateaux organisée par nul autre que Toussaint Brodeur ! Bien que cette course soit réservée aux enfants, Toussaint permet à son ami Babine, cet homme au cœur d'enfant, de vivre enfin l'expérience ! C'est une histoire de gentillesse, d'entraide, d'empathie et d'estime de soi. Mais c'est d'abord et avant tout l'histoire d'un Toussaint Brodeur au cœur d'or qui, par sa bienveillance légendaire, réussit à allumer les étoiles au fond des yeux de son ami Babine. Sans surprise, Pellerin parvient habilement à nous émerveiller, à nous faire rire et à nous émouvoir dans ce conte rempli d'humanité. Chapeau à l'illustratrice Annie Boulanger qui a su saisir l'essence de la poésie du cœur de Pellerin. *Dès 4 ans.* **ARIANE HUET** / Côte-Nord (Sept-Îles)





6



7



8



9



10

6. ROSELIONNE / Nancy B.-Pilon et Marish Papaya, Québec Amérique, 96 p., 10,95 \$

Roseline est très fière de sa longue et belle tignasse rousse. Elle aime la sentir voler dans le vent et lui chatouiller le bas du dos. Mais lorsque ses camarades de classe y mettent les doigts sans prévenir, rien ne va plus. Elle sent la chaleur lui monter aux joues et une boule se former au creux de son ventre. Ses lèvres se soudent ensemble, l'empêchant de dire quoi que ce soit. Roseline trouvera-t-elle le courage d'avouer à ses amis ce qu'elle ressent vraiment? Les astucieux plans qu'elle mettra en place l'aideront-ils à régler son problème? Nancy B.-Pilon nous présente une belle histoire de respect et de bravoure mettant en scène une petite fille attachante et débrouillarde. Un roman parfait pour vos apprentis lecteurs. *Dès 6 ans.* **LAURA BEAUDOIN** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

7. FREEDOM! / Jennifer Dalrymple et Justine Brax, Albin Michel Jeunesse, 92 p., 34,95 \$

Superbe album documentaire que celui-ci! Les illustrations sont magnifiques et témoignent d'une grande sensibilité. C'est ce qu'il fallait pour retracer l'histoire de l'Underground Railroad, ce chemin emprunté par les esclaves noirs vers la liberté pour parvenir aux États du nord ou au Canada. Par le truchement de Harriet Tubman, cette ancienne esclave qui a accompagné des milliers de personnes sur la route de l'émancipation, on découvre le fonctionnement de ce réseau et à quel point les gens risquaient leur vie pour qu'il existe. À l'aide de témoignages et de faits historiques, on fait honneur à ceux et celles qui ont œuvré dans l'ombre comme dans la lumière. Un album nécessaire qui rappelle que la liberté est aussi fragile que précieuse. *Dès 10 ans.* **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

8. MON CHAGRIN À MOI / Mylen Vigneault et Maud Roegiers, Alice jeunesse, 28 p., 23,95 \$

Nous pouvons tous éprouver du chagrin, sans trop savoir pourquoi, et cela même si on est petit! Et quand on est petit, un chagrin, ça peut être énorme. Les joies du quotidien nous soulagent momentanément, mais hélas, les journées tristounettes reviennent. Que faire alors d'un chagrin? L'ignorer, l'enfermer ou l'ensevelir: rien ne fonctionne, même pas une grosse colère! Et si justement, il fallait l'accepter et le bercer un peu, ce chagrin? Il s'adoucirait, et qui sait en quoi il pourrait se transformer! Assurément, il reviendra à l'occasion, mais sans trop insister. Bel album pour apprivoiser une inévitable grosse émotion, qu'on soit petit ou grand. *Dès 3 ans.* **LISE CHIASSON** / Côte-Nord (Sept-Îles)

9. DÉTOX / Véronique Drouin, Québec Amérique, 280 p., 22,95 \$

Après nous avoir offert le palpitant livre *Rivière-au-Cerf-Blanc*, Véronique Drouin nous revient cette fois avec un roman d'horreur. L'héroïne de *Détox*, Anaïs, se retrouvera bien malgré elle dans une retraite spirituelle au Mexique en compagnie de sa meilleure amie. Alors qu'elle devait y être uniquement comme photographe, elle sera impliquée bien au-delà de ses attentes. Comme à son habitude, l'auteure décrit brillamment l'atmosphère ainsi que les scènes horribles dont est témoin le personnage. Nous pouvons même percevoir l'odeur métallique du sang et les bruits sourds de la forêt mexicaine. Bien que l'histoire prenne son temps pour se former, le dénouement saura vous surprendre et certaines images resteront même gravées dans votre esprit. Encore une fois, Véronique Drouin a su nous offrir un roman intrigant, sanglant, où la grandeur de la nature s'oppose parfaitement à l'horreur qui s'y déroule. *Dès 13 ans.* **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

10. JE N'EN CROIS PAS MES ORTEILS! / Jimmy Poirier, Foulire, 180 p., 14,95 \$

Après avoir envié les nombreux voyages de son camarade de classe, Gabriel aurait bien voulu passer d'incroyables vacances, lui aussi. Lorsque Gabriel et son meilleur ami Albert descendent au sous-sol sans permission, une mystérieuse machine les transformera et leur fera vivre une aventure loin d'être banale. Ils seront plongés dans un tourbillon de rebondissements inattendus et déstabilisants, qui n'aura rien à envier à aucun pays lointain! Notre collègue libraire Jimmy Poirier signe ici un premier roman jeunesse original et intelligent, au vocabulaire riche, mais tout en demeurant accessible. Une bonne dose d'humour teinte l'écriture, ce qui en fait une très bonne option pour les jeunes lecteurs! *Dès 8 ans.* **CHRISTINE MUSIAL ET SES COLLÈGUES** / L'Option (La Pocatière)



JANVIER												1
2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31									



MARS												1
2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31									



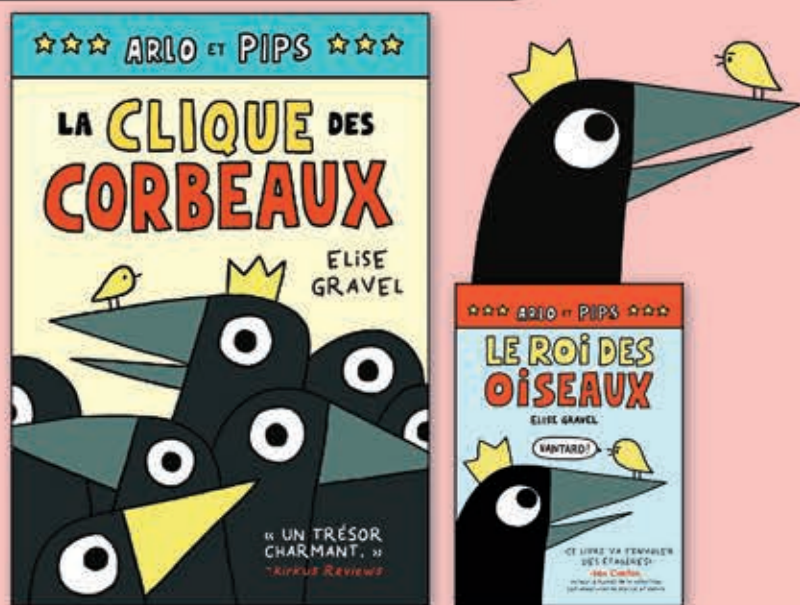
Obtenez une copie de notre tout nouveau calendrier 2022 illustré par Isabelle Arsenault!

disponible en librairie

Librairie Monet • Galeries Normandie
2752, rue de Salaberry • Mtl (QC) H3M 1L3
Tél. 514 337-4083 • 1 877 337-4083
librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca

LECTURES DE MON CŒUR...

ARLO ET PIPS SONT DE RETOUR!



LES PLUS BELLES HISTOIRES D'AMITIÉ



SCHOLASTIC



J JEUNESSE

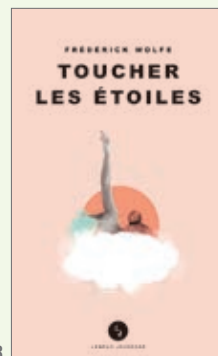
DES ROMANS À SURVEILLER



1



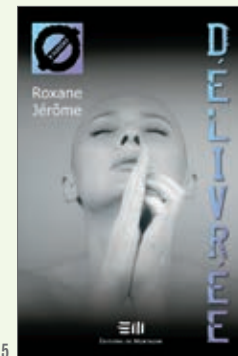
2



3



4



5

1. ALICE LERISQUE SUPER EXPLORATRICE : OPÉRATION MOUSTACHES DU DÉSERT / Jennifer Bell, Alice Lickens et Pauline Duhamel (trad. Marie Cambolieu), Albin Michel Jeunesse, 170 p., 16,95 \$

Voilà une histoire qui ne perd pas une seconde pour plonger le lecteur dans un mystère que devra résoudre Alice, agente de la SUPER (la Société ultra-protectrice des espèces rares) du haut de ses 8 ans. Un flamant nain lui transmet un message d'une haute importance: plusieurs bébés animaux ont été kidnappés en Afrique et la SUPER doit se charger de l'affaire! Une mission palpitante, égayée d'illustrations en couleurs de qualité à chaque page: un petit roman d'aventures tout à fait réjouissant! *Dès 8 ans*

2. LE PETIT GROS / Christian Lemieux-Fournier, Soulières éditeur, 96 p., 10,95 \$

Et si un écrivain, qui court chaque jour, croisait à chacune de ses sorties un de ses personnages, tout droit sorti de nouvelles qu'il a écrites? C'est ce qui arrive au protagoniste de cette histoire, à la fois surpris de la chose, mais surtout étonné de découvrir qu'il ne connaissait en fait pas du tout son personnage, lequel se dévoile lentement au coureur-créditeur. C'est le prétexte parfait, en plus, pour parler de la force de la création et de l'implication d'un auteur. Un roman qui ravira les jeunes, mais que tout adulte pourrait sans problème se mettre sous la dent avec bonheur! *Dès 13 ans*

3. TOUCHER LES ÉTOILES / Frédérick Wolfe, Leméac, 112 p., 10,95 \$

Madeleine a un grand talent, et surtout une grande passion, pour la danse. Son père lui a même installé une barre de ballet et un grand miroir dans sa chambre pour son onzième anniversaire! Mais voilà que, justement, son papa protecteur lui propose de devenir rien de moins qu'une danseuse étoile pour joindre les rangs d'une prestigieuse école de danse à Toronto. Dans ce roman d'apprentissage plein d'émotions, on subit avec Madeleine toute la pression de performance à laquelle elle doit faire face. Comment peut-on se défaire de cette pression lorsqu'elle provient de l'amour infini d'un père bien intentionné? *Dès 13 ans*

4. PIERROT AU VILLAGE DES FOUS : LE SPECTRE / Sylvie Brien, Joey Cornu Éditeur, 176 p., 14,95 \$

Dans ce roman d'aventures qui plaira aux lecteurs friands de mystères, un grand-père raconte à son petit-fils quelle étrange jeunesse il a vécue... Ça se passe en 1963, à Champvert, un village impossible à imaginer tellement il semble invraisemblable. «J'aurais préféré être mort que fou», pensera même Pierrot, le narrateur... Car comment pourrait-il autrement expliquer qu'un fantôme s'est présenté à lui? Un excellent roman, qui nous transporte dans une ruralité d'époque saupoudrée de fantastique. *Dès 10 ans*

5. DÉLIVRÉE / Roxane Jérôme, De Mortagne, 328 p., 18,95 \$

Rose rêvait d'un secondaire 5 à la hauteur des rêves des adolescents: amour, *road trip*, bal, insouciance totale... Mais voilà qu'il y a eu un moment charnière, qui a divisé sa vie en un *avant* et un *après*: avant d'apprendre qu'elle avait le cancer, et après la nouvelle... Cette tumeur, rare, qui pourrait sa vie est vorace et gagne, chaque jour, du terrain. Par chance, Rose est entourée de sa famille, de son copain, de son cousin. Ce roman de *sick lit* a tout pour faire fondre les cœurs et couler les larmes. *Dès 14 ans*

CHRONIQUE DE
SOPHIE GAGNON-ROBERGE

PLACE À LA DOUCEUR

Il faut dire que rien n'est facile dans ce livre. Et la narratrice nous prévient dès le départ : il n'y aura pas de fin heureuse. Des moments doux, de l'amitié, de l'espoir, oui, mais aussi une traque implacable, des déchirements, des trahisons. Et la mort.

Jack n'a plus le choix. Son père est en prison pour un crime qu'il a commis avec un homme crapuleux qui attend encore de récupérer sa part. Il a enterré sa mère sous la terre gelée après l'avoir découverte sans vie dans sa chambre. Les factures s'empilent et personne ne veut l'engager, lui qui vient d'une si terrible famille. Alors pour survivre, et afin de conserver la garde de son petit frère, il doit aller voir son paternel et le convaincre de lui révéler l'endroit où il a caché son magot, même si cela signifie lancer sur sa trace tous ceux qui attendent dans l'ombre.

Ava, elle, aurait pu prendre une autre décision. Rester dans l'ombre de son psychopathe de père, à l'abri de tous, sauf de lui. Mais voilà, Jack a été bienveillant à son égard et elle s'en souvient. Plus que tout, elle rêve de vivre, d'aimer. Même si on lui a répété depuis sa naissance que ce qu'elle met dans son cœur lui « fera mal ».

Et même si la fin est brutale, si les souvenirs sont douloureux, elle ne regrette rien.

Tout de force de l'autrice Cory Anderson tant dans la forme que dans le fond, *Le fracas et le silence* présente une histoire sombre, difficile, mais portée aussi par des personnages plus grands que nature et pris dans une vie qui ne leur fait pas de cadeaux. Des enfants de parents qui ont bifurqué de la route habituelle, mais qui ont pourtant développé une empathie, une bienveillance et une résilience surprenantes, d'autant plus mises en évidence par la froideur et la rationalité des adultes qui les traquent.

« D'où sont venues tes strates, tes courbes et tes aspérités ? Tes endroits doux et sauvages ? La lumière et l'obscurité profonde et sacrée. Les vallées et les falaises de ton âme. Le fracas et le silence. »

Roman pour grands lecteurs avisés, *Le fracas et le silence* est complexe en raison de sa temporalité spiralaire et de sa forme, Ava prenant la parole à chaque début de chapitre alors que la suite est narrée par un regard extérieur. La finale est aussi particulièrement réussie, époustouflante dans l'écho qu'elle fait à l'ensemble du roman tout en nous laissant sur le bout de notre chaise, aux prises avec le fracas de notre propre silence, avec les souvenirs de ces personnages qui auraient mérité plus de doux.

Il m'arrive de finir un livre en larmes, que ce soit en pleine journée ou au milieu de la nuit. Parce que la fin est trop belle, trop triste ou encore parce que la structure de l'intrigue est particulièrement efficace et me réserve une pépite pour la dernière page. Ou un peu de tout ça, comme ce fut le cas avec *Le fracas et le silence*.

De la douceur, c'est exactement ce dont j'avais besoin après cette lecture et je me suis ainsi offert un précieux moment avec deux œuvres fort différentes, mais qui ont en commun d'amener un sourire aux lèvres à ceux qui les parcourent.

La société des dragons-thé y arrive même simplement avec l'illustration de sa couverture, délicate et toute en rondeur, avec son duo de personnages principaux, deux filles en manque de confiance qui trouveront de la force dans leur amitié et dans leur lien avec ces curieuses créatures que sont les dragons-thé, des êtres sensibles qui produisent des feuilles d'une grande richesse.

L'intrigue entraîne ses lecteurs dans un univers de *fantasy* un peu mielleux, mais parfait pour qui a besoin d'un moment hors du temps. On y rencontre Greta, future forgeronne, qui sauve un dragon-thé et fait ainsi la connaissance d'une bande de personnages atypiques.

Divisée en quatre parties comme autant de saisons et complétée par un dossier d'information sur les dragons-thé, cette bande dessinée se distingue aussi par la diversité qu'elle met de l'avant, de façon tout à fait naturelle, la lenteur (sans ennui) de son intrigue, en plus de son graphisme attrayant. L'ensemble fait l'effet d'une tasse de thé chaude et réconfortante lors d'une journée de neige.

Quant à *La boîte aux lettres*, le dernier récit de Pierrette Dubé illustré par Aurélien Galvan est plus dans la couleur franche et moins dans la nuance, mais il se révèle aussi être une précieuse lecture pour des moments gris. Difficile de ne pas craquer pour Octave, ce petit chien qui est un peu triste au départ et pense qu'une missive pourrait lui remonter le moral. Pour lancer sa correspondance, il aura donc besoin d'une boîte aux lettres et d'une cousine (heureusement, il peut emprunter celle d'Alfred). Ne lui reste ensuite qu'à envoyer la première lettre. Mais laquelle ?

Tout le plaisir de cet album aux illustrations texturées se situe dans le fait qu'Alfred prend vraiment l'idée de la correspondance au pied de la lettre, et échange tout d'abord avec Winifred de simples lettres. Astucieux, *La boîte aux lettres* est d'autant plus amusant que son lecteur peut aussi, au fil des pages, ouvrir les correspondances. Un livre à partager avec les petits et les grands et qui peut, en plus de faire du bien à ceux qui le lisent, donner envie à certains de s'échanger des lettres, peu importe le sens donné à ces mots ! ♦



/
Enseignante de français au
secondaire devenue auteure
en didactique, formatrice
et conférencière, Sophie
Gagnon-Roberge est
la créatrice et rédactrice
en chef de Sophielit.ca.



LE FRACAS ET LE SILENCE
Cory Anderson
(trad. Claire-Marie Clévy)
Pocket Jeunesse
396 p. | 34,95\$ ♦



LA SOCIÉTÉ DES
DRAGONS-THÉ
K. O'Neill
(trad. Nicholas Aumais)
Bayard Canada
72 p. | 24,95\$ ♦



LA BOÎTE AUX LETTRES
**Pierrette Dubé
et Aurélien Galvan**
La courte échelle
32 p. | 19,95\$ ♦

© Prune Paycha

ENTREVUE

Catherine Ocelot

Fil-de-fériste entre rire et tristesse

NOTRE
ARTISTE EN
COUVERTURE

Il y a une part de mélancolie que l'on retrouve dans la plupart de vos œuvres. En quoi cette thématique vous est-elle chère et comment arrivez-vous à la mettre en forme pour les lecteurs ?

Est-ce que c'est de la mélancolie ? De l'humour un peu triste ? Dans mon travail, je me sens souvent sur cette fine ligne qui se situe à la frontière du rire et de la tristesse, sans pour autant verser ni dans l'un ni dans l'autre. Je ne pense pas avoir un tempérament mélancolique, mais c'est vrai que c'est difficile de parler du monde dans lequel on vit sans ressentir de la tristesse... C'est peut-être pour ça que je contrebalance avec de l'humour, pour créer un équilibre qui me permet de continuer à avancer ! Ce n'est pas un choix conscient, c'est quelque chose qui se fraye un chemin à travers mes histoires...

Vous signez la couverture de cette édition par une illustration qui montre que lire peut soigner. Vous avez également étudié en art-thérapie. En quoi la BD peut-elle aider, en matière de santé, quelqu'un selon vous ?

J'essaie d'être vigilante et d'éviter le repli sur moi-même, d'autant plus que c'est quelque chose qui peut être insidieux et s'introduire plus facilement avec l'âge. Si je suis tournée vers l'extérieur, à ce qui est différent de moi, à tout ce que je ne sais pas, mieux je me comprends et mieux je comprends les autres. Être ouvert à l'extérieur me semble être une condition importante pour être en santé et la littérature est un formidable outil pour aider à y arriver.

***Symptômes* aborde des sujets profonds, notamment la façon dont le passé et nos relations nous façonnent, ou les difficultés à prendre soin de soi avec bienveillance. Plusieurs métaphores imagées, d'ailleurs, viennent mettre le tout en évidence. Pour écrire une telle BD, il faut donc qu'une grande réflexion ait eu lieu en amont, non ?**

Oui, ça fait très longtemps que je me questionne sur ce qui nous garde en santé et ce qui nous rend malades, en particulier à travers le prisme de nos relations. Que ce soit celles qu'on entretient avec soi-même ou avec les autres, je m'interroge sur l'impact physique et psychique qu'elles peuvent avoir. Trop manger pour enterrer la méchanceté de quelqu'un envers soi, faire de l'insomnie à cause d'un souper désagréable, retrouver l'appétit grâce à la visite d'une amie avec laquelle on a beaucoup ri... je m'intéresse à tout ce que le corps peut mettre en scène et aux conséquences physiques de nos interactions. La bienveillance envers soi, pour moi, c'est de prendre le temps de respirer, c'est d'arriver à identifier comment je me sens, où je suis. Ça me permet de me *grounder*, d'être disponible et présente non seulement pour moi-même, mais aussi pour les autres. Être ouvert aux autres, c'est d'ailleurs un des principes importants des groupes de soutien du type Alcooliques Anonymes et compagnie : l'écoute est un facteur qui contribue au rétablissement. Dans *Symptômes*, les personnages se réunissent dans le groupe *Solitudes Anonymes*.

En explorant dans *Symptômes* les possibles de ce qui nous guérit autant que ceux de ce qui nous rend malades, avez-vous réussi à apaiser vos questionnements ou vos angoisses ? Croyez-vous que les lecteurs y trouveront également certaines réponses (notamment grâce aux conseils qu'offrent les différents personnages, comme boire des tisanes, nourrir les bons parasites, éviter de penser au corps, trouver sa mère intérieure, viser « l'acceptation totale », etc.) ?

Je n'ai pas l'impression d'offrir de réponses ou de recettes concrètes, mais peut-être que les lecteurs et lectrices y verront des pistes de réflexion pour l'écoute et l'introspection ? En ce qui me concerne, je pense qu'au fil de mes explorations sur le sujet, ma vision de la santé et de la maladie a évolué : je ne vois plus les choses de façon binaire. Être en santé, être malade, ça veut dire quoi au juste ? Qui peut véritablement se dire en santé ? Est-ce qu'on est en santé si on fait de l'insomnie ? Si on fait du déni, ou si on est obsédé par notre poids ? Voir les choses de façon tranchée santé/maladie, être bien/être mal, ça me semble limité et il y a une forme de jugement ou de pression qui se manifeste rapidement lorsque je réfléchis aux choses ainsi. J'ai été hypocondriaque pendant plusieurs années, il m'arrive de l'être encore parfois, on n'est jamais tranquille quand on est paralysé par la peur de tomber malade : ça peut arriver du jour au lendemain ! Ce qui m'intéresse désormais c'est de trouver un équilibre, éviter de voir la maladie comme une menace prête à surgir...





Une scène est particulièrement forte dans votre BD : celle où une dame se rend, à la demande du Département de la solitude, au laboratoire des rêves et cauchemars pour y déposer, à des fins d'analyse, un étrange (beau) rêve qu'elle a fait. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'explorer cette facette onirique ?

Dans le livre, je m'intéresse à ce qui se passe à l'intérieur, aux métaphores du corps et au dialogue que l'on peut avoir avec soi. Pour moi, les rêves sont l'aspect le plus magique et mystérieux de ce qui nous constitue. C'est une porte qui mène à notre inconscient, invisible mais présent, qui travaille pour nous. Ils nous envoient des messages (rêves, pensées, idées) souvent sous forme d'énigmes ou encore ils transforment des problèmes en symboles agréables afin que nous puissions rester bien endormis et nous reposer. Lorsque l'on est préoccupé, malade, traumatisé, les rêves le reflètent; ils se brisent... Puisque le personnage de Mireille prend le chemin de la découverte de soi, ça me semblait tout naturel qu'elle entre en contact avec son monde onirique.

La vie d'artiste (Mécanique générale), votre précédente BD publiée en 2018 qui posait également beaucoup de questions en profondeur et révélait un rapport amour-haine avec la création artistique, a récemment été traduite vers l'anglais. Qu'aimeriez-vous que le public anglophone retienne de cette publication ?

La vie d'artiste, c'était l'aboutissement d'une réflexion sur mon travail, la quête de ma propre voix et mon désir de m'assumer... J'explorais mon désir d'exister parmi les autres voix qui m'entourent, et je me demandais comment faire pour être artiste à travers tout ce qui constitue la vie quotidienne. Peut-être que le public retiendra qu'il y a des solutions alternatives au mythe de l'artiste tourmenté, seul dans sa cabane avec sa bouteille d'alcool! Peut-être que les gens retiendront qu'avoir une voix, ce n'est pas nécessairement parler plus fort ou avec une grande assurance; qu'on peut être de bonne humeur et être artiste, qu'on peut se préoccuper des autres tout en travaillant sur ses œuvres...

Pendant un an, vous avez déambulé dans la Cinémathèque de Montréal afin d'en tirer des mises en récit dessinées, tirées de vos rencontres avec les cinéphiles et basées sur vingt-quatre films. Quel lien voyez-vous entre votre travail de bédéiste et l'art cinématographique ? Que vous a apporté cette expérience ?

Les relations sont au cœur de mon travail en général et cette résidence fut une expérience très riche qui m'a beaucoup apporté, tant sur le plan des discussions que j'ai eues avec les spectateurs que de la découverte des œuvres cinématographiques. Pour moi, plonger dans une bande dessinée, c'est un peu comme plonger dans un film, c'est entrer dans l'univers d'une autre personne... Être touché par une œuvre, c'est être touché par un être humain, sa pensée, son expérience. En faisant ce projet pour la cinémathèque, je souhaitais explorer les façons dont les œuvres d'art se répercutent non seulement chez moi, mais aussi chez les autres. Il y a même quelques histoires qui sont nées de cette résidence et qui ont trouvé leur place dans *Symptômes*.

Vous avez signé des chroniques illustrées pour *La Presse* de 2019 à 2020. Quelles étaient les joies de cette collaboration et quelles en étaient les limites ?

J'ai adoré relever ce défi, collaborer avec un journal, c'était nouveau pour moi et l'accueil était très chaleureux. C'est certain, c'est un exercice qui m'a poussée à penser mes sujets autrement; quand je crée pour mes livres, je suis concentrée sur l'histoire en elle-même, les lecteurs et lectrices sont absents de mes pensées et surtout, j'ai tout mon temps. Pour un journal, c'est un peu plus compliqué d'oublier le public! Créer sous pression m'a permis d'explorer de nouvelles zones, j'ai trouvé ça très stimulant. J'aurais aimé poursuivre l'expérience, mais nous avons dû interrompre cette collaboration à cause de la pandémie qui est venue bousculer les plans du journal... ♦

EN VITRINE



1

1. **47 CORDES (T. 1)** /
Timothé Le Boucher, Glénat, 400 p., 39,95 \$

Toujours dans un scénario bien mené, dense, Timothé Le Boucher revient avec une histoire qui joue dans les mêmes eaux que son excellent *Ces jours qui disparaissent*, soit l’identité, la fascination, les codes du désir et l’obsession. Ici, des opposés s’affrontent à même les personnages principaux : un harpiste nommé Ambroise, rigide, et une métamorphose amoureuse de lui et sans limites pour le conquérir, peu importe la forme qu’elle devra incarner. C’est une ambitieuse BD de 400 pages, aux planches magnifiques et aux sous-histoires multiples et intrigantes.



2

2. **LES CONTRACEPTÉS : ENQUÊTE SUR LE DERNIER TABOU** / Guillaume Daudin, Stéphanie Jourdain et Caroline Lee, Steinkis, 144 p., 33,95 \$

Pourquoi la contraception ne serait-elle qu’une affaire de femmes? Après tout, faire l’amour, ça se fait à deux, non? Un journaliste aux enquêtes judiciaires pour l’Agence France-Presse et le rédacteur en chef du numérique de France Inter ont mis en commun leur curiosité et leurs efforts pour offrir cette BD-documentaire, retraçant notamment les différents stades d’évolution et possibilités qu’a connus l’ère contemporaine en matière de contraception hormonale. Constat: la contraception masculine fut une révolution possible, mais avortée. En bons journalistes, le duo a rendu visite à l’inventeur du slip chauffant, à un groupe d’hommes « contraceptés » et à la ministre déléguée à la citoyenneté. Un ouvrage qui nous rappelle qu’il ne faut rien tenir pour acquis, et que la science est parfois encore un peu trop genrée...



3

3. **UN PARIS POUR DALLAIRE** /
Marc Tessier et Siris, La Pastèque, 120 p., 32,95 \$

Hommage au peintre figuratif québécois Jean-Philippe Dallaire (et à l’histoire de l’art au Québec), cet album biographique retrace la vie d’un artiste trop méconnu ici, et pourtant reconnu pour son grand talent. Un peintre qui a côtoyé la misère, dont le travail a été influencé par la religion, qui a étudié à Paris, s’est fait enfermer dans un camp de travail par les Allemands et y est resté jusqu’à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Un peintre qui est devenu animateur à l’ONF, avant de finalement retourner — et mourir en 1965 — en France. Le colossal travail du duo de bédéistes culmine en une somme de recherches fouillées, des dessins colorés et hautement vivants, à l’image du peintre mis de l’avant.



1



2



3



4



5

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. **LES PHYLACTERRIBLES (T. 1) : LE GRIMOIRE SECRET** /
Alex S. Girard et Rig, Éditions Michel Quintin, 64 p., 16,95 \$

Que faire lorsqu’on souffre du syndrome de la page blanche? S’aventurer dans un labyrinthe pour y surmonter de dangereuses épreuves, bien sûr. C’est du moins la solution que vous proposent Alex S. Girard et Rig dans cette bande dessinée aussi humoristique qu’éducative. Incarnant leur propre rôle et armés de leur crayon, les bédéistes devront repousser les limites de leur imagination pour franchir les obstacles et retrouver la sortie en un seul morceau. Les enfants adoreront ces illustrations expressives et ces répliques rigolotes. Une bande dessinée ludique où le dessin et la créativité sont à l’honneur, un incontournable à avoir dans sa bibliothèque. *Dès 9 ans.* **LAURA BEAUDOIN** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

2. **BUTTERFLY BEAST (T. 1)** / Yuka Nagate et Ryoko Akiyama (trad. Yohan Leclerc), Mangetsu, 192 p., 12,95 \$

Japon, début de l’ère Edo. Les guerres féodales étant terminées, nombre de combattants et d’espions se retrouvent à présent désœuvrés. Si certains se font une nouvelle vie, d’autres, avides d’action et de sang, sombrent dans la criminalité. Ochô, courtisane dans le quartier des plaisirs de Yoshiwara, est en fait une ancienne shinobi qui a pour mission de traquer et d’éliminer ceux qui se sont détournés de la voie. Honneur, combats, jeux de pouvoir et trahisons: Yuka Nagate nous restitue tout cela avec des planches superbes. Une héroïne forte et déterminée, une histoire prenante, une beauté et une puissance des croquis. Si vous avez aimé *L’habitant de l’infini* ou *Lady Snowblood*, courez lire ce splendide manga! Il sort vraiment du lot. **NADIA PICARD** / Morency (Québec)

3. **DANS LA TÊTE DE SHERLOCK HOLMES (T. 2) : L’AFFAIRE DU TICKET SCANDALEUX** /
Cyril Lieron et Benoît Dahan, Ankama, 50 p., 26,95 \$

Je la referme à l’instant et je n’en crois pas mes yeux. Jamais je n’ai tenu entre mes mains une œuvre aussi proche de la perfection. Un graphisme époustouflant, des tours de prestidigitation dans la manipulation du livre (d’heureux augure, me direz-vous!), révélant une originalité sans borne, une intrigue captivante, menée de main de maître, digne du célèbre locataire du 221B Baker Street. *L’affaire du ticket scandaleux*, suite et fin, où le fil d’Ariane déroulé par Sherlock Holmes nous entraîne, de théâtres en docks, à travers l’hallucinant mental du détective. Tels des investigateurs parcourant le plan de Londres, nous participons à cette intelligente aventure par le petit bout de la lorgnette, dans la tête de Sherlock Holmes. CQFD. **NADIA PICARD** / Morency (Québec)

4. **BDQ : HISTOIRE DE LA BANDE DESSINÉE AU QUÉBEC** / Michel Viau, Station T, 400 p., 39,95 \$

Vous serez d’accord avec moi : nous vivons un âge particulier pour la bande dessinée québécoise. Beaucoup de styles et de genres différents, pour tous les âges, et de qualité remarquable! Les ventes sont impressionnantes et font de l’ombre aux ventes de BD hors Québec. Quand même! Mais quelles sont vos connaissances en matière de bande dessinée québécoise? À quand remonte la première planche à bulles? Qui sont Albéric Bourgeois ou Albert Chartier? Qui est le père Ladébauche et celui d’Onésime? Michel Viau nous livre un travail remarquable dans l’histoire de la bulle au Québec, et, par la bande, du Québec même! Je ne pensais pas que cette histoire était aussi riche et passionnante. Essayez, vous verrez bien! Maintenant, j’attends avec impatience le prochain tome. **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

5. **RENÉ.E AUX BOIS DORMANTS** / Elene Usdin, Sarbacane, 268 p., 62,95 \$

J’aime ce type de bande dessinée dont j’aimerais avoir chaque case sur mes murs à la maison. C’est riche, beau, profond... Je pourrais les regarder des heures et des heures. De plus, cette BD survole une réalité qui n’est pas souvent évoquée dans le monde autochtone du XX^e siècle, à savoir l’adoption des enfants par des familles blanches pour mieux les assimiler à nos coutumes. René se pose des questions sur son identité: pourquoi n’est-il pas aussi blanc et blond que sa mère? Hypersensible, il voyage dans ses rêves pour savoir, en cherchant sa doudou, qui il ou elle est. *René.e aux bois dormants* est une œuvre gigantesque, de toute beauté. C’est poétique et onirique, c’est une fresque émouvante, touchante et, il faut le souligner, historique. **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

bayard



EN MARS, participez au

MOIS

des magazines

JEUNESSE



4 000\$
en prix
à gagner!

Feuilletez **gratuitement**
nos magazines
+ **Concours et défis**
en ligne!

1^{er} PRIX

Un REEE* d'une valeur de 3 000 \$

offert par **KALEIDO**

*Régime enregistré d'épargne-études.

2^e PRIX (Valeur de 650\$)

Un Ipad + un ensemble de magazines
et livres de Bayard Canada

3^e PRIX (Valeur de 350\$)

Un ensemble de magazines et livres
de Bayard Canada



-15%
sur nos
abonnements!

Pour tous les détails :
L'offre se termine le 31 mars 2022.

bayardjeunesse.ca/LIB

Les librairies

ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

AU BOULON D'ANCRAGE
100, rue du Terminus Ouest
Rouyn-Noranda, QC J9X 6H7
819 764-9574
librairie@tlb.sympatico.ca

DU NORD
51, 5^e Avenue Est
La Sarre, QC J9Z 1L1
819 333-6679
info@librairiedunord.ca

EN MARGE
25, av. Principale
Rouyn-Noranda, QC J9X 4N8
819 764-5555
librairie@fontainedesarts.qc.ca

LA GALERIE DU LIVRE
769, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1S8
819 824-3808
galeriedulivre@cablevision.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — AMOS
82, 1^{re} Avenue Est, local 030
Amos, QC J9T 4B2
819 732-5201
papcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — VAL-D'OR
858, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1T2
819 824-2721
librairievd@papcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — MALARTIC
734, rue Royale
Malartic, QC J0Y 1Z0
819 757-3161
malartic@papcom.qc.ca

SERVICE SCOLAIRE HAMSTER
150, rue Perreault Est
Rouyn-Noranda, QC J9X 3C4
819 764-5166

SERVIDEC
26H, rue des Oblats Nord
Ville-Marie, QC J9V 1J4
819 629-2816 | 1 888 302-2816
logitem.qc.ca

BAS-SAINT-LAURENT L'ALPHABET
120, rue Saint-Germain Ouest
Rimouski, QC G5L 4B5
418 723-8521 | 1 888 230-8521
alpha@lalphabet.qc.ca

LA CHOUETTE LIBRAIRIE
483, av. Saint-Jérôme
Matane, QC G4W 3B8
418 562-8464
chouettelib@gmail.com

DU PORTAGE
Centre comm. Rivière-du-Loup
298, boul. Thériault
Rivière-du-Loup, QC G5R 4C2
418 862-3561 | portage@bellnet.ca

L'HIBOU-COUP
1552, boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli, QC G5H 2V8
418 775-7871 | 1 888 775-7871
hibocou@globetrotter.net

J.A. BOUCHER
230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup, QC G5R 3A7
418 862-2896
libjaboucher@qc.aira.com

LIBRAIRIE BOUTIQUE VÉNUS
21, rue Saint-Pierre
Rimouski, QC G5L 1T2
418 722-7707
librairie.venus@globetrotter.net

L'OPTION
Carrefour La Pocatière
625, 1^{re} Rue, Local 700
La Pocatière, QC G0R 1Z0
418 856-4774
liboptio@bellnet.ca

CAPITALE-NATIONALE BAIE SAINT-PAUL
Centre commercial Le Village
2, ch. de l'Équerre
Baie-St-Paul, QC G3Z 2Y5
418 435-5432
marie-claude@librairiebaiestpaul.com

CHARBOURG
Carrefour Charlesbourg
8500, boul. Henri-Bourassa
Québec, QC G1G 5X1
418 622-8521

DONNACONA
325, rue de l'Église, local 31
Donncona, QC G3M 2A2
418 285-2120

HANNENORAK
87, boul. Bastien
Wendake, QC G0A 4V0
418 407-4578
librairie@hannenorak.com

LA LIBERTÉ
1073, route de l'Église
Québec, QC G1V 3W2
418 658-3640
info@librairielaliberte.com

MORENCY
657, 3^e Avenue
Québec, QC G1L 2W5
418 524-9909
morency.leslibraires.ca

PANTOUTE
1100, rue Saint-Jean
Québec, QC G1R 1S5
418 694-9748

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, QC G1K 3A9
418 692-1175

VAUGEOIS
1300, av. Maguire
Québec, QC G1T 1Z3
418 681-0254
librairie.vaugeois@gmail.com

CENTRE-DU-QUÉBEC BUROPRO | CITATION
765, boul. René-Lévesque
Drummondville, QC J2C 0G1
819 478-7878
buropro@buropro.qc.ca

BUROPRO | CITATION
505, boul. Jutras Est
Victoriaville, QC G6P 7H4
819 752-7777
buropro@buropro.qc.ca

CHAUDIÈRE-APPALACHES CHOUINARD
1100, boul. Guillaume-Couture
Lévis, QC G6W 0R8
418 832-4738
chouinard.ca

L'ÉCUYER
Carrefour Frontenac
805, boul. Frontenac Est
Thetford Mines, QC G6G 6L5
418 338-1626

FOURNIER
71, Côte du Passage
Lévis, QC G6V 5S8
418 837-4583
commande@librairiehofournier.ca

LIVRES EN TÊTE
110, rue Saint-Jean-Baptiste Est
Montmagny, QC G5V 1K3
418 248-0026
livres@globetrotter.net

SÉLECT
12140, 1^{re} Avenue,
Saint-Georges, QC G5Y 2E1
418 228-9510 | 1 877 228-9298
libselec@globetrotter.qc.ca

CÔTE-NORD A À Z
79, Place LaSalle
Baie-Comeau, QC G4Z 1J8
418 296-9334 | 1 877 296-9334
librairieaz@cgocable.ca

CÔTE-NORD
637, avenue Brochu
Sept-Îles, QC G4R 2X7
418 968-8881

ESTRIE APPALACHES
88, rue Wellington Nord
Sherbrooke, QC J1H 5B8
819 791-0100

BIBLAIRIE GGC LTÉE
1567, rue King Ouest
Sherbrooke, QC J1J 2C6
819 566-0344 | 1 800 265-0344
administration@biblairie.qc.ca

BIBLAIRIE GGC LTÉE
401, rue Principale Ouest
Magog, QC J1X 2B2
819 847-4050
magog@biblairie.qc.ca

MÉDIASPAUL
250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke, QC J1E 2B9
819 569-5535
librairie.sherbrooke@mediaspaul.qc.ca

GASPÉSIE—ÎLES-DE-LA-MADELEINE ALPHA
168, rue de la Reine
Gaspé, QC G4X 1T4
418 368-5514
librairie.alpha@cgocable.ca

L'ENCRE NOIRE
5B, 1^{re} Avenue Ouest
Sainte-Anne-des-Monts, QC
G4V 1B4
418 763-5052
librairielencrenoire@gmail.com

LIBER
166, boul. Perron Ouest
New Richmond, QC G0C 2B0
418 392-4828
liber@globetrotter.net

LANAUDIÈRE LULU
2655, ch. Gascon
Mascouche, QC J7L 3X9
450 477-0007
administration@librairielulu.com

MARTIN INC.
Galleries Joliette
1075, boul. Firestone, local 1530
Joliette, QC J6E 6X6
450 394-4243

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
144, rue Baby
Joliette, QC J6E 2V5
450-757-7587
livres@lepapetier.ca

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
403, rue Notre-Dame
Repentigny, QC J6A 2T2
450 585-8500
mosaïque.leslibraires.ca

RAFFIN
86, boul. Brien, local 158A
Repentigny, QC J6A 5K7
450 581-9892

LAURENTIDES L'ARLEQUIN
4, rue Lafleur Sud
Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
450 744-3341
churon@librairiearlequin.ca

CARCAJOU
401, boul. Labelle
Rosemère, QC J7A 3T2
450 437-0690
carcajourosemere@bellnet.ca

CARPE DIEM
814-6, rue de Saint-Jovite
Mont-Tremblant, QC J8E 3J8
819 717-1313
info@librairiecarpediem.com

PAPETERIE DES HAUTES-RIVIÈRES
532, de la Madone
Mont-Laurier, QC J9L 1S5
819 623-1817
info@papeteriehr.ca

STE-THÉRÈSE
1, rue Turgeon
Sainte-Thérèse QC J7E 3H2
450 435-6060
info@elst.ca

LAVAL CARCAJOU
3100, boul. de la Concorde Est
Laval, QC H7E 2B8
450 661-8550
info@librairiecarcajou.com

MARTIN INC. | SUCCURSALE LAVAL
1636, boul. de l'Avenir
Laval, QC H7S 2N4
450 689-4624
librairiemartin.com

MAURICIE L'EXÈDRE
910, boul. du St-Maurice,
Trois-Rivières, QC G9A 3P9
819 373-0202
exedre@exedre.ca

POIRIER
1374, boul. des Récollets
Trois-Rivières, QC G8Z 4L5
(819) 379-8980
info@librairiepoirier.ca

647, 5^e Rue de la Pointe
Shawinigan QC G9N 1E7
819 805-8980
shawinigan@librairiepoirier.ca

MONTÉRÉGIE ALIRE
17-825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, QC J4K 2V1
450 679-8211
info@librairie-alire.com

AU CARREFOUR
Promenades Montarville
1001, boul. de Montarville,
Local 9A
Boucherville, QC J4B 6P5
450 449-5601
au-carrefour@hotmail.ca

AU CARREFOUR
Carrefour Richelieu
600, rue Pierre-Caisse, bur. 660
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1M1 | 450 349-7111
llie.au.carrefour@qc.aira.com

BOYER
10, rue Nicholson
Salaberry-de-Valleyfield, QC
J6T 4M2
450 373-6211 | 514 856-7778

BURO & CIE.
2130, boul. René-Gaultier
Varennes, QC J3X 1E5
450 652-9806
librairie@procurerivesud.com

BUROPRO | CITATION
600, boul. Sir-Wilfrid-Laurier
Belœil, QC J3G 4J2
450 464-6464 | 1 888 907-6464
librairiecitation.com

BUROPRO | CITATION
40, rue Évangeline
Granby, QC J2G 6N3
450 378-9953

BUROPRO CITATION | SOLIS
Galleries Saint-Hyacinthe
320, boul. Laframboise
Saint-Hyacinthe, QC J2S 4Z5
450 778-9564
buropro@buropro.ca

LE FURETEUR
25, rue Webster
Saint-Lambert, QC J4P 1W9
450 465-5597
info@librairielefureteur.ca

L'INTRIGUE
415, av. de l'Hôtel-Dieu
Saint-Hyacinthe, QC J2S 5J6
450 418-8433
info@librairielintrigue.com

LARICO
Centre commercial
Place-Chambly
1255, boul. Périgny
Chambly, QC J3L 2Y7
450 658-4141
infos@librairielarico.com

LIBRAIRIE ÉDITIONS VAUDREUIL
480, boul. Harwood
Vaudreuil-Dorion, QC J7V 7H4
450 455-7974 | 1 888 455-7974
libraire@editionsvaudreuil.com

MODERNE
1001, boul. du Séminaire Nord
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1K1 | 450 349-4584
librairiemoderne.com
service@librairiemoderne.com

LE REPÈRE
243, rue Principale
Granby, QC J2G 2V9
450 305-0272

MONTREAL ASSELIN
5580, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1G 2T2
514 322-8410

AUX QUATRE POINTS CARDINAUX
551, rue Ontario Est
Montréal, QC H2L 1N8
514 843-8116

BERTRAND
430, rue Saint-Pierre
Montréal, QC H2Y 2M5
514 849-4533
bertrand@librairiebertrand.com

DE VERDUN
4750, rue Wellington
Verdun, QC H4G 1X3
514 769-2321
lalibrariedeverdun.com

LIVRESSE
2671, rue Notre-Dame Ouest
Montréal, QC H3J 1N9
514 819-2274
info@librairielivresse.com

LES PASSAGES
1225, rue Notre-Dame
Lachine, QC H8S 2C7
514 819-2275
info@librairielespassages.com

DRAWN & QUARTERLY
211, rue Bernard Ouest
Montréal, QC H2T 2K5
514 279-2224

DU SQUARE
3453, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L1
514 845-7617
librairiedusquare@librairiedusquare.com

1061, avenue Bernard
Montréal, QC H2V 1V1
514 303-0612

L'EUGUÉLIONNE
1426, rue Beaudry
Montréal, QC H2L 3E5
514 522-4949
info@librairieleuguelionne.com

FLEURY
1169, rue Fleury Est
Montréal, QC H2C 1P9
438 386-9991
info@librairiefleury.com

GALLIMARD
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
514 499-2012
gallimardmontreal.com

LIBRAIRIE MICHEL FORTIN
3714, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L7
514 849-5719 | 1 877 849-5719
mfortin@librairiemichelfortin.com

LA LIVRERIE
1376, rue Ontario Est
Montréal, QC H2L 1S1
438 476-6647
info@lalivrerie.com

LA MAISON DE L'ÉDUCATION
10840, av. Millen
Montréal, QC H2C 0A5
514 384-4401
librairie@maisondeleducation.com

LA MAISON DES FEUILLES
1235, rue Bélanger
Montréal, QC H2S 1H7
438 375-1745

Procurez-vous le bimestriel *Les libraires* gratuitement dans l'une des librairies indépendantes ci-dessous.

MÉDIASPAUL
3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1H 1L1
514 322-7341
clientele@mediaspaul.qc.ca

MONET
Galeries Normandie
2752, rue de Salaberry
Montréal, QC H3M 1L3
514 337-4083
librairiemonet.com

PAULINES
2653, rue Masson
Montréal, QC H1Y 1W3
514 849-3585
libpaul@paulines.qc.ca

PLANÈTE BD
4077, rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M7
514 759-9800
info@planetebd.ca

LE PORT DE TÊTE
262, av. Mont-Royal Est
Montréal, QC H2T 1P5
514 678-9566
librairie@leportdetete.com

RAFFIN
Plaza St-Hubert
6330, rue Saint-Hubert
Montréal, QC H2S 2M2
514 274-2870
Place Versailles
7275, rue Sherbrooke Est
Montréal, QC H1N 1E9
514 354-1001

ULYSSE
4176, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2W 2M5
514 843-9447

560, av. du Président-Kennedy
Montréal, QC H3A 1J9
514 843-7222
guidesulysse.ca

ZONE LIBRE
262, rue Sainte-Catherine Est
Montréal, QC H2X 1L4
514 844-0756
zonelibre@zonelibre.ca

OUTAOUAIS BOUQUINART
110, rue Principale, unité 1
Gatineau, QC J9H 3M1
819 332-3334

DU SOLEIL
53, boul. Saint-Raymond
Suite 100
Gatineau, QC J8Y 1R8
819 595-2414
soleil@librairiedusoleil.ca

MICHABOU
Galeries Aylmer
181, rue Principale
Gatineau, QC J9H 6A6
819 684-5251
infos@michabou.ca

ROSE-MARIE
487, av. de Buckingham
Gatineau, QC J8L 2G8
819 986-9685
librairierosemarie@
librairierosemarie.com

SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

LES BOUQUINISTES
392, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 1T3
418 543-7026
bouquinistes@videotron.ca

CENTRALE
1321, boul. Wallberg
Dolbeau-Mistassini, QC G8L 1H3
418 276-3455
livres@brassardburo.com

HARVEY
1055, av. du Pont Sud
Alma, QC G8B 2V7
418 668-3170
librairieharvey@cgocable.ca

MARIE-LAURA
2324, rue Saint-Dominique
Jonquière, QC G7X 6L8
418 547-2499
librairie.ml@videotron.ca

MÉGABURO
755, boul. St-Joseph, suite 120
Roberval, QC G8H 2L4
418 275-7055

POINT DE SUSPENSION
132, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 5B5
418 543-2744, poste 704

HORS QUÉBEC

À LA PAGE
200, boulevard Provencher
Winnipeg, MN R2H 0G3
204 233-7223
alapage@mts.net

DU SOLEIL
Marché By
33, rue George
Ottawa, ON K1N 8W5
613 241-6999
soleil@librairiedusoleil.ca

IL ÉTAIT UNE FOIS
126, Lakeshore Road West
Oakville, ON L6K 1E3
289 644-2623
bonjour@iletait1fois.ca

LE BOUQUIN
3360, boul. Dr. Victor-Leblanc
Tracadie-Sheila, NB E1X 0E1
506 393-0918
caroline.mallais@stylopress.ca

MATULU
114, rue de l'Église
Edmundston, NB E3V 1J8
506 736-6277
matulu@nbnet.nb.ca

PÉLAGIE
221 boul. J.D.-Gauthier
Shippagan, NB E8S 1N2
506 336-9777
pelagie.shippagan@gmail.com

171, boul. Saint-Pierre Ouest
Caraquet, NB E1W 1B1
506 726-9777
pelagie.caraquet@gmail.com



NOÉMI LAFLEUR-ALLARD DE LA LIBRAIRIE LA GALERIE DU LIVRE, À VAL-D'OR

Noémi Lafleur-Allard est propriétaire de La Galerie du livre depuis septembre 2020. Adolescente, elle avait travaillé à la librairie et, depuis, elle fréquentait assidûment le lieu comme cliente. Après avoir fait des études en travail social et en éducation spécialisée et travaillé dans ce domaine pendant deux ans, elle s'est lancée dans un nouveau projet : l'achat de la librairie. Depuis toujours, elle se sent bien dans une bibliothèque ou dans une librairie et le monde du livre la passionne. Pour elle, c'était un rêve d'évoluer dans ce milieu. Voilà que son souhait s'est exaucé ! La littérature québécoise l'interpelle particulièrement, c'est d'ailleurs ce qu'elle lit presque exclusivement. Elle a un coup de cœur pour l'écriture de Roxanne Bouchard : elle aime la façon dont cette écrivaine tisse une intrigue, tout en ajoutant une pointe d'humour, d'amour, d'amitié et de beauté dans ses livres. Autre coup de cœur récent : *Le vacarme des possibles* de Valérie Chevalier, un livre différent de ses précédentes parutions, dont elle a adoré la poésie ainsi que l'évolution du personnage au fil des mois. Dernièrement, elle a lu *Les ombres filantes* de Christian Guay-Poliquin et elle compte bien se plonger dans ses deux précédents romans. En raison de son parcours, elle s'intéresse aussi au rayon de la psychologie. Et elle découvre de plus en plus la bande dessinée et la littérature jeunesse, étant maintenant la mère de deux jeunes enfants qu'elle initie à la lecture. D'ailleurs, du côté jeunesse, elle adore Elise Gravel. En plus de propager son amour de la littérature à la librairie, Noémi tient une chronique littéraire à l'émission *Ça vaut le retour* à la radio de Radio-Canada, ce qui lui donne une autre occasion de transmettre sa passion. Et lorsqu'elle n'est pas entourée de livres, la jeune femme apprécie les moments simples en bonne compagnie : passer du temps en famille et entre amis.

754, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z9

ÉDITION / Éditeur : Les libraires / Présidente : Marie-Ève Pichette / Directeur : Jean-Benoît Dumais (photo : © Gabriel Germain)

PRODUCTION / Direction : Josée-Anne Paradis (photo : © Hélène Bouffard) / Design graphique : Bleuoutremer / Révision linguistique : Marie-Claude Masse / Correction d'épreuves : Isabelle Duchesne et Alexandra Mignault

RÉDACTION / Rédactrice en chef : Josée-Anne Paradis / Adjointe à la rédaction : Alexandra Mignault / Collaboratrice : Isabelle Beaulieu

Chroniqueurs : Normand Baillargeon, Yara El-Ghadban (photo : © Manoucheka Lachérie), Sophie Gagnon-Roberge, Ariane Gélinas, Robert Lévesque (photo : © Robert Boisselle), Elsa Pépin et Dominic Tardif
Collaborateurs : Vanessa Bell, Pénélope Cormier, Benoit Doyon-Gosselin, Catherine Genest, Ismaël Houdassine, Claudia Larochelle et Samuel Larochelle
Couverture : Catherine Ocelot

FÉVRIER — MARS 2022

N° 129

IMPRESSION ET DISTRIBUTION / Publications Lysar, courtier / Tirage : 32 000 exemplaires / Nombre de pages : 76 / *Les libraires* est publié six fois par année. / Numéros 2022 : février, avril, juin, septembre, octobre, décembre

PUBLICITÉ / Josée-Anne Paradis : 418 948-8775, poste 227
japaradis@leslibraires.ca

DÉPOSITAIRES / Nicole Beaulieu : 418 948-8775, poste 235
nbeaulieu@leslibraires.ca

Libraires qui ont participé à ce numéro

CÔTE-NORD : Lise Chiasson, Ariane Huet, Valérie Morais / **DE VERDUN** : Marie Vayssette / **GALERIE DU LIVRE** : Noémi Lafleur-Allard / **GALLIMARD** : Thomas Dupont-Buist, Alexandra Guimont / **HANNENORAK** : Isabelle Dion, Maggie Mercier, Cassandre Sioui / **LA LIBERTÉ** : Marie-Chloé Boulanger / **LE FURETEUR** : Émilie Bolduc / **LES BOUQUINISTES** : Laura Beaudoin, Shannon Desbiens / **L'OPTION** : André Bernier, Christine Musial et ses collègues / **MÉDIASPAUL** : Flint Odinson / **MODERNE** : Chantal Fontaine / **MORENCY** : Nadia Picard / **PANTOUTE** : Christian Vachon / **PAULINES** : Sébastien Veilleux / **POINT DE SUSPENSION** : Susie Lévesque

revue.leslibraires.ca

TEXTES INÉDITS ACTUALITÉS

ÉDIMESTRE :
edimestre@leslibraires.ca

WEBMESTRE : Daniel Grenier /
webmestre@leslibraires.ca

Une production de l'Association pour la promotion de la librairie indépendante. Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle n'est autorisée qu'avec l'assentiment écrit de l'éditeur. Les opinions et les idées exprimées dans *Les libraires* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Fondée en 1998 / Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec / Bibliothèque et Archives Canada / ISSN 1481-6342 / Envoi de postes-publications 40034260

Les libraires reconnaît l'aide financière du Conseil des Arts du Canada et de la SODEC



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Les libraires est disponible dans plus de 115 librairies indépendantes du Québec, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick ainsi que dans plus de 700 bibliothèques.

Abonnement

1 an (6 numéros)

RESPONSABLE : Nicole Beaulieu
418 948-8775, poste 235 /
nbeaulieu@leslibraires.ca

Adressez votre chèque à l'attention de *Les libraires*.

POSTE RÉGULIÈRE

Canada : 18,99 \$ (taxes incluses)

PAR VOIE TERRESTRE

États-Unis : 50 \$ / Europe : 60 \$

PAR AVION

États-Unis : 60 \$ / Europe : 70 \$

Abonnement disponible en ligne :
revue.leslibraires.ca/La revue/
abonnement

Abonnement pour les bibliothèques aussi disponible (divers forfaits).

Vous êtes libraire ? Vous voulez écrire entre nos pages ? Écrivez-nous à craques@leslibraires.ca.

UN NOUVEL
INVITÉ
CHAQUE
NUMÉRO

Le pire des catastrophes fait rire

Champ libre

Par Yara El-Ghadban



/ Yara El-Ghadban est née à Dubaï dans une famille de Palestiniens, en exil dans plusieurs grands pays. À 13 ans, elle s'établit au Québec. Elle y devient ethnomusicologue, anthropologue et romancière. Elle a publié trois romans, dont *Je suis Ariel Sharon* (2018), et plus récemment l'essai *Les racistes n'ont jamais vu la mer* (2021) avec Rodney Saint-Éloi (qui se retrouve d'ailleurs en lice au Prix des libraires du Québec), aux éditions Mémoire d'encrier, maison où elle deviendra éditrice en 2020. Yara El-Ghadban dirige l'Espace de la diversité, un organisme qui combat le racisme et l'exclusion grâce à la littérature. Car elle a une grande conviction : oui, la littérature peut changer le monde.

/

Alors que j'étais de nouveau confinée durant le temps des fêtes, j'ai écouté *Don't Look Up* (2021), un film produit par Netflix réunissant toute une brochette de stars. L'intrigue met en scène le désarroi des scientifiques face à l'incapacité des êtres humains de prendre acte de la destruction imminente de la planète par une météorite. Il y a celles et ceux qui ont vu dans *Don't Look Up* une satire troublante, la représentation parfaite d'une époque où l'on ne croit plus aux faits et où tout est objet de manipulation politique et médiatique. Pour d'autres, le film allait trop loin dans la moquerie et perdait ainsi de sa crédibilité.

Peut-on se permettre de rire d'une extinction massive ? Rire des génocides pour en subvertir la violence ? Se moquer de la colonisation, la ségrégation, le racisme, l'agression sexuelle sans les banaliser, ou pire, les reproduire ? C'est une question qui m'a toujours troublée, moi qui tente de raconter la Palestine depuis le Québec, mon lieu de vie et de création.

Que ce soit en Afrique du Sud, en Palestine ou en Haïti, l'art et la littérature ont servi à la fois d'instruments de construction de la nation, de propagande, et de lieux de résistance. Je pense aux chants de chœur antiapartheid en Afrique du Sud qui font vibrer les cordes de la Palestinienne que je suis, à la poésie de Mahmoud Darwich chantée par Marcel Khalife ou encore au roman *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain (Mémoire d'encrier).

En ce temps de pandémie, de la résurgence des mouvements fascistes et de crise climatique, les romans anticipant l'apocalypse pullulent. Mais quand ça va vraiment mal, la seule chose que l'humain semble capable de faire, c'est de rire. Se moquer de la catastrophe, la pervertir, la contourner, comme autant de sorties de secours ou de bifurcations pour échapper à une réalité, trop laide à affronter sans un amortisseur de choc.

Comme le dit le proverbe arabe : « Le pire des catastrophes fait rire. » Je n'ai jamais autant écouté les humoristes états-uniens que pendant la présidence de Trump. Ici au Québec, c'est *Infoman* qui me défoule.

Je n'oublierai jamais ma lecture de *La supplication* (J'ai lu) de l'écrivaine russe nobélisée Svetlana Alexievitch. Elle avait cueilli les témoignages des survivants de Tchernobyl. *La supplication* compte parmi les lectures qui ont changé ma vision de l'écriture et de la littérature.

Ce qui m'avait le plus étonnée, c'était l'humour. Les survivants tournaient en dérision la catastrophe nucléaire. Entre les larmes, j'éclatais de rire. Et ce rire me troublait tout en rétablissant ma foi en l'humanité. Ce rire disait le désir féroce de vivre.

Comme à Tchernobyl, une culture de blagues s'est développée parmi les Palestiniens vivant sous l'occupation israélienne. On rit du soldat israélien qui arrive avec ses armes dans les camps de réfugiés et les Territoires occupés. Il se fait toujours avoir par la ruse des enfants palestiniens qui lui tendent des pièges aussi drôles que créatifs. Les blagues aboutissent au renvoi du soldat à son unité, paré uniquement de ses sous-vêtements.

En même temps, ce rire est un mensonge que les peuples décimés par la catastrophe se racontent pour faire face au désespoir. Les survivants de Tchernobyl riaient tout en sachant qu'ils allaient mourir tôt ou tard de la radiation. En Palestine, on rit aussi, tout en sachant que les enfants ne pourront jamais empêcher le soldat de tuer ou détruire leur maison, et que pour survivre à l'occupation, certains devront travailler à la construction du mur de séparation qui les emprisonne.

Me vient à l'esprit le roman satirique de l'écrivain palestinien Emile Habiby, *Al-mutasha'il* (Le pessoptimiste), qui raconte la vie d'un réfugié palestinien devenu collaborateur. Il est tellement pris dans ses paradoxes qu'il part avec des extraterrestres dans l'espace pour ne pas devenir fou ! Et que dire des romans de l'écrivain haïtien Gary Victor ? Je me souviens d'avoir dévoré *Saison de porcs* (Mémoire d'encrier), ce polar vaudou où les hommes sont si corrompus qu'ils se transforment littéralement en porcs. Puis il y a *Masi* (Mémoire d'encrier), où le ministre chargé d'assurer les Valeurs morales et citoyennes fait tout pour

empêcher la tenue de la première édition du festival gay et lesbien Festi Masi, tout en faisant jouer le président.

On rit du pouvoir. Rire du pouvoir, c'est aussi une forme de reconnaissance, une interpellation, une responsabilité conférée à celles et ceux qui ont la capacité de changer les choses.

Je m'étais promis que j'allais travailler plus fort pour inclure de l'humour dans mes propres textes. Je n'ai pas réussi jusqu'à présent. Je ne suis peut-être pas très douée pour l'humour. Je n'arrive pas à abandonner une certaine utopie : redonner aux Palestiniens leur humanité dans mes romans.

Il est facile, trop facile de réduire les Palestiniens à la violence et à la misère. Et l'humour risque de transformer la souffrance réelle en une mauvaise blague. L'humour, si l'on ne fait pas attention, peut rendre dérisoires la justice, la vie et la mort. Entre la comédie critique et le cynisme, la ligne est fine.

Comment, dans *Je suis Ariel Sharon*, pouvais-je ridiculiser un homme comateux, tueur fut-il, sans perdre une part de ma propre humanité ? Je ne voudrais pas participer à une agression symbolique, même si le personnage le mérite. Je voudrais rester fidèle au monde à la fois sombre et lumineux des Palestiniens. Écrire le parfum et le désir dans *Le parfum de Nour* à côté du sang et de la mort. Raconter une fable sur l'exil et la guerre dans *L'ombre de l'olivier*, qui a pour cadre l'amour et le bonheur. Dire la cruauté du racisme dans *Les racistes n'ont jamais vu la mer* sans oublier l'horizon.

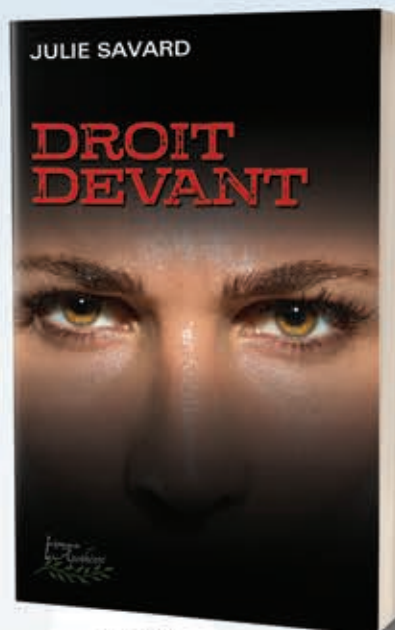
Face à l'horreur, je revendique la beauté et la tendresse. C'est à mes yeux la seule posture subversive dans un monde où règnent le cynisme et l'apathie. ♦

DISTRIBULIVRE

À l'aube de la trentaine, Marie-Catherine va de mal en pis. Faisant partie d'une agence de sécurité en tant qu'analyste de lettres de menaces, elle s'enlise dans la culpabilité après avoir commis une erreur irréparable.

Dotée d'une sensibilité extrême à l'ambiance qui règne autour d'elle et d'une capacité de réaction hors du commun, elle sera bouleversée par l'arrivée d'un nouveau client qui risque de tout faire basculer et de l'anéantir. Il déroge à toutes ses requêtes et lui demande l'impossible.

Opposée à des émotions contradictoires entre ses principes et ce qu'on lui demande de faire, elle n'a plus qu'une seule option : aller droit devant.

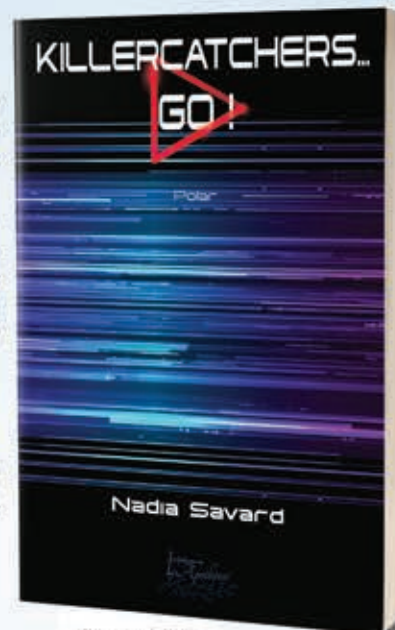


Suspense
6x9/342 p.
19,95 \$

Une jeune artiste est retrouvée morte dans une baignoire à Brooklyn, le corps tatoué d'étranges dessins. Au même moment, deux hommes sont élus grands gagnants du jeu virtuel Killercatchers... Go ! et savourent déjà leur récompense : un voyage à travers le monde aux frais du créateur anonyme. Mais quels sont les véritables mobiles dissimulés derrière son désir d'anonymat ? Et surtout, y a-t-il un lien entre cette chasse virtuelle et le cadavre de Brooklyn ?

L'art peut-il devenir un alibi à la monstruosité ?

Une histoire envoûtante, profondément humaine ; un suspense bien ficelé avec une fin que vous n'êtes pas près d'oublier...



Roman policier
6x9/288 p.
24,95 \$

Aussi disponibles :



Littérature/
Roman policier
6x9/286 p.
19,95 \$



Nous sommes maintenant en 1964. Étienne Léveillé est nouvellement avocat et débutera sa carrière professionnelle par une enquête qui lui apportera une renommée internationale. Il fait maintenant officiellement équipe avec le détective Robin Racine pour une 4^e enquête dans laquelle il sera impliqué avec lui. La chasse aux nazis est ouverte.



Essai
6x9/138 p.
25,00 \$

Un essai sur les avantages
et les inconvénients de la
technologie dans nos vies.

**Vous avez toujours
rêvé d'être édité et
distribué en librairie ?**

**Faites de votre
rêve une réalité et
bénéficiez d'avantages
incomparables.**



www.leseditionsdelapothéose.com

Pour vivre l'édition autrement

Découvrez les avantages uniques de commander chez Distribulivre.
Visitez-nous sur www.distribulivre.com - Télécopieur : 1.450.915.2224

DES LECTURES QUI RÉCHAUFFENT DES ROMANCES, PHÉNOMÈNES SUR TIKTOK



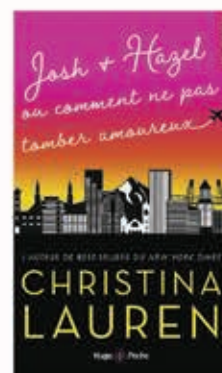
NOUVEAUTÉ

Lorsque Leeds rencontre Layla, il est sûr que c'est la femme de sa vie. Leur amour est profond, l'alchimie parfaite entre eux. Ils s'aiment tout simplement, mais leur relation est menacée par un terrible accident qui conduit Layla à l'hôpital pour un long séjour. Lorsqu'elle en sort, Layla est différente de celle qu'il a connue. A-t-elle définitivement changé?

COLLEEN HOOVER



CHRISTINA LAUREN



MORGANE MONCOMBLE



S'il y a bien une chose que Rose et Levi ont en commun, autre qu'un passé sombre, c'est le poker. Elle est née avec un don; il a passé sa vie à dépouiller les casinos du monde entier pour un jour devenir le meilleur. Mais si Levi refuse de se laisser distraire par l'attraction qu'il ressent envers elle, Rose compte bien lui rendre la tâche particulièrement difficile...



NOUVEAUTÉ

LA SÉRIE DE ROMANS
À L'ORIGINE DU FILM
PHÉNOMÈNE SUR NETFLIX.

À lire avant la sortie
du second film!



Contact de presse:
Maude Bolduc-Brière
✉ m.bbriere@hugoetcie.fr

Vous avez un manuscrit? Soumettez-le à notre équipe!
manuscripts.montreal@hugoetcie.fr

Hugo&C^{ie}
Une Maison d'éditeurs

WWW.HUGOETCIE.FR
HUGOETCIEQUEBEC f
HUGONEWROMANCEQUEBEC f
HUGONEWROMANCEQC @